

TIMBRÉS DE
L'ORTHOGRAPHE

TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE



À LIRE SANS FAUTE / N°11 / JUILLET-AOÛT 2015 / 5,90€

Dossier spécial

CES MOTS PILLÉS PAR LES ANGLAIS!



TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE
Palmarès et corrigés complets
de l'édition 2015

L 16926 -11- F: 5,90 € - RD



BELGIQUE / LUXEMBOURG / DOM 5,90 EUROS, SUISSE 8 CHF CANADA 8,99\$ CAN, TOM 9,90 XFF

ET LES RÈGLES ORTHOGRAPHIQUES DEVIENNENT... GRAPHIQUES!



UN DESSIN VAUT 1000 MOTS!

Les Éditions de l'Opportun

SOMMAIRE

EXPRESSIF 5

► Romain Dutreix

FAÇON DE PARLER 7

► Frédéric Gersal

ACTUALITÉS 8

EN LIBERTÉ 13

► Jean-Loup Chiflet

BONNES RÉOLUTIONS 14

► La langue française pillée

CONCOURS 2015 40

► Les corrigés de la finale nationale

PORTFOLIO 44

► La finale en photos

CHRONIQUE 49

► Jean Pruvost

POURQUOI DIT-ON ? 50

► Les mots de Freud

RACINES 71

► Sylvie Brunet

CAHIER JEUX 72

- Dictées
- Solutions

LE FIN MOT 82

► Bruno Dewaele

ÉDITO

Historique !

En ce début d'été, nul ne peut échapper aux anniversaires de l'Histoire. En tête de cortège, bien évidemment, Waterloo et sa célèbre défaite... Il n'en fallait pas plus à Jean Maillet pour provoquer, deux cents ans plus tard, les Britanniques : « Messieurs les Anglais, vous n'êtes que des pilleurs ! »

Si vous croyez (comme beaucoup) que les anglicismes nous envahissent de façon irrémédiable, lisez vite le dossier consacré aux pillages linguistiques parfois insoupçonnés dont notre belle langue a fait l'objet depuis quelques siècles. Et la prochaine fois que vous entendrez un insupportable mot en « ing », vous aurez – j'en suis sûr – le sourire aux lèvres en pensant à nos mots franchouillards qui inondent le vocabulaire d'outre-Manche. Également au menu de ce numéro estival, un voyage dans le dictionnaire iconoclaste de Sigmund Freud ! Des mots pour les maux, tordus, étirés, vrillés, moqués par Jean-Jacques Ritz et Damien Aupetit qui s'en donnent à cœur joie pour nous livrer une vision joyeuse de la psychanalyse... passionnant !

Nous revenons avec joie sur la finale nationale de la 5^e édition des Timbrés de l'orthographe qui s'est déroulée le 6 juin – encore un clin d'œil historique – à Paris et qui a permis aux quelque cinq cents finalistes de se mesurer aux questions pièges de Frédéric Gersal et à la dictée passionnante du féru d'Histoire qu'est Lorant Deutsch ! ■

Stéphane Chabenat

Timbrés de l'orthographe Magazine est édité par
Éditions de l'Opportun - 16, rue Dupetit-Thouars 75003 PARIS
www.editionsopportun.com

Capital social : 30 000 € - RCS 513 881 805

Directeur de la Publication et de la Rédaction : Stéphane Chabenat
Maquette : IDZine

Rédaction : Sylvie Brunet, Jean-Loup Chiflet, Bruno Dewaele, Bénédicte Gaillard, Delphine Gaston, Frédéric Gersal, Martin Horce, Jean Maillet, Jean Pruvost, À la croisée des mots.

Illustrations : Romain Dutreix, Stéphane Humbert-Basset

Secrétariat de rédaction : Brigitte de Zélicourt

Photos : Rue des Archives, DR

Dépôt légal : juin 2015

Numéro ISSN : 2263-6560

Numéro de commission paritaire : 0917 K 91494

Pour tout renseignement sur le concours des Timbrés de l'orthographe
www.timbresdelorthographe.fr

Chef de projet : Servanne Morin 01 49 96 57 09

19€90 *
seulement !



Timbrés de l'orthographe – 16 rue Dupetit-Thouars 75003 PARIS – FRANCE

AVOIR DU PAIN SUR LA PLANCHE

OUÏ, JE M'APPELLE M. DUPIN ET J'ADORE
LE SURF... ET LE PREMIER QUE ÇA FAIT
RIRE REÇOIT MON PIÉD AU DERRIÈRE...



GRAMMAIRE, ORTHOGRAPHE, CONJUGAISON: ARRÊTEZ LE MASSACRE!



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

Les Éditions de l'Opportun - www.editionsoportun.com

« LES DÉS SONT PIPÉS »

Les dés sont pipés »

est une expression qui signifie que le jeu est volontairement faussé par l'un des deux adversaires. Cela signifie que l'on est trompé par une tricherie et que le résultat ne peut être juste ! Il ne faut pas confondre « les dés sont pipés » avec « les dés sont jetés », traduction de la fameuse phrase prononcée par Jules César lorsqu'il franchit le Rubicon : « *Alea jacta est* », ce qui signifiait véritablement : « Le sort en est jeté. » Car il faut bien le dire, le sort et le hasard sont comme deux frères de notre vocabulaire. Ils partagent bien des choses avec le destin et la fatalité ! Curieusement, le mot « hasard » vient d'un terme arabe qui signifie « jeu de dés », ce qui explique pourquoi il est considéré comme un « jeu de hasard » ! Ce « dé » dont il est question, ce « dé » qui se lance, nous vient du verbe latin *dare* qui signifie « donner », donc « donné par le sort » ! Quand je vous disais que hasard et sort étaient intimement liés ! Quant au verbe « piper », il désignait jadis le chasseur utilisant un sifflet, un appeau, un pipeau pour attirer les oiseaux et les piéger en imitant leurs cris. Cette tromperie du chasseur d'animaux est devenue une tricherie de joueurs de dés. Ces fraudeurs, ces maquilleurs, ces pipeurs chargeaient leurs dés de mercure ou de plomb... Dès lors, sur un simple coup de dé, une fortune pouvait passer de mains honnêtes en des poches malhonnêtes ! Alors, que penser de nos prochaines parties de Jeu de l'oie, de Jacquet ou de 421. Voilà des jeux qui perdent de leur attrait si, par hasard, « les dés sont pipés »... ■

Frédéric Gersal



Les origines surprenantes de 101 expressions populaires sont à retrouver dans *Façon de parler*.

EN FORME / EN PANNE

Ubérisation +

● L'Américain Uber – qui développe des applications mobiles pour promouvoir le covoiturage à titre onéreux entre particuliers – a donné naissance à une expression et à de nouveaux schémas : l'ubérisation de la société. Il s'agit de se prendre en main, en mode auto-entrepreneur ou start-up, pour s'attaquer aux géants de l'économie de papa, de produire son électricité à la maison et d'en revendre à EDF, d'organiser partage et échanges tous azimuts *via* le Net... En politique, les mouvements citoyens espagnols, grecs, écossais qui ébranlent les partis historiques ont ouvert la route.

Niche +

● On ne vous fait pas une *niche* (comme disait ma vieille mémé, au sens de farce). Mais c'est une impression ou on en voit partout, des niches ? Parce que les Français possèdent 8 millions de chiens ? Pas que. On a aussi les 460 niches fiscales (abattements et crédits d'impôts). Le gouvernement leur donnerait bien un coup de rabot. Sauf que « dans chaque niche, il y a un chien qui mord ». Et les marchés de niche, créneau étroit, rentable car très spécialisé donc rare et valorisé. Exemple : le parfum de niche, pas fait pour les

Le coin des amateurs de proverbes

PAR ICI LA MONNAIE !

Les proverbes aiment l'argent, d'où qu'il vienne, et cela depuis l'Antiquité : « L'Argent n'a pas d'odeur » aurait répondu au 1^{er} siècle l'empereur romain Vespasien à son fils Titus, qui s'offusquait de l'impôt institué sur les urines collectées par les teinturiers pour blanchir les tissus – et non, comme on le croit souvent, sur les latrines (les fameuses « vespasiennes »). Sans argent, on ne peut rien faire : « L'argent est le nerf de la guerre », dont la première attestation remonte à l'historien grec Thucydide, au V^e siècle av. J.-C. Ou, tout aussi grec et à peine moins ancien, « L'argent est le nerf des affaires ». Tout lui est as-

servi : « Qui a de l'argent a des pirouettes », disait-on au XVII^e siècle, proverbe qui peut aussi bien transcrire la satisfaction bondissante de celui qui est bien pourvu que l'obséquiosité de l'entourage d'un homme riche. Et l'amour lui-même, dont Virgile nous assurait pourtant qu'il triomphe de tout (*Omnia vincit amor*), s'incline devant la force de l'argent, comme l'assurait ce proverbe connu dès le XV^e siècle : « Amour fait moult, argent fait tout. »

L'argent fait-il le bonheur ?

Pour tout dire, lorsqu'on est fauché, on n'est plus tout à fait un être humain : « Qui a argent, on lui fait fête/Qui

n'en a point n'est qu'une bête », et on ne mérite pas davantage le statut animal : « Un homme sans argent est un loup sans dents » !

Quelques proverbes pleins de bon sens viennent heureusement nuancer cet éloge démesuré. Ainsi, « Plaie d'argent n'est pas mortelle » suggère depuis le XIX^e siècle qu'un manque d'argent, pour être désagréable et lancinant comme la douleur d'une plaie, n'en finit pas moins par se guérir. De même, « L'argent ne fait pas le bonheur », devenu un lieu commun, sous-entend qu'il y a plusieurs façons d'être heureux. On le complète cependant, non sans une pointe d'amertume, par « mais il y contribue ! », fidèles sans le savoir à sa première attestation, sous la plume de la marquise de Merteuil, dans *Les Liaisons dangereuses*, le roman de Pierre Choderlos de Laclos publié en 1782 : « J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. »

Reprenant une formule attribuée souvent au chancelier anglais Francis Bacon (1561-1626), on peut aussi inviter à faire la différence entre se servir de l'argent et s'y asservir : « L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. » Enfin, on peut s'amuser à ce proverbe en forme de mot-valise : « Argent ard gent », rendu possible par le vieux verbe « arder, ardre ou ardoir », qui signifiait « brûler », pour suggérer que l'argent consume les êtres. ■

Sylvie Brunet

Empereur Vespasien.



TROP STYLE

Tautologie

Dans les premières heures qui ont suivi le crash de l'A320 allemand dans les Alpes-de-Haute-Provence, en mars dernier, aucune hypothèse n'était écartée pour expliquer le drame. Au nombre de celles-ci, l'erreur humaine, évidemment. C'est ce qui a fait dire – sous le coup de l'émotion ? – à un « expert » ès catastrophes aériennes : « Il y a de l'homme dans l'humain. » Une phrase à replacer dans le contexte des chaînes info tournant en boucle, *a fortiori* lors des « éditions spéciales ». Il faut bien meubler et la faculté de parler pour ne rien dire est plus que jamais élevée au rang des beaux-arts.

Par négligence ou à dessein ?

Du grec *tauto* (le même) et *logos* (discours), la tautologie – consistant à dire la même chose deux fois – peut alors y donner sa pleine mesure. Cette figure (cousine du pléonasmisme) est soit un procédé rhétorique, soit une négligence de style. Ou les deux à la fois ? Les choses étant ce qu'elles sont, le truisme a au moins le mérite d'énoncer une indéniable vérité, fût-ce une vérité première. La publicité s'en amuse – « 100 % des gagnants ont tenté leur chance » affirme le Loto. Les politiques en abusent, tels Jean-François Copé, sous des dehors d'humilité, un soir de déculottée électorale (2011) : « Appelez ça comme vous voulez, une dé-

faite, c'est une défaite » ; Brice Hortefeux, ministre de l'Intérieur : « Ce qui est intolérable ne sera pas toléré » (2010), ou Laurent Fabius, Premier ministre et son fameux « Lui, c'est lui, et moi c'est moi » à propos de sa relation avec le président Mitterrand (1984).

On se souviendra, avec délectation, de l'inimitable Johnny Hallyday, arrivant épuisé à l'étape, après une galère dans les dunes du Dakar (2002) : « Tu te rends compte que si on n'avait pas perdu une heure et quart, on serait là depuis une heure et quart ?... »

« Au jour d'aujourd'hui » (pour rester dans le ton de la tautologie), on balance entre facilité paresseuse et clin d'œil, laissant entrevoir, au mieux, un second degré.

La tautologie rhétorique, employée à dessein, n'est pas absente de la littérature ou de la philosophie – souvent décriée comme « vice d'élocution », néanmoins par les puristes. Montaigne en use à plusieurs reprises dans ses *Essais* : « Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors » (III, 13), manière d'exprimer un art de vivre pleinement, un bonheur vu comme une esthétique. Molière n'est pas en reste, qui fait dire à Frosine : « Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père » (*L'Avare*, IV, 1).

Une assertion que l'on ne qualifierait peut-être plus de tautologie à l'ère des tests ADN. ■

Delphine Gaston-Sloan

Stop au franglais

SHORT

Votre emploi du temps est archiserré – vu le titre de cette rubrique, vous noterez que nous mettons un point d'honneur à ne pas dire que vous êtes *overbooké(e)* ! –, vous ne savez plus où donner du clavier, et c'est alors que votre rédac' chef vous en remet une couche.

Les articles à lui envoyer pour la fin de semaine, eh bien, il en a besoin dès ce soir, il a décidé de boucler plus tôt (pour ne pas dire « il a avancé la *deadline* »), histoire de partir... en week-end, tranquille. Là, il abuse.

Comme d'hab, il s'y prend à la dernière minute.

Rageusement, et sans trop réfléchir, vous lui balancez : « Ça va être *short* ! »

Comme vous travaillez pour un magazine de langue française, vous ne faites qu'aggraver votre cas. Non seulement vous vous rebellez, mais en plus vous utilisez un mot anglais ! À ce niveau-là, ça s'appelle de la provocation. Ou alors, c'est un acte manqué, comme disent les psys... vous avez eu un *flash*... euh, pardon, une vision, vous l'imaginiez déjà, en short, en train de bronzer sur les planches de Deauville, alors qu'il vous avait fait mettre les bouchées doubles pour finir ces fichus papiers.

Vous vous en voulez surtout de votre manque de repartie si seulement vous aviez pensé à lui citer Cyrano...

« Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme ! » Au moins, ça aurait eu de la gueule. Comme quoi, l'anglais n'est pas forcément une option quand on peut s'en passer. ■

Delphine Gaston-Sloan

USURPATION D'IDENTITÉ

Prodige/prodigue

Il y a l'enfant *prodige*, dont Mozart est l'archétype bien connu : à cinq ans il joue du clavecin, à six, il compose ses premières œuvres. Et le tout aussi fameux fils prodigue du Nouveau Testament (Luc 15,11-32) qui réclame son avance sur héritage, dilapide tous ses sous et revient, l'oreille basse, mendier asile et travail à son père, lequel le reçoit à bras ouverts et organise même un festin en son honneur au motif qu'il « était perdu et il est retrouvé ». On l'aura compris, le petit *prodige* est du genre surdoué, un phénomène qui accomplit des miracles tant il est précoce et brillant. Celui qui est *prodigue* – qu'il revienne ou non dans le giron paternel – est un panier percé qui jette l'argent par les fenêtres. Alors, comment peut-on se faire un nœud à la langue au point de confondre

ces faux jumeaux ? D'autant que l'un est élogieux, quand l'autre est péjoratif.

Dire « Le retour du fils prodige » relève donc soit du cafouillage pur – ne méritant guère de s'appesantir –, soit du clin d'œil et du calembour volontaire jouant sur la paronymie.

Ainsi, s'agissant de Wolfgang, on peut imaginer une référence à l'accueil de sa ville natale, Salzbourg, que le petit Amadeus regagne après un périple long de trois ans. Ce fils prodige, c'est peut-être celui de Salzbourg, mais surtout de Léopold Mozart, seigneur et maître de musique, tourneur en chef pour son petit génie auprès de toutes les cours d'Europe. L'histoire ne dit pas que le paternel ait été prodigue avec sa progéniture, mais une chose est certaine, c'est lui qui empochait les cachets. ■

Delphine Gaston-Sloan

chiens, mais pour celles (et ceux) qui ne peuvent pas sentir de sentir comme tout le monde. Le marketing a trouvé où aller se nicher.

Valeurs +

● Pas question ici du slogan culte de la pub pour les rillettes. Et pourtant les politiques – qui en ont plein la bouche à longueur de tribunes – ne semblent pas davantage avoir les mêmes. Les *valeurs*, nos valeurs, disent-ils – sous-entendu celles de la République, sur lesquelles toute le monde devrait s'accorder ? –, sont mises à toutes les sauces. Chacun en fait des tartines, y colle ce que bon lui semble, défend les siennes (sans jamais dire lesquelles), comme son bout de gras, donnant à croire qu'il en aurait le monopole. Pour mieux s'asseoir sur celles des autres ?

Dérapiage -

On connaît le *dérapiage* de la voiture sur le verglas : elle quitte sa trajectoire, prend la tangente et vous expédie dans le décor. Celui des prix, devenus incontrôlables. Voilà pour le sens propre. En politique, la sortie de route, c'est les deux à la fois. Genre : il a un peu perdu le contrôle de ses propos, mais il n'a pas fait exprès. Racisme, islamophobie, antisémitisme, homophobie ? Non, non, c'est pas ce que vous croyez. Le terrain était glissant.

Carnet DU JOUR

Les éditions 2016 des dictionnaires nous font part d'une grande effervescence dans leurs pouponnières :

NAISSANCES RÉCUP'

● Surpris et flattés que les doctes dicos s'intéressent à leurs créations langagières, les ados font toutefois observer que les **bolos** sont passés de la cour de récré à la cour des grands dans une graphie tronquée, qui les rend nettement moins débiles et ringards que leurs **boloss** à eux !

MOT MILITANT

Né de la terre de Sivens et de Notre-Dame-des-Landes, le **zadiste** aura désormais aussi sa zone à défendre (ZAD) dans le *Petit Robert*, entre l'acronyme « ZAC » et l'adjectif « zain ».

ILS ONT LES CROCS POUR LE CRU

Les personnes qui ne cuisent jamais leurs aliments avant de les consommer remercient les dictionnaires d'avoir enregistré le nom que leur confère

cette pratique alimentaire : « **crudivore** ».

CRUS OU CUITS ?

Reprenez donc quelques raviolis aux grillons ou des beignets de chenilles, et rejoignez sans tarder la famille grandissante des **entomophages**, ces gourmets mangeurs d'insectes.

ADOPTION NARCISSE EN V.F.

Catherine Deneuve
Et tous ceux qui exècrent les **selfies**
vous invitent à vous débarrasser au moins du mot (qui vient de faire son entrée dans les dictionnaires) en optant sans réserve pour l'**égoportrait** québécois.

DÉPÔT DE PLAINTE

On n'y comprend rien !
Face à la recrudescence de *crowdfunding* dans les médias et

les conversations, le **financement participatif** nous avise de son très vif mécontentement et attire notre attention sur le fait que, faute d'être employé, il risque d'être définitivement éliminé par son abscons homologue anglais.

NOMINATION ORNITHOLOGIE

Décrits en 1790 par le naturaliste anglais John Latham, ces petits passereaux d'Afrique, qui édifient des nids gigantesques pouvant accueillir jusqu'à cinq cents oiseaux, tiennent à rappeler que les membres de leur famille ont été les premiers à recevoir le nom de « **Républicains** ».

REGRETS IN MEMORIAM

Fertiles en inépuisables rebondissements, les **feuilletons**, qui exhalaient encore le parfum des romans publiés par épisodes dans les journaux du XIX^e siècle, s'en sont allés avec les derniers tubes cathodiques, laissant toute la place aux « séries »... produites en série.

AVERTISSEMENT DÉLIT D'ACCENT

Le verbe **rehausser** et ses dérivés se sont encore fait pincer en train de se coiffer indûment d'un accent aigu sur leur première syllabe ! Exemple d'infraction : « Sur le siège arrière de ma voiture, j'ai installé un *réhausseur*. »

DISTINCTION VITESSE TRÈS CONTAGIEUSE

La palme de la plus large diffusion constatée au cours du dernier semestre a été décernée au mot **ubérisation** qui, après avoir touché le domaine des taxis, s'est communiqué à l'économie, la politique, le travail, la société... « Tous les secteurs connaîtront l'*ubérisation*, sans exception », assure Philippe Coste, directeur délégué de French Tech Toulouse (20-01-2015). ■ Sylvie Brunet



Le *Philetairus socius*,
le républicain social.

FLORIAN JOUSSET

LES LIVRES



45 % des Français maîtrisent 84 règles d'orthographe citées en référence (*dixit* le Projet Voltaire, juin 2015). Ce cahier, pour enfants du primaire, propose de leur faire mémo-

riser les mots difficiles. La méthode consiste à faire coïncider les couleurs au moyen de deux roues mobiles concentriques : sur la grande, les mots difficiles, sur la petite, les terminaisons possibles. Exemple : beaucoup-, il y a quoi au bout ? Le mot est sur fond orange. On fait tourner la petite roue de manière à placer à la fin la lettre elle aussi sur fond orange. Et voilà : beaucoup- se termine par *p*. Une fois les mots photographiés, des exercices ludiques permettent la mise en pratique. L'auteur, une ancienne « traumatisée », tire les leçons de son expérience : « Je me suis soignée des mots en allant me frotter aux mots », explique-t-elle. Mieux vaut prévenir que guérir, inutile d'attendre d'être « malade ».

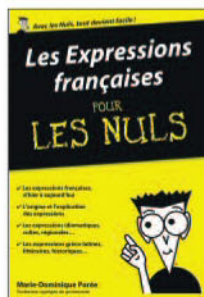
Hugo et les Rois, La Roue des mots difficiles,
d'Anne-Marie Gagnard, illustrations
de François Saint Remy, Le Robert, 6,95 €



Vous avez terminé de faire tous les jeux de votre TDO en moins de deux et les vacances ne font que commencer ? Ne vous morfondrez pas en attendant la sortie du n° 12, ce *Cahier* va vous amuser un bon moment.

Classés par thèmes – l'école, la mode, la nature, les animaux, la poésie, la médecine... –, voilà plus de 170 quiz, anagrammes, vrai ou faux, mots mêlés, paronymes, exercices à trous, proverbes... qui vont ravir les « Timbrés » que vous êtes. De quoi réviser joyeusement les conjugaisons, accords, accents, règles de grammaire, pluriels..., enrichir encore votre vocabulaire et être fin prêts pour la rentrée.

Le Cahier de vacances pour adultes,
Langue française, exercices & jeux de mots,
Marabout, 5,99 €



Je vous entends d'ici : « Encore un livre sur les expressions ! » Certes, il n'en manque pas. Si certains chapitres sont assez attendus – classement par thèmes « classiques » : animaux, couleurs, corps humain, cuisine et ali-

ments, nombres, histoire, littérature, religion, langues anciennes... –, on apprécie les explications assez courtes mais claires. L'originalité de l'ouvrage réside dans les pages consacrées aux expressions d'hier, d'aujourd'hui, des régions et surtout à celles, devenues cultes, issues des médias, du cinéma, de la pub, des spectacles. La Partie des Dix, un classique des Nuls, recense dix expressions avec « comme » et dix tirées d'Homère. En résumé, ça le fait !

Les Expressions françaises pour les Nuls, de
Marie-Dominique Porée, First Éditions, 11,95 €



Simon Mougnot ne rigole pas avec la ponctuation – on a vite fait de le constater. Et si d'aventure il lui restait des points en rab', il les mettrait sur les *i*, histoire qu'on retienne bien la leçon ! Dire que le ton est léger serait mentir, mais admettons que

l'enjeu est d'importance : ces petits signes qu'on voit sans les voir font partie intégrante de la syntaxe. C'est surtout vrai de la virgule, qui fait l'objet d'un long développement, explications à l'appui. Mal placée, elle vous fiche en l'air toute l'architecture d'une phrase. Les exemples sont clairs, précis ; les italiques et/ou caractères gras, encadrés... et autres « Remarques » facilitent la compréhension. Vous voulez tester vos connaissances ? On vous a concocté des exercices (corrigés). Ceux qui se plantent on droit à la session de rat-trapage, la correction les renvoie direct à la règle qu'ils ont enfreinte.

Une brève incursion dans la ponctuation
française, de Simon Mougnot, L'Harmattan, 12,50 €
Delphine Gaston-Sloan

La bonne excuse ! Plus que dans le sens figuré, on est là dans le sens... sale, non ?

Marqueur(s) -

On vous dit *marqueur*, vous voyez un gros stylo pour surligner, voire une protéine sanguine, signe de cancer (marqueur tumoral). Rien de bien clivant. C'est sans compter avec les marqueurs de droite (immigration, contrôle des frontières, bouclier fiscal, suppression des 35 heures...) et les marqueurs de gauche (lutte contre les inégalités, mariage pour tous, généralisation du tiers payant, recrutement de professeurs...). Indélébiles comme les feutres, ou un peu débiles à force d'usage intensif et caricatural ?

Fief -

● Banal que de dire, fût-ce à raison, que la V^e est une République monarchique, même s'il y a belle lurette qu'on a décapité les rois. Mais l'Ancien Régime continue à faire des petits dans le millefeuille français. À telle enseigne que chaque parlementaire, conseiller régional, départemental, maire, élu (au suffrage universel, faut-il le rappeler ?) a conservé son *fief*. Limitation du cumul des mandats (y compris dans le temps) et salutaire révolution dans le psittacisme des médias contribueraient peut-être à lutter contre le populisme ambiant. ■

Delphine Gaston-Sloan

Quel est le niveau des Français ?

Baromètre de l'orthographe

Depuis 2008, le Projet Voltaire est le terrain d'entraînement de plus de 2 millions de Français ! C'est dire si les données collectées par les inventeurs du désormais célèbre Certificat Voltaire en disent long sur la santé de l'orthographe en France ! Voici quelques résultats éclairants...

Pour calculer le niveau d'orthographe des Français, le Projet Voltaire mesure les règles maîtrisées initialement par les utilisateurs. Résultat : 45 % des règles d'orthographe sont maîtrisées, un résultat qui peut paraître encourageant, loin du catastrophisme régulièrement affiché, mais légèrement en baisse par rapport aux premières mesures effectuées en 2010. Dans le détail, on s'aperçoit que c'est la grammaire qui fait le plus de victimes ! Le baromètre de l'orthographe permet également de cartographier (pour la première fois) une France de l'orthographe ! En tête des départements les moins fautifs : l'Ariège, suivi de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Les départements de l'ouest de la France ou du Nord, pourtant fêrus de dictées, sont très loin de ce podium aux accents du Sud : la Loire-Atlantique est 16^e, le Nord 18^e, le Finistère 35^e, les Côtes-d'Armor 85^e ! Quant à l'Île-de-France, c'est la bérézina : Paris pointe à la 50^e place, les Hauts-de-Seine sont 72^e et la Seine-Saint-Denis 92^e ! Cette géographie orthographique bouscule nos *a priori* car, dans le classement régional, c'est le Languedoc-Roussillon qui triomphe loin devant le Nord-Pas-de-Calais, la Bretagne ou l'Île-de-France. Autre information intéressante, l'évolution de la

maîtrise linguistique en fonction du niveau d'études. Les résultats prouvent que le niveau de langue s'améliore entre le collège et l'enseignement supérieur. En revanche, il faut attendre l'entrée sur le marché du travail pour passer (très légèrement) la moyenne ! Nous l'avons souvent répété ici, l'Éducation nationale a devant elle un défi : améliorer l'enseignement de la langue française avant et après le baccalauréat ! Le sentiment, souvent répété, que le niveau baisse est confirmé par le baromètre de l'orthographe.

Hommes, femmes, à qui la palme ?

Les femmes sont-elles meilleures que les hommes ? Oui, semble répondre sans hésiter le Projet Voltaire. Les règles orthographiques sont mieux maîtrisées par les femmes à chaque étape de leur scolarité. Courage messieurs, l'écart est faible et nul doute qu'il est possible de renverser la tendance avant la parution du prochain baromètre de l'orthographe !



Le baromètre de l'orthographe permet également de classer les 84 règles principales proposées aux candidats, des plus faciles aux plus difficiles à acquérir. Sur le podium des règles lexicales ou grammaticales jugées les plus compliquées, nous retrouvons : le participe passé, l'usage du futur et du conditionnel et les accords de l'adjectif qualificatif : du grand classique qui confirme les résultats des études précédentes, dont celle réalisée par les *Timbrés de l'orthographe*.

Stéphane Chabenat



EDO

Un café de Paris,
par Ilya Repine
(1844-1930).



BONNE FIN DE JOURNÉE !

Il est 7 heures, Paris s'éveille, et nous aussi. Il est temps de vous souhaiter « une *bonne fin* de bonne nuit ». 8 heures ! C'est le moment du « *bonne fin* de petit-déjeuner » et à 10 h 30, on enchaîne avec « *bonne fin* de début de matinée ». Midi, c'est l'heure de l'apéro, du « *bonne fin* de matinée », et de la pause-déjeuner où, après avoir déposé sur la table du restaurant du coin de la rue l'œuf mayo, premier volet de la « Formule à 12,50 », le serveur va revenir à la charge avec la suite, un ragoûtant ragoût de bœuf-coquillettes, en vous lançant un retentissant : *Bonne continuation* ! Vous vous posez alors la question : ce garçon a-t-il une dose d'humour au-delà du raisonnable ou est-ce un ancien

gardien de prison reconverti dans la restauration, nostalgique de ses activités qui consistaient à humilier en permanence les clients, pardon, les prisonniers, pour tester leur état nerveux et psychique ? Dans les deux cas, le message est clair : « On va bien voir si vous tiendrez jusqu'au dessert. » Et voilà que cette boutade vulgaire, faite d'un français encore une fois mal recyclé, n'est plus réservée aux métiers de bouche.

Ce *bonne continuation* s'imisce partout, même au téléphone, joyeusement scandé par des interlocuteurs inconnus alors que vous êtes comme à votre habitude en train de battre votre femme, de rater un soufflé, ou de vous disputer avec le chat.

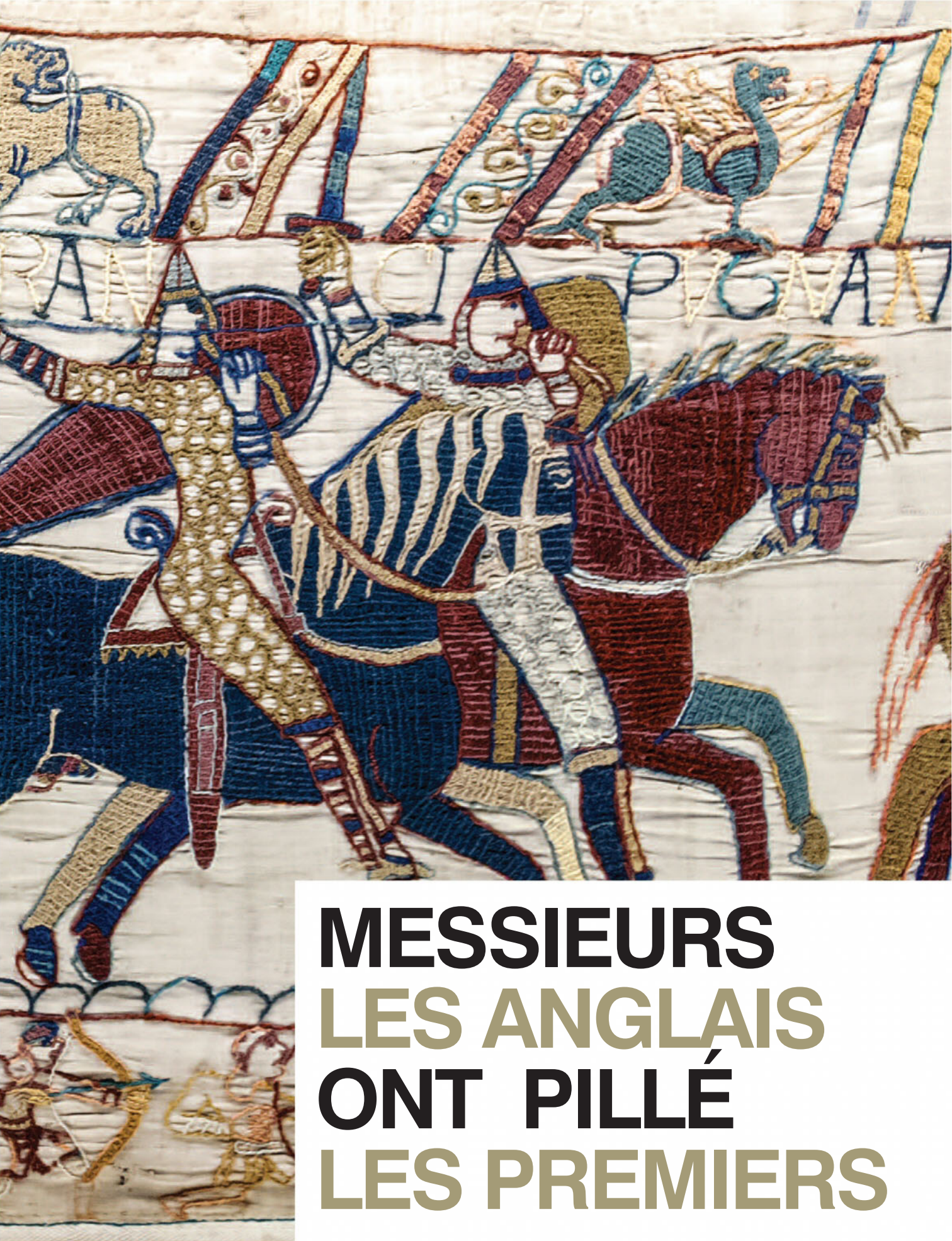
Allez, bonne fin de lecture ! ■



Jean-Loup Chiflet

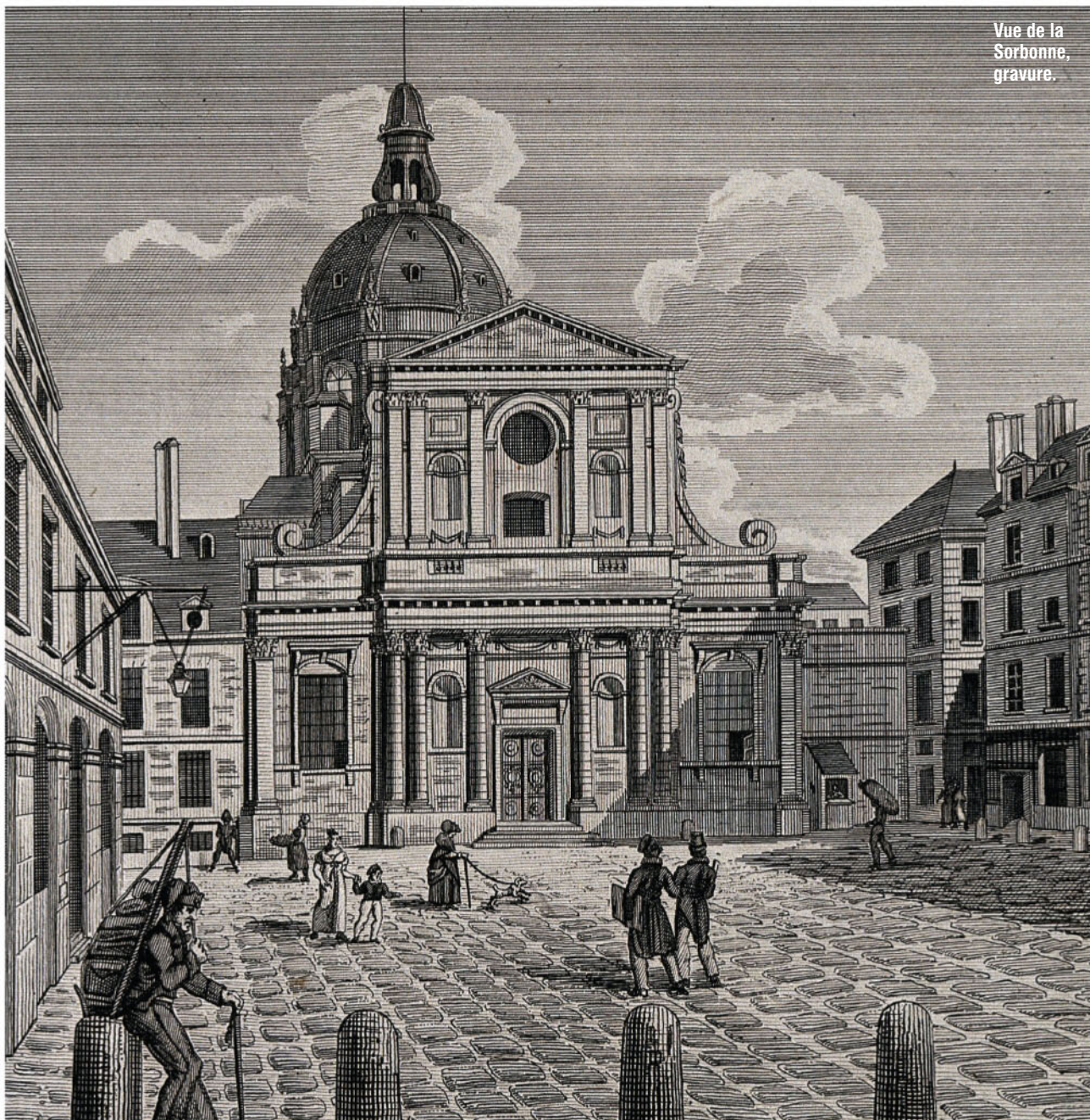


Tapissérie de Bayeux, 1070.
Le duc Guillaume soulève son
casque et se fait reconnaître
sur le champ de bataille
d'Hastings. Eustache II de
Boulogne le désigne du doigt.



MESSIEURS LES ANGLAIS ONT PILLÉ LES PREMIERS

Vue de la
Sorbonne,
gravure.



**LE SAVIEZ-VOUS ?
LA LANGUE ANGLAISE DOIT BEAUCOUP PLUS AU FRANÇAIS,
QUE LA LANGUE FRANÇAISE NE DOIT À L'ANGLAIS !
JEAN MAILLET NOUS MONTRE ICI COMMENT ET POURQUOI,
D'UN POINT DE VUE HISTORIQUE, LA SUPRÉMATIE DE
L'ANGLO-AMÉRICAIN EST PLUS QUE LÉGITIMEMENT
CONTESTABLE !**

Une hégémonie linguistique largement contestable

Le constat est sans appel : notre vie quotidienne est de plus en plus envahie par l'anglo-américain et notre langue française s'en trouve dénaturée, aliénée, colonisée, phagocytée. Le phénomène ne date pas d'hier ! Le mal a commencé à la fin des années 1950 et fut rapidement dénoncé par René Étiemble dans son *Parlez-vous franglais ?* (1964).

Depuis, Claude Hagège, professeur au Collège de France, a fait de la lutte contre le tout-anglais l'un de ses chevaux de bataille. Dans un article publié dans *Le Monde* du 25 avril 2013, il nous adjure de refuser le « sabotage du français », s'élevant contre le projet de loi de Geneviève Fioraso, alors ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, qui prévoit notamment que « Les enseignements en langue étrangère [comprendons, l'anglais !] seront autorisés dans les universités françaises ». Claude Hagège s'insurge en ces termes :

« [...] tout francophone lucide ne peut qu'adresser aux gens de pouvoir à Paris et aux intellectuels malvoyants qui les inspirent, le message suivant : *"N'entendez-vous pas s'esclaffer les étudiants étrangers que votre exorbitante et naïve assurance prétend attirer dans vos universités et vos écoles par un enseignement en anglais, alors qu'il n'y est pas langue maternelle ? Ne voyez-vous pas que les mieux informés d'entre eux commencent à avoir pitié de votre dérisoire servilité face aux mécanismes du profit, et à se demander quelle déplorable aliénation vous torture, alors qu'ils respectaient jusqu'ici la culture et la langue françaises ? Allez-vous protéger enfin vos tympans contre les sirènes des universitaires liés par des conventions avec des établissements anglophones, et qui n'ont pas encore compris que c'est en utilisant le français qu'ils accroîtront le prestige de leurs travaux, et non en mordant le sol devant l'anglais ?"* »

Il ne sera pas entendu : la loi Fioraso sera promulguée trois mois plus tard, s'inscrivant ainsi dans une politique démagogique irresponsable qui entend privilégier l'anglo-américain. En mai 1974, depuis le balcon de son quartier général de campagne, Giscard d'Estaing avait déjà annoncé la couleur en prononçant son premier discours de président de la République française en anglais..., un anglais d'ailleurs assez médiocre. En 1998, dans son discours de Toulouse, Claude Allègre, ministre de l'Éducation nationale, avait enfoncé le clou, osant dire : « L'anglais ne devrait plus être déclaré en France comme une langue étrangère. » Plus

récemment, Fleur Pellerin, ministre de la Culture, inaugure la semaine de la langue française et de la francophonie 2015 par un curieux discours où elle proclame : « La France n'a plus peur des mots étrangers » et, par « mots étrangers », il faut essentiellement entendre « anglicismes ». Tout ce beau monde se plaît donc à contrevenir impunément et sans scrupules à l'article 2 de la Constitution : « La langue de la République est le français. »

Le philosophe Michel Serres s'est, lui, révolté contre l'anglomanie galopante qui saisit le monde commercial. En octobre 2013, il lance un appel pour que l'on fasse la grève de l'anglais, déplorant qu'il y ait « plus de mots anglais sur les murs de nos villes qu'il n'y avait de mots allemands pendant l'Occupation ». Son constat est, hélas, irrécusable : de plus en plus de magasins arborent des enseignes en anglais et les publicitaires nous infligent un défilé permanent de formules anglaises dans leurs slogans, en totale contravention avec la loi Bas-Lauriol du 31 décembre 1975 qui dit dans son article premier – alinéa 1 : « Dans la désignation, l'offre, la présentation, la publicité écrite ou parlée, le mode d'emploi ou d'utilisation, l'étendue et les conditions de garantie d'un bien ou d'un service, ainsi que dans les factures et quittances, l'emploi de la langue française est obligatoire. » Quant à la

Au-delà des hommes politiques, des sociétés commerciales et des publicitaires, l'anglo-américain gangrène aussi quotidiennement le discours des journalistes de radio et de télévision

loi Toubon du 4 août 1994 visant à protéger des anglicismes le patrimoine linguistique français, elle est aussi totalement bafouée.

Au-delà des hommes politiques, des sociétés commerciales et des publicitaires, l'anglo-américain gangrène aussi quotidiennement le discours des journalistes de radio et de télévision. De proche en proche, c'est toute la population française qui se trouve contaminée sans que la gravité de la situation n'effleure les consciences, car la langue n'est pas qu'un moyen de communication orale, elle ne sert pas seulement à dire « bonjour », « au



revoir », « merci » ou « passe-moi le sel », c'est aussi, c'est surtout, le véhicule d'une littérature, d'une culture. Perdre la rigueur et l'intégrité de notre langue, c'est, à plus ou moins brève échéance, perdre notre patrimoine littéraire, c'est perdre notre identité culturelle !

Une anglicisation aberrante

Mais à quoi rime cet engouement pour l'anglo-américain (la langue de l'ultralibéralisme, plutôt que celle de Shakespeare ou de William Faulkner ; de la littérature, vous n'y pensez pas !) ? Pourquoi cette relégation du français, ce renoncement à son lexique, à son esprit ? Par quel snobisme ou simplement quelle bêtise peut-on considérer la langue française comme ringarde, passée de mode ? Les Français, inconsciemment ou consciemment influencés par l'anglo-américain, support linguistique de la mondialisation capitaliste, en sont-ils venus à avoir honte d'utiliser leur langue maternelle, pourtant si riche et qui fut si longtemps la langue de l'esprit, la langue de la diplomatie, la langue de l'Europe par excellence ? (Cf. l'excellent livre de Marc Fumaroli paru en 2001 aux éditions de Fallois : *Quand l'Europe parlait français.*)

Cette anglicisation à outrance est d'autant plus inacceptable qu'elle est aberrante puisque la langue anglaise doit beaucoup plus au français que la langue française ne doit à l'anglais. C'est là une évidence que peu de gens connaissent, à commencer par les Britanniques eux-mêmes (du moins, s'ils le savent, ils ne s'en vantent pas, de peur que leur suprématie linguistique ne soit remise en

question). Il s'agit pourtant d'une vérité historique ! Depuis Guillaume le Conquérant (Hastings, 1066) jusqu'à Henri VI (1422-1461), les rois d'Angleterre ont aussi régné sur de nombreuses provinces françaises, notamment celles que leurs épouses leur avaient apportées en dot : Normandie, Picardie, Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Angoumois, Limousin, Guyenne (Aquitaine) et Bretagne. N'oublions pas que la dynastie des Plantagenêts – de Jean sans Terre à Richard II – est issue des comtes d'Anjou et qu'ils furent aussi ducs de Normandie et d'Aquitaine. C'est ainsi que progressivement le vieil anglais et ses dialectes exclusivement germaniques – anglien au nord de la Tamise, subdivisé en mercien au centre et north-umbrien au nord du Humber, saxon occidental dans le royaume du Wessex et kentique dans la région du Kent – furent remplacés par une langue hybride profondément influencée par le français. Un coup d'œil aux textes d'Alfred (v. 840 - 899), roi du Wessex, à ceux d'Ælfric (v. 955 - v. 1010), abbé d'Eynsham (près d'Oxford) ou à l'épopée monumentale de Beowulf, suffit à révéler le gouffre qui sépare ces deux idiomes.

Entre le XI^e et le XV^e siècle, les emprunts que l'anglais fit au français furent à ce point innombrables qu'aujourd'hui 63 % du vocabulaire anglais est directement issu du français (pourcentage qui augmente à plus de 80 % si l'on ne considère que le vocabulaire de l'armée et de la chevalerie). Cela représente quelque 37 000 mots (c'est considérable ! Environ 5 000 mots de plus que dans la 8^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* !).

Des emprunts empruntés à nos emprunteurs

DES ANGLICISMES QUI N'ONT PAS LIEU D'ÊTRE

Les anglicismes inutiles sont devenus une calamité, un fléau que nombre de traîtres à leur langue maternelle nous infligent quotidiennement : traîtres sans le savoir ou traîtres parfaitement conscients, aux raisons suspectes. Rangeons dans la première catégorie les snobs, ceux qui utilisent des mots anglais parce qu'ils pensent que cela fait plus chic, leur donne un genre, qu'ils accèdent ainsi à la classe « supérieure » des « branchés », de ceux qui savent ce qui se dit dans les milieux *in*, ceux qui n'ont d'autres moyens de paraître avant-gardistes. Ils entraînent dans leur ridicule

sillage toute une cohorte d'imitateurs inconscients, répétant ces anglicismes par automatisme, psittacisme, panurgisme. Doit-on leur pardonner parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ? Les traîtres par intérêt sont, eux, hautement blâmables : ils malmènent la langue française en connaissance de cause, sachant que cette maltraitance peut leur être éminemment profitable, peut leur valoir du succès et leur rapporter gros : on aura reconnu journalistes, commerciaux et publicitaires, certains d'entre eux, du moins.

Ces fossoyeurs linguistiques* *boostent* au lieu de dynamiser ou stimuler, *checkent* là où il conviendrait de vérifier ou contrôler, font un *break* plutôt

qu'une pause, *débriefent* quand il serait mieux de faire un point ou un bilan, concluent un *deal* à la place d'un marché ou d'un accord, préfèrent le *coaching* au mentorat, privilégient le *sponsoring* au partenariat, le *challenge* au défi, *dispatchent* ce qu'il vaudrait mieux distribuer ou ventiler, cherchent à faire le *buzz* plutôt qu'à défrayer la chronique, décrètent *glamour* ce qui n'est que charmant, séduisant ou romantique, organisent des *castings* plutôt que des auditions ou des essais, parlent de *people* plutôt que de célébrités ou personnalités, souhaitent avoir le *swag* plutôt que du style, trouvent *fun* ce qui n'est que drôle ou amusant, pratiquent le *turnover* quand il ne s'agit que de roulement ou de rotation, etc. La liste des exemples n'en finirait plus de s'allonger.

Redisons ici que certains anglicismes sont admissibles quand ils viennent combler une lacune lexicale, quand ils désignent un concept ou un objet venu de la sphère anglo-américaine, pour lequel la langue française ne dispose, *ipso facto*, d'aucun mot. Par le passé, les mots ainsi empruntés à la perfide Albion disposaient du temps nécessaire pour se franciser, de sorte qu'ils n'étaient plus ressentis comme des intrus. Ainsi de la bonne vieille redingote qui dissimule bien le *riding-coat* (« vêtement d'équitation ») dont elle est issue, ou ce parterre de gazon appelé bowlingrin qui camoufle bien le *bowling-green* originel (« gazon où l'on joue aux boules »), ou encore notre paquebot (grand navire de commerce) qui se retrouve à des lieues du *packet-boat* d'autrefois (petit navire transportant le courrier et quelques passagers). Depuis le début du frénétique XX^e siècle, on a pris l'habitude d'accepter tels quels les emprunts d'outre-Manche (graphiquement, du moins, car phonétiquement, on est souvent loin du compte). Plus aucun scrupule donc à parler de patchwork, de drone, de bulldozer, de hot-dog, de play-back ou de western (liste fort loin d'être exhaustive !) : les commissions ministérielles de terminologie et de néologie qui doivent, depuis 1972, s'employer « à indiquer, parfois même à créer, les termes français qu'il convient d'employer pour éviter tel ou tel mot étranger », semblent être parfois aux abonnés absents. Tant pis !

Des anglicismes à bouter hors de France

Mais les termes anglo-américains qui viennent dire à tout un bataillon d'équivalents français : « Poussez-vous de là que je m'y mette ! » sont à refouler, à bouter impitoyablement hors de nos champs lexicaux puisque, loin d'enrichir notre idiome, ils l'appauvrissent, le dénaturent et risquent, à terme, de l'occire. Bien des anglicismes, en effet, sont à ce point « lexicophages » que chacun d'eux « dévore »,

Le recours aux anglicismes frôle même l'aberration quand il s'agit d'un emprunt que nous empruntons à ceux qui nous l'ont emprunté

à lui seul, toute une série de mots français plus nuancés, plus précis, plus subtils. On peut d'ailleurs se demander si la vogue des anglicismes n'est pas justement la conséquence, chez de nombreux contemporains, d'une indigence de vocabulaire : recourir par exemple au mot *look*, sorte de passe-partout lexical, évite de se demander quel mot français conviendrait plus opportunément à l'idée que l'on a en tête : aspect, apparence, dégaine, style, genre, air, mine, allure ? Peu importe l'acception précise, *look* fera bien l'affaire ! La réflexion est évitée, la nuance s'émousse, d'actif, le vocabulaire devient passif et la pensée s'appauvrit à force de se banaliser.

Le recours aux anglicismes frôle même l'aberration quand il s'agit d'un emprunt que nous empruntons à ceux qui nous l'ont emprunté : réemprunter à l'emprunteur ce que nous lui avons précisément déjà prêté ne saurait être en aucun cas une manière de s'enrichir. Nombreux, en effet, sont les anglo-américanismes qui proviennent, en droite ligne, du français. En voici une sélection, par ordre alphabétique.

*NDE : De nombreux exemples sont à découvrir dans *Langue française, arrêtez le massacre !* (Jean Maillet, éditions de l'Opportun, septembre 2014).

ALIEN ← ALIEN

Voilà au moins trente-six ans que les *aliens* sont de retour, sinon les créatures plus ou moins androïdes venues de l'espace, du moins le mot qui les désigne, car depuis le film de Ridley Scott sorti en 1979, intitulé *Alien* dans sa version originale mais *Alien, le huitième passager* en France et, au Québec, *L'étranger : le huitième passager*, on emploie moins souvent le mot d'« extra-terrestre », encore moins celui de « martien » (grâce aux missions Mariner, Viking, Express et Rover, on connaît beaucoup mieux la planète Mars !) et presque plus l'expression « petits hommes verts » (le canular de Roswell a bien écorné le mythe !).

Le succès du mot est à l'aune de celui du film et de toute la saga qu'il a engendrée puisque, sans parler du feuilleton *Alien/Predator*, trois autres volets ont été produits au cinéma :



Aliens, le retour en 1986, réalisé par James Cameron ;
Alien 3 de David Fincher, sorti en 1992 ;
Alien, la résurrection de Jean-Pierre Jeunet, en 1997.

Toujours friands de nouveautés lexicales, les journalistes ont eu tôt fait d'adopter le mot *alien* : Une photo prise par le robot *Curiosity* montre-t-elle une roche étrange en forme de masque que l'on imagine aussitôt « une momie d'*alien* pétrifiée à la surface de Mars » (Directmatin.fr, titre d'un article publié le 23 mars 2015). Un artiste produit-il une performance théâtrale à partir d'une histoire de science-fiction qu'un critique se pose cette question : « Considérant les effets spéciaux inéluctablement *cheap* mis à disposition pour figurer *aliens* et exoplanètes, pourquoi ne pas laisser ce terrain narratif là où il se porte très bien, dans la littérature et au cinéma ? » (Libération.fr, article publié le 13 avril 2015 – et puisqu'il est question d'*alien*, remarquons que l'emploi de *cheap* à la place de « bon marché » en est un, au sens premier du terme, par rapport à la langue française). Une autre critique cherche-t-elle à savoir pourquoi la série britannique *Doctor Who* est devenue culte que les ennemis des personnages principaux sont ainsi présentés : « Mi-robots, mi-aliens, ces créatures montées sur roulettes n'ont qu'une seule obsession, "exterminer" tout ce qui bouge »

**William Turner,
 Le paquebot Dort
 arrivant déventé
 de Rotterdam,
 huile sur toile
 de 1818.**

(Lefigaro.fr, extrait d'un article de Constance Jamet paru le 27 mars 2015).

Même les écrivains s'y sont mis : « Ce drôle de gosse me fascinait, je voyais en lui tout simplement un *alien*. » (Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, éd. de l'Olivier, prix Femina 2004.)

Bref, qu'ils soient humanoïdes caparaçonnés ou machines complexes aux rouages omnipotents, les *aliens* ont désormais... pignon(s) sur rue.

► Curieuse destinée que celle de ce mot *alien* ! L'étymon en est l'indo-européen **alyos* signifiant « autre ». On le retrouve dans le grec *allos*, de même sens, qui a engendré plusieurs mots français : *allergie*, « autre réaction » (de l'organisme), *allergène*, *allégorie* (à l'origine, « parler d'autre chose que ce dont on parle »), *parallaxe*, « autre position (des astres) », *parallèle*, (étymologiquement, « l'un à côté de l'autre »). L'étymon **alyos* est aussi à l'origine du gaulois *allos*, « autre, deuxième », présent dans « Allobroges », tribu gauloise (littéralement, « les étrangers » ou « les exilés »). Même étymologie et même sens dans le latin *alius* dont est dérivée la forme adjectivale *alienus*, « d'autrui », « étranger » ou « hostile ». Outre « aliéner », « aliénation » et « aliéniste », *alienus* nous a donné le vieux français *alien*, « étranger » mais aussi « étrange » :

« A tel dolour ed a si grant poverte,
Filz, t'ies deduiz par alienes terres ! »
(Fils, tu as telle douleur et si grande infortune que
tu te laisses conduire en des terres étrangères.)
(*Vie de saint Alexis*, poème du XI^e siècle, laisse
LXXXIV.)

« Ki d'alienes terres viens,
Et alienes gens amaines,
Pour destruire les tues demaines. »
(Réconcilie-toi avec les étrangers qui viennent de
terres étrangères pour détruire tes domaines.)
(Wace, *Roman de Brut*, env. 1150.)

► Les Anglais nous empruntent cet *alien* en en
conservant le sens au tout début du XIV^e siècle,
vraisemblablement sous le règne d'Edouard I^{er}
(1272-1307), qui eut pour épouses successivement
Éléonore de Castille et Marguerite de France.

« Thou schalt dye as a traytour !
Certis quod the aliene knyght,
Y am no traytour, ac an aliene knyght. »
(Tu vas mourir comme un traître !/Certes, ré-
pondit le chevalier étranger, /Mais bien qu'étran-
ger, je ne suis pas un traître.)
(*Kyng Alisaunder*, ca. 1300, vers 3917-19.)

En anglais moderne, l'adjectif *alien* signifie tou-
jours « étranger » ou « d'une autre nature » mais
aussi, depuis 1920, « qui n'appartient pas à la pla-
nète Terre », cette dernière acception étant évi-
demment liée à la vogue grandissante des romans
de science-fiction. Avec le sens d'« extraterrestre »,
le substantif apparaît en français dès 1953, bien
avant que le cinéma d'anticipation ne lui confère
ses lettres de noblesse.

Un tel *alien* ne pouvait décidément pas nous être
complètement étranger* !

* Notons que l'adjectif « étranger » peut aussi se traduire
en anglais par *foreign*, qui est un emprunt au français « fo-
rain » dont le premier sens fut effectivement « étranger ».

BACON ← BACON

BATTLE ← BATAILLE

Dans les arts du spectacle, le mot *battle*, qui
nous vient de la culture hip-hop, a d'abord
désigné une confrontation improvisée
opposant deux rappeurs. Dans un tel contexte, on
peut admettre que ce mot ait été conservé en
français, le mouvement culturel hip hop ayant vu
le jour à New York dans les années 1970.

Que n'a-t-il été toutefois traduit, le français dis-
posant de mots comme « duel », « confrontation »,
« affrontement », voire « bataille », qui auraient
très bien fait l'affaire ? On pouvait donc s'attendre
à ce que les alouettes du monde médiatique se
laissent prendre au miroir de l'anglo-américain
comme le montrent les exemples suivants.

● « Anne Hathaway vs. Emily Blunt pour une
battle de playback. » (Virginradio.fr, 13 avril 2015,
titre d'un article de Julie Thouement.)

● « Les huit équipes de break dance hip-hop qui
se sont affrontées samedi sur la scène de la battle
organisée à l'Espace Montgolfier de Davézieux
ont rivalisé de technique et de créativité pour es-
pérer gagner la finale. » (Ledauphine.com, article
paru le 12 avril 2015.)

Posons une fois pour toutes cette question cruciale : est-ce en empruntant à l'anglais des mots que l'anglais lui a déjà empruntés que la langue française s'enrichira ?

● « Et au cours de la soirée, la jeune femme a été
invitée à affronter Enora Malagré dans une battle
de pole dance. » (Ladepeche.fr, article publié le
10 avril 2015.)

● « Cinq lycéennes et la junior association Révo-
lution organisent une grande battle de danses ur-
baines qui a lieu ce dimanche à Fougères. » (La-
chroniquerepublicaine.fr, article du 8 avril 2015.)

En 2011, le mot a aussi intégré le domaine de la
musique classique par l'entremise du pianiste et
compositeur Jean-François Zygel et de son émis-
sion télévisée *La Grande Battle* diffusée sur
France 2. Cette *Grande Battle*, organisée annuel-
lement, permet à des groupes de musiciens ama-
teurs de donner leur propre version de grandes
pages de la musique classique. Les producteurs
ont-ils pensé qu'un titre franco-anglais s'adapterait
mieux à une émission qui associe thèmes classiques
et interprétations modernes (jazz, hip hop, variété,
etc.) ? Le titre paraît pourtant parfaitement incon-
gru, qui utilise dans un contexte français un mot
anglais lui-même issu du français ! Posons une fois
pour toutes cette question cruciale : est-ce en em-
pruntant à l'anglais des mots que l'anglais lui a déjà
empruntés que la langue française s'enrichira ?

► Le français « bataille » vient du latin médiéval
battualia, « combat d'escrime », lui-même dérivé
du latin classique *battuere*, « battre, frapper » et



EDO

aussi « s'affronter à l'épée ». On le trouve dès la fin du XI^e siècle, à maintes reprises (64), dans la *Chanson de Roland*. En voici la première occurrence :

« Li enperères Carles de France dulce
En cest païs nos est venuz cunfundre.
Jo n'en ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet. »
(Car l'empereur Charles de douce France /
En ce pays nous est venu confondre.
Je n'ai d'armée pour lui livrer bataille, /
Ni tels gens pour disperser la sienne.)
(Laisse II.)

**Grandes
chroniques
de France,
Huit étapes
de la Chanson
de Roland, en
une image.**

► Les Anglais nous empruntent le mot *bataille* probablement sous le règne d'Edouard I^{er}, vers 1300 (*An Old English Poem of the Owl and the Nightingale*), avec le même sens mais aussi celui d'armée, de bataillon, d'escadron. Les graphies sont diverses tout au long des XIV^e et XV^e siècles : *bat-taille*, *bataile*, *batayle*, *batail*, *batayl*, *batal* et *batel* (Geoffrey Chaucer, Thomas Malory). On trouve *battell* au XVI^e (Shakespeare), *battel* au XVII^e (*The Great and Famous Battel of Lutzen*) et au XVIII^e (*The Battel of Oudenarde*).

Voilà bien des batailles et sous bien des formes mais n'oublions pas celle qui nous occupe : contre l'invasion des anglicismes inutiles !

BLUE JEANS ← BLEU + JANNES (GÈNES)

Le vêtement est aujourd'hui porté par tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, personnes de tous bords, de tous milieux sociaux et professionnels. Son créateur, immigrant juif, n'aurait sans doute jamais imaginé que ce pantalon de grosse toile rêche, originellement si peu distingué, si peu élégant, d'abord conçu pour être utilitaire, allait à ce point atteindre l'universalité, être adopté par le monde du prêt-à-porter et défier toutes les modes. Peu de gens ignorent l'histoire de Levi Strauss, son créateur. Rappelons-la donc succinctement.

L'histoire de Levi Strauss

Le jeune Levi Strauss quitta sa Bavière natale pour s'installer d'abord à New York en 1847 puis à San Francisco en 1853. Il entendait bien profiter de la ruée vers l'or, commencée en 1849 à Sacramento Valley (Californie), et faire fortune en vendant aux forty-niners (« ceux de quarante-neuf ») une grosse toile de bâche qu'il destinait à la confection de tentes. Il eut ensuite l'idée d'utiliser cette même toile pour fabriquer des pantalons solides et indéchirables, aux coutures renforcées par des rivets (belle trouvaille !), capables de résister aux dures conditions de travail des chercheurs d'or. Ce fut une idée de génie et la société Levi Strauss & Co devint florissante. Le stock s'épuisant, Levi Strauss remplaça cette toile par une grosse serge de coton fabriquée en France, à Nîmes. Cette serge de Nîmes fut baptisée phonétiquement *denim* par les Américains. Expédié du port de Gênes et teinté dans un bain d'indigo, ce textile devint le *blue jeans*, l'expression désignant par la suite le pantalon dont il était fabriqué.

Pour tout un chacun, que l'on parle du vêtement ou de sa dénomination, le *blue jeans* symbolise l'Amérique, voire le rêve américain, mythe selon lequel tout individu possédant l'esprit d'entreprise peut devenir Crésus en s'implantant au pays de l'Oncle Sam. Pourtant, le nom du *blue jeans* dépend bel et bien d'un emprunt au vocabulaire français ; étonnant si l'on considère que Levi Strauss était un Allemand émigré en Amérique !

Démonstration :

► Le nom original de cette ville italienne capitale de la Ligurie, d'où Strauss importa sa toile, est *Genova*. Son nom latin était *Genua* que les Français traduisirent d'abord par *Jannes* ou *Janne*, comme

le montrent cet extrait d'une lettre que le maréchal Boucicaud, résidant alors dans la région ligurienne, envoya au duc de Bourgogne le 18 juillet 1407 :

« Boysseneau en Pont Feure pres de Jannes », ainsi que le glossaire de la langue romane publié en 1808 par Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort : « JANNE, *Jannes* : Gênes, ville d'Italie. »

► Le nom de *Janne(s)* s'acclimate en Angleterre sous les formes *Jene*, *Jane*, *Jeyne*, *Jeyne* et *Gene* en moyen anglais (XII^e - XV^e siècles), *Jeane* à la toute fin du XV^e et *Jeen* au XVI^e. C'est aussi au XVI^e siècle qu'apparaissent les expressions *Jene fustyan* et *Gene fustian* pour désigner cette toile de fil et de coton alors fabriquée notamment à Gênes, ville depuis longtemps réputée pour son industrie textile. Ce tissu était connu en France sous l'appellation « futaine de Gênes ». Devenue *jean fustian* à la fin du XVI^e siècle, l'expression s'est raccourcie en *jean* dès 1622 pour qualifier la toile de coton avant de s'exporter aux États-Unis au XIX^e siècle sous forme de substantif pour s'appliquer au pantalon lui-même.

► Trempés dans un bain d'indigo, les *jeans* de Levi Strauss deviennent *blue jeans*, l'adjectif *blue* étant également issu du français.

Remontons aux sources : l'étymon de *bleu* est le vieux francique **blao*, « pâle, blanchâtre », duquel l'allemand *blau* est directement issu. **Blao* donne *bloi* en français du XI^e siècle, comme dans cet extrait de la *Chanson de Roland* :

« Sur un perrun de marbre bloi se culchet. »
(Sur un perron de marbre bleu [il] se couche.)
(Laisse II.)

C'est sous les formes *bleu* et *blwe* que le mot entre en Angleterre dès la fin du XII^e siècle, concurrençant une forme plus ancienne, *blaw*

On trouve aussi, du XII^e au XIV^e siècle, les graphies *blef*, *blof*, *blo* et enfin, *bleu*, à partir du XV^e, sans doute par analogie avec le féminin de *blef* : *bleve* (rappelons que la lettre < u > ne se distinguait pas du < v >). Ces divers adjectifs ont signifié « pâle, blême, livide, blafard, légèrement coloré, décoloré, bleu-gris », avant de qualifier la couleur désignée aujourd'hui par *bleu*.

► C'est sous les formes *bleu* et *blwe* que le mot entre en Angleterre dès la fin du XII^e siècle, concurrençant

une forme plus ancienne, *blaw*, directement issue de l'étymon francique. Le roi d'Angleterre était alors le fils de Geoffroy V d'Anjou, Henry II, premier de la dynastie Plantagenêt, celui-là même qui, par son mariage avec Aliénor d'Aquitaine, dota la couronne anglo-normande du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou et de l'Aquitaine.

Palsambleu, sacrebleu, morbleu et ventrebleu ! Qui aurait cru que nos blue jeans avaient de si lointaines origines linguistiques ? Jarni... coton !

BORDERLINE ← BORDURE + LIGNE

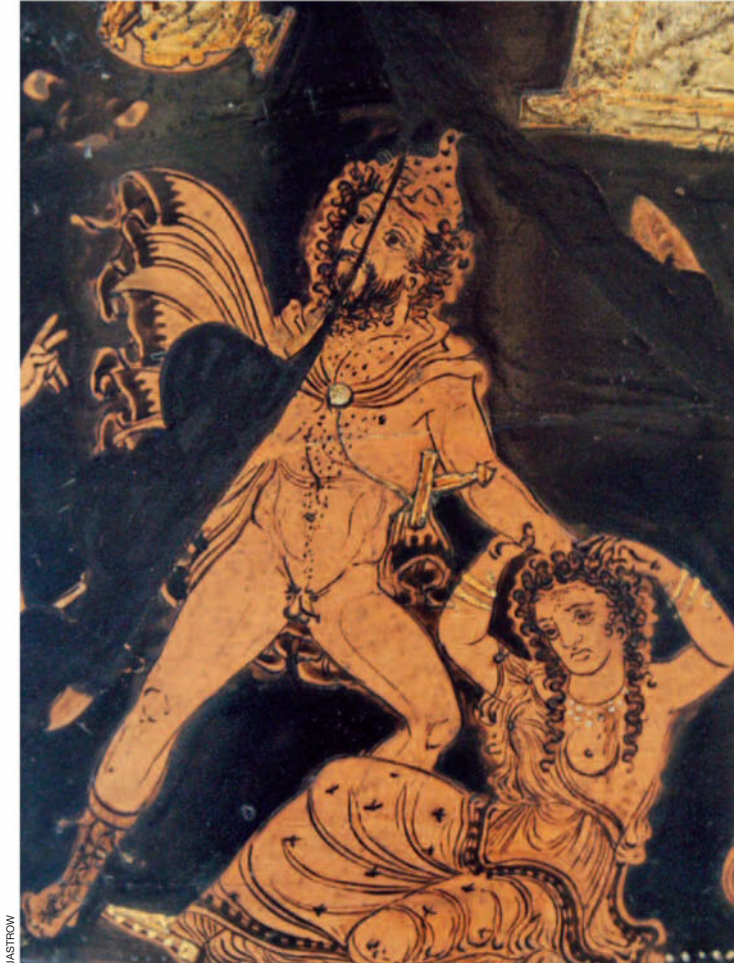
● « S'il finit par assumer son homosexualité, vous révélez, dans votre livre, une vie privée assez dissolue et un personnage souvent *borderline*... » (L'Express.fr, le 15 avril 2015, interview de Raphaëlle Bacqué à propos de son livre *Richie*, sur Richard Descoings) ;

● « Personnalité « *borderline* », le jeune homme est décrit comme instable et insolent. » (Lavoix-dunord.fr, article publié le 15 avril 2015 par Alexis Constant) ;

● « Ces artistes *borderline* isolés du reste du monde et inconnus du monde de l'art, continuent de fasciner Simon Willems, par leur autonomie intellectuelle et leur propre langage, leurs retraites artistiques. » (Paris-art.com, communiqué de presse du 15 avril 2015) ;

● « Les productions des émissions de télé-réalité tolèrent beaucoup de choses mais pas la violence. Ainsi, lorsqu'un candidat est *borderline* il est exclu. » (Potins.net, article publié le 16 avril 2015).

Il ne s'agit là que d'une sélection d'articles contenant le mot *borderline*, publiés en moins de vingt-quatre heures, preuve que l'anglicisme en question rencontre un beau succès auprès des médias. L'expression est adoptée telle quelle, l'italique et les guillemets éventuels ne remettant pas vraiment en question cette lexicalisation journalistique. Si *borderline* fait fonction d'adjectif, des équivalents comme « à la limite, à la frontière » voire, tout simplement et dans un style encore plus familier, « limite », lui sont substituables. L'ennui est que *borderline* n'est attesté dans le dictionnaire français (*Petit Robert* 2014) qu'avec un sens spécifiquement psychiatrique : « qui présente des troubles de la personnalité et du comportement, à la frontière entre névrose et psychose ». Cliniquement parlant, ce trouble psycho-pathologique constitue donc un « cas-limite » ou un « état-limite ». Bel exemple



d'expression qui, en plus d'être un anglicisme, est détournée de l'acception précise qu'elle revêt dans la langue emprunteuse. Il serait d'ailleurs plus exact de dire « langue ré-emprunteuse » car chacun des éléments constitutifs de *borderline* est directement issu du français.

► Le français « *bordure* » est dérivé de « *bord* », lui-même issu du vieux francique **bord*, « planche » et/ou « bordage d'un navire ». « *Bordure* » apparaît vers le milieu de XIII^e siècle sous la forme *bordeüre*, notamment dans le *Roman de la rose* (première partie écrite vers 1230-1235, deuxième entre 1275 et 1280) :

« Auques près de la bordeüre :
S'en iert plus fort et plus seüre. »
(Un peu près de la bordure, elle se trouvait plus forte et plus sûre.)
(Vers 21881-21882.)

On trouve *broudure* au XIV^e siècle, *brodeure* et *bor-dure* au XVI^e.

► Le mot *bordure* passe tel quel en anglais chez Chaucer vers 1370 (*A Treatise on the Astrolabe* – règne d'Edouard III Plantagenêt, duc de Guyenne). Les formes *bordoure* et *bowerdur* sont attestées dès le début du XIV^e siècle, *bordure* aussi au XVI^e (Thomas Malory). En géopolitique, *The Borders* a désigné vers 1530 le territoire écossais jouxtant la frontière entre l'Angleterre et l'Écosse ; ses habitants étaient nommés *borderers* (Walter Scott).

Lycurque, rendu fou par Dionysos, attaque sa femme. Détail d'un cratère à figures rouges, vers 350-340 av. J.-C.

► *Ligne* apparaît en français vers la fin du XII^e siècle pour désigner ce qui est tendu (fil, ficelle, corde, câble) mais aussi avec la signification de « lignage, lignée ». Le mot est dérivé du latin *linea* (*linia*) – de *linum*, « lin » – signifiant précisément « fil de lin, corde, ficelle ». Notons que sept siècles plus tard, Littré propose toujours « Cordeau, ficelle » comme première définition alors qu'aujourd'hui, *Le Grand Robert* donne en premier lieu l'acception suivante : « Trait allongé, visible ou virtuel. »

► Le français *ligne* entre dans le lexique d'outre-Manche vers 1375 sous la triple forme *line*, *lyne* et *linie*, (*The Bruce* de John Barbour, poète écossais). Il fusionne alors avec le vieil anglais *line*, issu, lui, du vieux haut allemand *lina*, de même sens. Les deux éléments *border* et *line* se joignent en 1869 pour signifier : « bande de terre le long d'une frontière » avant de revêtir, en 1907, le sens médical que le français emprunte vers 1970. Compte tenu de son histoire linguistique, nous n'hésiterons pas à affirmer que l'anglicisme *borderline* est vraiment un... cas-limite.

brief **←** bref
cash **←** caisse
check **←** eschequier (= échiquier)
coach **←** coche
customiser **←** costume (= coutume)
debrief **←** bref
fashion **←** façon
forcing **←** forcer
gadget **←** gâchette
gay **←** gai
glamour **←** gram(m)aire
listing **←** liste
low-cost **←** (low) + cost (= coût)
mail **←** malle
merchandising **←** marchand
mix **←** mixte
nurse **←** nourrice
opportunité **←** opportunité
panel **←** panel (= panneau)
parking **←** parc
patch **←** pieche (= pièce)
pattern **←** patron
penalty **←** pénalité

PEOPLE **←** PEUPLE

Le mot s'est immiscé en français à la fin des années 1980, rivalisant alors avec cet autre anglicisme qu'est *jet-set* (ou *jet-society*). Depuis, il déferle dans les médias dont le plus emblématique

est, de ce... point de vue, le magazine hebdomadaire *Closer* appartenant au très puissant groupe Mondadori France (plus de trente titres !) : « Les stars et les news people en live » lui sert d'accroche (notons au passage qu'à part deux articles définis, une conjonction de coordination et une préposition, tous les mots de cette formule sont empruntés à l'anglo-américain), « news people » en est un chapitre essentiel, « actu people », « 20 h people », « people français » sont les principales rubriques de sa version Internet, bref, son directeur de publication, sa rédactrice en chef et toute la cohorte des petites mains journalistiques adorent le mot *people*. D'ailleurs, ils ne reculent devant aucun anglicisme ; bien au contraire, ils les recherchent, ils les privilégient !

Voici, autre hebdomadaire français, propriété du groupe Prisma Media et principal concurrent de *Closer*, raffole tout autant de *people* qu'il nous sert à toutes les sauces : dans un slogan (« Toutes les news people sont sur *Voici* ! »), une rubrique petite sœur (« news people »), ses chapitres (« actu people » et « chronique people »), sans oublier les « vidéos people », ni la proposition, chaque vendredi, de revivre la « semaine people en images », parmi un fatras d'autres anglicismes « tendance ». *Gala*, hebdomadaire du même groupe Prisma Media, troisième grand titre de ce qu'il est, hélas ! convenu d'appeler « presse people » (« presse à scandale » ou « à sensation » sont des expressions bien trop françaises, pensez donc !), n'est pas en reste : il nous abreuve pareillement de « news people » et se fait volontiers javotte en nous relatant avec gourmandise les « soirées people ». Une vraie déferlante, vous dis-je, dont il serait souhaitable que tout un chacun se sentît submergé.

La presse et les « people » !

Pour confirmer ce raz-de-marée, que diriez-vous de quelques autres citations récentes ?

- « Les people fêtent Pâques – Pas une fête sans que les people ne s'exposent sur les réseaux sociaux. [...] Les Beckham, les Kardashian et autres peoples ont partagé leurs moments en famille [...] » (*Le Parisien*, 6 avril 2015 – Notons au passage le « s » fautif) ;
- « Grazia.fr vous propose sa revue de web des infos people indispensables du jour. » (*Grazia.fr*, 6 avril 2015) ;
- « Mode : Les people et leurs jeans troués » (*20 minutes*, 6 avril 2015) ;
- « Aujourd'hui, nous vous proposons un Zapping People un peu spécial [...] » (*Potins.net*, 5 avril 2015).
- Même le très respectable *lemonde.fr* titre, à propos de l'exposition Jean-Paul Gaultier au

Grand Palais, « “People” en vitrines ». L'article qui s'ensuit nous parle de « besoins » que reflète désormais la programmation des musées, institutions pourtant bien éloignées de ce penchant “people” dans leurs missions traditionnelles » (Roxana Azimi, édition du 2 avril 2015. On appréciera tout de même les guillemets !).

Journalistes et chroniqueurs savent-ils seulement que les Britanniques et les Américains n'utilisent jamais le mot « people » en ce sens mais parlent de *celebrities* ?

L'emploi de cet anglo-américanisme a pris tant d'ampleur qu'un néologisme bâtarde est même apparu dans les années 1990 pour signifier l'intérêt nouveau que les médias en mal d'audience accordent à des personnes du monde politique, artistique ou sportif, en faisant d'elles des personnages publics : « peopolisation », « peoplisation », « peopleisation », « pipolisation » ou « pipeulisation ».

Quelques exemples :

- « Laurence Pieau [...] a avancé l'audacieux concept du “droit à la peoplisation” des homosexuels et des politiques [...] » (*20 minutes.fr*, 12 décembre 2014) ;
- « Quand Valérie Trierweiler cède à la peoplisation de la vie publique » (*Agoravox.fr*, titre d'un article de Laurent Herblay, publié le 4 septembre 2014) ;
- « La “pipolisation” de la vie politique ne date pas d'aujourd'hui. Tous les présidents de la V^e République y ont sacrifié, chacun dans son style [...] » (*Ladepeche.fr*, 10 janvier 2014) ;
- « Harlem Désir [...] a exprimé son refus d'une “peoplisation” politique » (*Lefigaro.fr*, 11 octobre 2012) ;
- « La pipeulisation dans la BD, une occasion ou un aveu de faiblesse ? » (*ActualBD.com*, titre d'un article de Didier Pasamonik publié le 20 janvier 2005).

Ci-contre :
La vie
parisienne, du
12 février 1876.

Journalistes et chroniqueurs savent-ils seulement que les Britanniques et les Américains n'utilisent jamais le mot « people » en ce sens mais parlent de *celebrities* et que l'anglais « *people* » est un emprunt au français ? En utilisant « people » plutôt que « célébrités (médiatiques) », les gazetiers et autres bavards des médias se comportent donc en piètres copieurs copiant des copieurs puisqu'ils donnent au mot *people* un sens fort éloigné de sa signification première.



LA VIE PARISIENNE

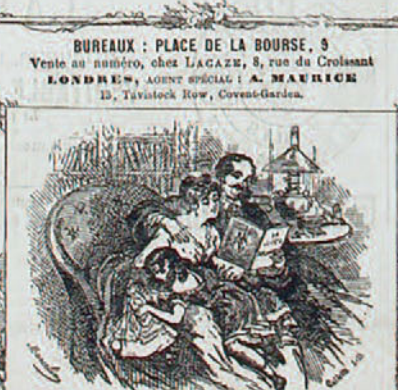
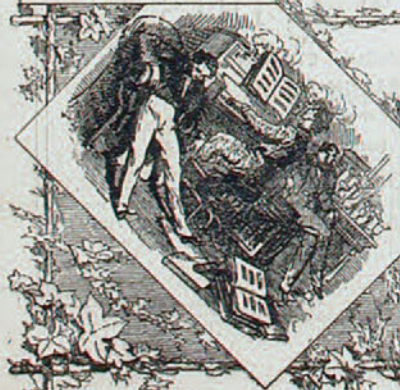
DIRIGÉE PAR
MARCELIN



MOEURS ÉLÉGANTES
CHoses DU JOUR - FANTASIES - VOYAGES
THÉÂTRES - MUSIQUE
MODES



UN NUMÉRO TOUS LES SAMEDIS
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr. 50
Pour l'étranger le port en sus
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS
Un numéro 60 centimes, excepté dans les gares des départements où le prix est de 75 centimes
Les numéros des années 1862 à 1873, 75 centimes.



BUREAUX : PLACE DE LA BOURSE, 3
Vente au numéro, chez LAGAZE, 8, rue du Croissant
LONDRES, AGENT SPÉCIAL : A. MAURICE
15, Tavistock Row, Covent-Garden.

Expliquons-nous.

► À l'origine fut le latin *populus*, « peuple », « les gens », « le monde », « le public ». Le français « peuple » en est issu dès le XIII^e siècle, mais au cours des siècles le mot est aussi passé par divers avatars graphiques : *poblo* (en 842 dans les *Serments de Strasbourg*), *pueple* au XIII^e siècle (*Bible*, *Conquête de Constantinople* de Villehardouin, écrits de Joinville), *pueple* et *pueble* à la fin du XIII^e et au XIV^e (*Requête au roi Philippe le Bel contre Boniface VIII en 1296*, *Ordonnance de Philippe VI de Valois en 1346*, *Psautier de Metz*) et *pople* au XIV^e (« Vive le roi de Franze, la gieste de Clermont e li pople de Paris ! » lit-on, par exemple, dans l'*Aquilon de Bavière*, roman écrit entre 1379 et 1407).

► C'est sous la forme *pueple* (sans doute prononcée [pø:pəl], devenue *peple*, *poeple*, *peeple* et *people*) que les Anglais nous empruntèrent le vocable, vraisemblablement vers la fin du XIII^e siècle sous le règne de Henry III (1207-1272), fils du roi Jean sans Terre, duc d'Aquitaine (frère de Richard Cœur de Lion) et d'Isabelle d'Angoulême, qui régnait aussi – le point est capital – sur tout l'Empire Plantagenêt de l'ouest de la France. La langue officielle de la cour d'Angleterre était alors l'anglo-normand.

À bien y réfléchir, les magazines à sensation faisaient autrefois leurs délices de mots bien français et, plutôt que d'actu *people* ou de news *people*, ils parlaient de mondanités, de chronique mondaine ou de Gotha

La forme *peple*, notamment, se rencontrera tout au long des XIV^e (Robert de Brunne, John Barbour, John Wycliffe, Geoffrey Chaucer), et XV^e siècles (William Caxton, John Lydgate, John Colet, Robert Bale, Thomas Malory).

Le magistrat allemand Paul Hentzner qui visita l'Angleterre en 1598 nous apprend dans ses *Voyages en Angleterre* que la reine Elizabeth I^{re} répondit à l'acclamation « *God save the Quene Elisabeth* » par cette formule : « *I thancke youe, myne good peupel*. » Si l'on admet que la réponse royale est ici phonétiquement transcrite par Hentzner, on comprend que la prononciation élisabéthaine de « *people* » devait être encore, en ce XVI^e siècle finissant, assez peu éloignée de la prononciation française.

Le mot revêtait déjà toutes les acceptions actuelles de l'anglais *people* : « personnes constituant une communauté, une race, une nation ; appartenant à un même lieu ou formant une compagnie, une classe, etc. » ou « les gens en général ». En aucun cas l'anglais *people* ne signifie ou n'a signifié « célébrités », « personnes en vue », « gratin », « personnalités » ou « vedettes », une telle acception, à l'opposé de l'acception originelle, ne pouvant se justifier qu'à travers une abréviation fautive d'expressions anglaises telles que *famous people* ou *celebrated people*. L'antonymie est donc toute proche, ce que ne saurait démentir l'expression *boat people* que l'on appliqua à ces réfugiés de la mer à la fin des années 1970 : s'ils ont défrayé la chronique, parvenant ainsi à une manière de célébrité, ce ne fut que collectivement, pour leurs conditions et leur sort misérables, et à leur corps défendant, ce qui suffit à rendre l'actuel emploi snobinard de « *people* = gratin médiatico-social » particulièrement ridicule et déplacé.

Quand on parlait de « chroniques mondaines »

Réagissons donc et ne laissons plus ces légions de *people* envahir notre belle langue française ! À bien y réfléchir, les magazines à sensation faisaient autrefois leurs délices de mots bien français et, plutôt que d'actu *people* ou de news *people*, ils parlaient de mondanités, de chronique mondaine ou de Gotha, ce dernier nom étant une référence à la ville allemande où fut publié, de 1763 à 1944, un almanach des maisons royales et de la haute noblesse d'Europe : voilà qui faisait plus classe, non ?

performer ◀ parfornir (= par + fournir)
 piercing ◀ perser (= percer)
 planning ◀ plan
 pressing ◀ presse
 process ◀ proces
 pulse ◀ pulse (= pouls)
 punch ◀ ponchonner
 racket ◀ rachette (= raquette)
 rallye ◀ ralier (= rallier)
 rave party ◀ raver (= rêver) + party
 record ◀ record
 retriever ◀ retrouver (= retrouver)
 revival ◀ revivre
 rifle ◀ rifler
 roller ◀ roeller (= rouler)
 round ◀ roont (= rond)
 royalties ◀ roialte (= royauté)
 saloon ◀ salon
 sample ◀ essample (= exemple)
 single ◀ sengle (= seul)
 toast ◀ toster
 touch ◀ toche (= touche)

DES ALLERS-RETOURS TRANSMANCHE

Parmi les emprunts réempruntés, il faut faire un sort particulier à ces quelques « mots-boomerangs » qui, à la faveur d'un aller-retour entre la France et l'Angleterre, nous sont revenus sensiblement transformés, tant sur le plan graphique – la nouvelle orthographe étant la conséquence d'une modification phonétique – que sémantique – nos voisins de Grande-Bretagne ayant revêtu ces mots d'une signification radicalement nouvelle. Ces profondes métamorphoses lexicales justifient que de tels mots ne soient pas considérés comme des anglicismes : ils sont, contrairement aux emprunts « lexicophages », un enrichissement véritable de notre vocabulaire. En voici un florilège.

BUDGET ← BOUGETTE

► *Bouge* ou *boulge* (dérivé du gaulois *bulga*, « sac de cuir ») désignait en ancien français « un sac, une valise, une bourse, une cassette » :

« [...] devant avoit XXIV mulletz fort beaux, chargez de bahu, coffres et bouges [...] ». »
(Brantôme, *Vie de César Borgia*, in *Vies des hommes illustres*, 1586-1614.)

Un petit sac de cuir, notamment utilisé pour les voyages, recevait le nom de *bougette* :

« [...] et luy mit on une belle *bougette* à l'arçon de sa selle, pour mettre sa cotte d'armes [...] »
(*Mémoires* de Philippe de Commines, ch. VII, 1497-98.)

► Le mot *boulge* nous est emprunté par les Anglais au début du XV^e siècle sous les formes *bulge*, *boge* et *bouge* :

« A ful grete bulge opon his bak »
(Un grand sac rempli sur son dos.)
(*Iwaine and Garwin*, v. 1400.)

Le mot *bougette* apparaît en anglais dès 1387 dans la traduction du *Polychronicon* de Ranulf Higdon par John Trevisa sous la forme *bowgettes*, avec le sens initial de « sac de cuir ».

C'est Horace Walpole, Premier ministre de Georges II, qui, à son corps défendant, fut à l'origine du sens financier de *budget*. Dans un pamphlet satirique, un dessin le représentait sous les traits d'un charlatan en train d'ouvrir une grande besace d'où il sortait des remèdes-miracles. Le

pamphlet était intitulé *The Budget Opened* (1733), littéralement : « la bourse ouverte ». Les Anglais adoptèrent le mot trois décennies plus tard pour qualifier le discours prononcé par le Chancelier de l'Échiquier devant la Chambre des communes à la fin de la session consacrée au vote des *supplies* (crédits). Ce discours reçoit le nom d'*Opening of the Budget*, littéralement « ouverture du sac ». C'est avec ce même sens économico-politique que *budget* fit son entrée au dictionnaire français dès 1764. Une ordonnance du 2 janvier 1959 proposa de remplacer l'expression « *budget* de l'État » par « Loi de Finances » mais *budget* continue d'être tout de même couramment employé, tout comme ses dérivés : *budgétaire* (1825), *budgétisation* (1953), *budgétiser* (1953) et même, dès 1845, *budgétivore*. Ce sont donc bien nos voisins britanniques qui nous ont d'abord emprunté notre *bougette* pour en faire leur *budget*. Une fois du plus, ils sont pris... la main dans le sac.

Francesco Terzio, portrait de l'archiduc Ferdinand II d'Autriche, après 1557.







Lithographie
de 1836.
Eton battant
Westminster.



CHALLENGE ← CHALLENGE

Par snobisme ou psittacisme, on prononce souvent « *tchaléndge* », à l'anglaise, alors que c'est un ancien mot français emprunté par nos voisins d'outre-Manche et qui nous est revenu dès le milieu du XIX^e siècle en ayant acquis une spécialisation dans le domaine sportif.

Reprenons l'histoire à son début.

► Le latin classique *calumniari*, « accuser fausement, chercher des chicanes », a donné les français « calomnier » (XIX^e s.) et *calengier* (également *chalengier*), « accuser ». Au XI^e siècle, les substantifs *calenge*, *calunge*, *chalonge* et *chalenge* sont d'abord attestés avec le sens d'« accusation (fausse) ». On trouve, par exemple, dans la *Chanson de Roland* « Getez mei hoi de mort e de *calunje* ! » (Sauvez-moi de la mort et de l'accusation !) (Laisse CCLXXIV.)

À la même époque, le mot *chalengement* signifie « dispute » mais aussi « provocation » ou « réclamation », comme dans cet autre extrait de la *Chanson de Roland* :

« E tutes teres met en chalengement ! »
(Et a prétention sur toutes terres !)
(Laisse XXX.)

De l'idée d'accusation, on est passé à celle de défi (XII^e s.), accuser quelqu'un revenant à le défier en le sommant de comparaître en justice. Au XIII^e siècle, on trouve la forme *challenge* avec, toujours, le sens d'« accusation ».

► Quand les Anglais nous ont emprunté ce vocabulaire au début du XIV^e siècle – sous les formes *challenge*, *calenge* –, il revêtait ces diverses significations. En moyen anglais, *challengen* voulait en effet tout aussi bien dire « défier » qu'« accuser (à tort) », voire « réclamer ».

« He suffride not ony man falseli chalenge hem;
but he blamyde kyngis for hem. »
(Il n'a permis à personne de les accuser fausement ; mais il a blâmé les rois à cause d'eux.)
(Bible de Wycliffe, *Chroniques* I, XVI, 21 – env. 1380.)

Il faudra attendre le XIX^e siècle pour que le mot *challenge* retranscrive la Manche après avoir perdu ses connotations judiciaires mais avec une nouvelle signification, désormais sportive, d'abord associée à des coupes que l'on remporte lors d'épreuves

ou de compétitions (*challenge cup*). Le sens s'est aujourd'hui beaucoup élargi puisque toute entreprise difficile que l'on se doit de réussir reçoit le nom de *challenge*, notamment dans le domaine économique.

► Quant à l'anglicisme *challenger*, qualifiant d'abord un boxeur puis tout sportif cherchant à remporter le titre de champion remis en jeu, ou bien toute personne s'efforçant de triompher sur un concurrent, il gagnerait à être remplacé par « compétiteur » ou « rival ».

N.B. Précisons qu'en Ile-et-Vilaine, le mot *challenge* désigne un lieu ayant fait l'objet d'un procès. L'étymologie du mot *challenge* est donc bien alambiquée : la retracer précisément relevait d'un véritable défi !



Les Quatre Parties du monde, huile sur toile de Jean-Jacques Bachelier (1724-1806).

(Chronique de Robert de Gloucester, appendix, env. 1300.)

Au siècle suivant, plusieurs autres graphies sont attestées, dont certaines se rapprochent de *pedigree* :

« PEDEGRU, or petygru, lyne of kynrede, and awncetrye (pedegrew avnsetry, k. pedegru or pedygru, s. pedegrewe, or petygrwe, lyne or leny of kynred) »

(lyne of kynrede, and awncetrye = *ligne de parenté et d'ascendance*)

(*Promptorium parvulorum*, env. 1440.)

Il n'est pas impossible que l'orthographe moderne ait été influencée par l'anglais *degree* (degré). En Angleterre, *pedigree* a ensuite désigné, par métonymie, la généalogie d'un animal (cheval ou chien) avant de s'appliquer à la filiation d'une personne. Le mot nous est revenu au début du XIX^e siècle (1828), dans le domaine de l'hippologie, en relation avec la généalogie des chevaux de course dont le *pedigree* garantit la pureté du sang. Il a ensuite été utilisé pour l'ascendance des chiens de race. Au XX^e siècle, la signification de *pedigree* s'est étendue au *curriculum vitae* des individus. Dans l'argot du milieu, *pedigree* est synonyme de « casier judiciaire ».

Dans son *Dictionnaire de la langue française* (1873-1877), Littré indique : « /pé-di-grie ; c'est la prononciation anglaise/ ».

L'ascendance du mot *pedigree* est décidément bien complexe !

INTERVIEW ← ENTREVUE PEDIGREE ← PIED DE GRUE

► Avez-vous jamais remarqué l'empreinte d'une grue, non pas l'engin de levage et de manutention mais le grand échassier ? Trois petits traits rectilignes, les deux latéraux formant deux biais symétriques par rapport au trait médian. Cette triple marque reçut donc le nom imagé de pied de grue : *pie de grue*, *pe de gru*, *pe de grue*, selon les formes anciennes des XII^e et XIII^e siècles.

► Elle se retrouve dans les registres officiels britanniques et correspond aux ramifications à trois branches d'un arbre généalogique. La pratique et la dénomination en remontent au tout début du XIV^e siècle, époque de la guerre de Cent Ans où la langue anglaise fut envahie de mots français évidemment déformés d'un point de vue phonétique. On parla donc de *petegreu*, *petigru* ou encore *pedegru* :

« A Petegreu, fro William Conquerour, of the Crowne of Englonde, lynnyally descendyng, vn to kyng Henry the VI

WILLELMUS CONQUEROUR		
Robertus primus filius, dux Normanniæ	Willelmus Rufus Secundus filius	Henricus tercius filius. »

(Un pedigree, de Guillaume le Conquérant, de la couronne d'Angleterre, descendant en lignée jusqu'au roi Henry VI.)

tennis ← tenez
tunnel ← tonnelle
vintage ← vendange

La raison des faux amis

Au cours des siècles, les mots français ayant traversé la Manche sans billet de retour ont fait souche en Angleterre : d'un point de vue sémantique, ils y ont souvent beaucoup évolué. Certains ont même adopté de nouvelles significations. Le phénomène linguistique appelé *métonymie* ayant pu opérer à maintes reprises, de nombreux emprunts ont ainsi revêtu un sens fort éloigné de celui nouvellement endossé ou conservé sur le Continent, à moins que le contraire ne se soit produit : l'emprunt peut avoir conservé sa signification initiale alors que le mot

De telles disparités sémantiques expliquent l'existence de ces nombreux faux amis qui constituent aujourd'hui autant de chausse-trapes pour les collégiens et les étudiants

français a sensiblement changé de sens. C'est par exemple le cas du mot « JOURNEE » devenu *JOURNEY* en anglais, issu du latin *diurnum* dont le sens étymologique était précisément « diurne », « de jour », « journalier ». L'emploi de « journée » comme de son calque anglais *journey* fut donc, dès le XII^e siècle, qualificatif, s'appliquant à un travail effectué en un jour (cf., en français, le sens spécifique de « journalier » : « ouvrier agricole »),

à un voyage durant toute une journée ou encore à un combat mené du lever au coucher du soleil. D'ailleurs, il semble bien que la notion d'épreuve, de pénibilité, ait engendré le rapprochement du travail et du voyage (l'étymologie de l'anglais *travel*, le français « travail », en est une autre illustration). L'anglais a conservé l'idée de déplacement, de périple, ce qui a permis de distinguer *journey* de son synonyme vieil anglais dérivé du verbe *faran*, d'origine germanique (cf. l'allemand *fabren*), *journey* assumant alors, dès le XIV^e siècle, le sens spécifique de « voyage de longue durée ».

En français, « journée » revêt, très tôt, plusieurs sens : « travail d'un ouvrier pendant un jour », « salaire donné à un ouvrier pour un jour de travail », « chemin parcouru en l'espace d'une journée », « jour de bataille » ou simplement « jour ». Toutes ces acceptions qui remontent au XII^e siècle étaient encore bien pertinentes au XIX^e siècle chez Littré et le sont toujours actuellement, ainsi attestées dans *Le Grand Robert*, même si le mot est désormais essentiellement utilisé comme synonyme de « jour ».

De telles disparités sémantiques expliquent l'existence de ces nombreux faux amis qui constituent aujourd'hui autant de chausse-trapes pour les collégiens et les étudiants. En voici une sélection.

ACHIEVE ≠ ACHEVER

La tentation est forte de rendre ce verbe par ce qui semble être son équivalent français. Soit ce titre d'un fascicule paru en 1999 : *How to achieve happiness*. Allons-nous le traduire par *Comment achever le bonheur* ? Cela n'aurait pas beaucoup de sens, à moins que l'on ne comprenne « Comment en finir avec le bonheur », ce qui serait tout le contraire de la véritable signification : *Comment atteindre le bonheur*, *to achieve* voulant dire « accomplir, réaliser, atteindre, parvenir à », le substantif *achievement* pouvant également signifier « réussite », voire « exploit ». Il est vrai que l'idée de réalisation totale est bien contenue dans les deux notions : « achever » et « accomplir » mais les méandres de la pensée peuvent faire que les deux verbes soient contradictoires. Tout s'éclaire avec l'étymologie du verbe « achever » : « venir à chef », c'est-à-dire « mener à terme », « venir à bout de », « chef » (*chieft* et *chief* en français du IX^e siècle), du latin *caput*, revêtant tous les



EDO

Tapiserie, manufacture royale de Beauvais, 1700, *Le voyage du Prince*.



EDO

**Couronnement de
Charlemagne,
Friedrich Kaulbach,
vers 1903.**

sens de « tête », propres (cf. « couvre-chef ») et figurés (fin, bout, extrémité). Le français « achever » pouvait, en vieux français, signifier « accomplir » :

« De Compiegne se sunt li messagier turné,
E frere Franc ad bien sun message achevé. »
(*La Vie de saint Thomas le martyr*, vers 16-17,
XII^e siècle.)

C'est donc avec ce sens que le verbe entre dans le vocabulaire anglais au XIV^e siècle :

« To acheue to þe chaunce þat he hade chosen
pere. »
(Pour accomplir le destin qu'il avait choisi en venant ici.)
(*Sir Gawain and the Green Knight*, vers 1838, env. 1360.)

actual ≠ actuel
advertisement ≠ avertissement
agony ≠ agonie
agreement ≠ agrément
confidence ≠ confiance
demand ≠ demande
demonstration ≠ démonstration
dispute ≠ dispute
fabric ≠ fabrique
injure ≠ injure
library librairie
pretend ≠ prétendre
relief ≠ relief
rest ≠ rester
sentence ≠ sentence
support ≠ supporter
survey ≠ surveiller

Des mots à l'apparence trompeuse

Les emprunts que les « grands Bretons » ont faits à notre langue française sont, en général, facilement identifiables tant leur ressemblance ne laisse aucun doute, qu'ils soient ou non devenus de faux amis. Des mots comme *abandon*, *biscuit*, *cigarette*, *danger*, *excellent*, *fortune*, *garage*, *horizon*, *instrument*, *jury*, *kilo*, *licence*, *machine*, *noble*, *obstacle*, *police*, *question*, *religion*, *sacrifice*, *torture*, *urgent*, *violence* ne sauraient bien longtemps dissimuler leur provenance hexagonale, du moins, à la lecture car, à l'écoute, ils sont devenus bien étranges aux oreilles françaises. Ces parfaits homographes manifestent clairement leur origine. Il en va de même de nombreux mots se terminant par « -tion » ou « -sion ». Pariez sur l'origine française de noms comme *accusation*, *collection*, *division*, *explosion*, *imagination*, *nation*, *perfection*, *transcription*, etc., et vous aurez quelque chance d'empocher l'enjeu, à moins que le latin ne s'impose ou ne se contente parfois d'apporter le doute étymologique. De tels emprunts se comptent par milliers.

L'évidence n'est toutefois pas toujours de mise, surtout quand l'emprunt date du Moyen Âge (entre le XI^e et le XV^e siècle), à une époque où le mot original pouvait être graphiquement éloigné de ce qu'il est devenu.

Prenons par exemple le français « **COURONNE** ». Il est attesté aux XI^e siècle et XII^e siècles sous les formes *curune*, *curone*, *corune* et *corone*. Ainsi, dans notre bonne vieille *Chanson de Roland*, on peut lire :

« De trestuz reis vos present les curunes. »
(Je vous offre les couronnes de tous les rois.)
(Laisse XXIX.)

« Jamais en tere ne portera curone. »
(Laisse LXXIV.)

Jo li toldrai la co(r)rune del chef.
(Je lui ôterai la couronne de chef.)
(Laisse CXCIII.)

Le mot part en Angleterre au XII^e siècle, notamment sous la forme *corune* contractée en *crune* (1200, dans *l'Ormulum*) qui deviendra *crowne* au XII^e (dans *The Chronicle of Britain*) puis *crown*. *Crown* est donc bien d'origine française, ce qui, reconnaissons-le, ne se laisse pas spontanément deviner.



EDO

Aquarelle
de Thomas
Rowlandson de
1789, *La boutique
d'un marchand.*

Rappelons aussi que tout un vocabulaire français a traversé la Manche « dans les bagages » de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Il est donc issu, non du francilien (parler d'Île-de-France), mais directement du normano-picard (parler de Normandie et de Picardie), dialecte dont les particularismes étaient importants.

Voici une sélection de mots anglais dont l'ascendance française est, pour de multiples raisons, loin de sauter aux yeux.

APRON ← NAPPERON

Voilà une petite nappe qui a perdu la tête. Le mot vient du français « napperon » que nos ancêtres médiévaux écrivaient aussi *naperon*. Vers 1400, les Anglais nous empruntent le mot et le contractent en *napron* (orthographe encore attestée au XVI^e siècle) :

« [...] And therewith she to wepe
She made, and with hir napron feir and white
i-wassh,
She wyped sofft hir eyen [...] »
(Alors elle se mit à pleurer et, avec son beau napperon bien blanc, elle s'essuya les yeux.)
(*The Tale of Beryn*, vers 32-33.)

On trouve aussi la graphie *naprun* (1440). Peu après apparaît l'actuelle forme *apron* résultant d'une mauvaise séparation : *a napron* est en effet devenu *an apron*, le sens ayant évolué de « petite nappe » à « tablier », vraisemblablement au début du XVII^e.

BARGAIN

Dans son *Glossaire de la langue romane*, Jean-Baptiste Bonaventure de Roquefort répertorie neuf formes différentes du verbe bargaignier (*bargagner*, *bargigner*, *barginer*, *barginer*, *barguigner*, *barqueinier*, *barquenier*, *berguigner*) signifiant : « Marchander, négocier, disputer de prix, être indécis, long à prendre un parti. » En voici une illustration :

« Et tout li moine sont mout en son dangier
Por chou qu'il doit el demain cevaucier
Et a la mer li poisson bargaignier »
(Et tous les moines sont en grand danger parce qu'il doit demain chevaucher et aller à la mer pour y marchander le poisson.)
(*Roman de Guillaume au court nez*, XII^e siècle.)
Aujourd'hui, le verbe « barguigner », bien que vieilli, a toujours les mêmes significations, l'action étant exprimée par le nom « barguignage »



Jeune Indienne
avec une
couverture.

(marchandage) qui correspond au vieux-français *bargaïne*, *bargaine* ou *bargaine* (troc, marché, vente, accord, trafic) :

« De voz deniers ne voil ge mie,
trop avez fait fole bargaïne »
(Je ne veux point de vos deniers, Vous avez proposé un marchandage insensé.)
(*Roman d'Énéas*, env. 1155.)

Le verbe passe en Angleterre au XVI^e siècle sous les formes *bargaïne*, *bargeïne* ou *bargane*, comme dans le *Bruce* de John Barbour :
« To bargane with his enymys »
(Pour négocier avec ses ennemis)
(*The Bruce*, IX, 224, env. 1375.)

Le nom apparaît dans le lexique anglais un peu plus tôt, orthographié *bargein* ou *bargain*. On le trouve au pluriel chez Chaucer :

« So stedefastly didde he his governance,
With his bargeines, and with his chevisance. »
(Avec ses marchandages et ses négociations, il menait rondement sa gouvernance.)
(*The Canterbury Tales*, vers 281-82, env. 1386.)

BLANKET

De nos jours, les seules « blanquettes » que connaissent nos dictionnaires sont celle de Limoux (vin blanc mousseux), une variété de chasselas (cépage blanc), le résultat d'un premier passage à l'alambic (eau-de-vie), une petite poire blanche, et le ragoût de viande blanche (veau ou agneau). Aucune trace de couverture ! C'est pourtant bien le sens du mot anglais *blanket* qui nous a été emprunté vers 1300 : « Légère couverture de laine ou de flanelle. » Il faut chercher ailleurs dans notre lexique pour trouver l'original « blanchet », nom masculin désignant aujourd'hui encore une étamine (mince étoffe) de laine claire. Le mot est attesté sous cette forme dans le glossaire latin du sieur Du Cange à l'entrée *blanchetum* avec cet exemple daté de 1400 :

« Quatre aulnes de drap Turquois, retrait et retendu, un nuef Blanchet doublé de toille, à poinnées rouges, etc. »

Ce « blanchet » existait aussi sous la forme *blanquette*. Il s'est modifié en *blanket* après avoir traversé la Manche.

butler
catch
chair
chase
curtain
cushion
foreign
handkerchief
mischief
mushroom
porridge
proud
stew
towel
war



Épilogue

Carte du
royaume
d'Angleterre,
par Rigobert
Bonne
(1727-1795).

Avec ses dizaines de milliers de mots qui ont traversé la Manche pour s'implanter définitivement en Angleterre, la langue française a montré sa supériorité par rapport aux dérivés du germanique commun qu'elle a soit complétés, soit concurrencés et, parfois, carrément détrônés. Il serait vain de conférer au français une supériorité absolue que l'on tenterait de justifier en évoquant sa clarté, sa précision, son aptitude à exprimer des notions abstraites, par rapport à une langue anglaise qui serait plus concrète, plus factuelle, plus pragmatique. Parce qu'elle a justement tant emprunté au français ou, pour être plus exact, parce que, en épousant des Françaises, les rois d'Angleterre ont permis au parler des provinces de France de s'implanter durablement à la cour de Londres, la langue anglaise s'est grandement transformée et enrichie.

Cet immense apport lexical du français a profondément influencé d'abord le langage de la noblesse britannique, ensuite celui de l'administration, enfin et très progressivement le parler du peuple. Mais au fil de l'Histoire, il y eut forcément modification, adaptation, transformation, de sorte que les emprunts sont parfois aujourd'hui malaisément repérables, d'autant qu'outre la forme le sens peut

avoir aussi beaucoup évolué. N'est donc pas feint l'étonnement de celui qui découvre que la langue dite de Shakespeare est composée, pour 63 %, de mots venus du français. L'évidence est pourtant là et le constat n'est pas sans conséquences.

Les anglicismes, un snobisme mal placé

Chez nos concitoyens, l'utilisation outrancière d'anglicismes, répréhensible en elle-même, est absurde dès lors que ces anglicismes sont d'anciens emprunts français qui n'apportent au discours aucun supplément de sens, quand ils ne l'obscurcissent pas. Pour peu que ces anglicismes rejettent dans les oubliettes lexicales nombre de mots français plus précis, mieux adaptés, ils sont infâmes et scélérats. Rien ne peut alors les justifier si ce n'est un détestable snobisme souvent doublé d'une bêtise crasse. Et que l'on ne vienne pas invoquer ici l'aspect vivant de la langue : en l'occurrence, il s'agit d'un phénomène mortifère !

Le Royaume-Uni a depuis plus de deux siècles, étendu son empire au-delà des mers, devenant une immense puissance commerciale et financière. Une telle suprématie a permis à la langue anglaise de s'universaliser, d'autant plus inéluctablement

Nous assistons béatement à l'anglo-américanisation du monde, à l'inexorable expansion de l'anglais des affaires, langue de l'ultralibéralisme capitaliste galopant auquel les peuples, inconsciemment anglicisés, participent

que les États-Unis, créés à partir des treize colonies anglaises de la côte est, sont venus amplifier le phénomène. Nous assistons béatement à l'anglo-américanisation du monde, à l'inexorable expansion de l'anglais des affaires, langue de l'ultralibéralisme capitaliste galopant auquel les peuples, inconsciemment anglicisés, participent. N'est-il pas temps de réagir en refusant d'abord d'utiliser ces mots anglais que nous imposent les publicitaires – agents d'une mondialisation que l'on a le droit de refuser –, en dénonçant ensuite cette duplicité ?

Le français, bientôt la langue la plus parlée

Le français, lui, ne saurait être suspecté d'une telle perfidie. Il a vocation, de façon plus intègre, dépourvu de toute machination politico-économique, à redevenir la langue universelle qu'il fut jusqu'au XIX^e siècle. En tout cas, savoir que le vocabulaire anglais est constitué de 37 000 mots d'origine française ne devrait pas, au contraire, faire obstacle à cette ambition. L'original ne vaut-il pas mieux que la copie ?

Plusieurs études prévoient que le français sera, en 2050, la « langue la plus parlée au monde », prenant en compte le fait que l'Afrique subsaharienne est majoritairement francophone. 750 millions de locuteurs français dans trente-cinq ans ? Chiche ! Mais pour cela, sus aux anglicismes ! Corrigeons-les systématiquement, comme dans ce petit texte qui nous servira de conclusion.

Nous étions tous réunis dans l'open space pour un de-briefing. Le boss prit la parole. Avec son piercing à l'oreille, son jean couvert de patches, ses lunettes customisées, bref, son look destroy, il était tellement borderline qu'on aurait dit un alien. Son discours fut cash. « Notre process de fabrication n'a pas réussi à performer, dit-il. Notre merchandising a été inefficace et nous avons manqué l'opportunité offerte par la fashion week. Parce que nous avons voulu faire dans le low cost, les people ont trouvé nos modèles pas assez glamour. Notre sample book n'a même pas été chécké. Il faut revoir

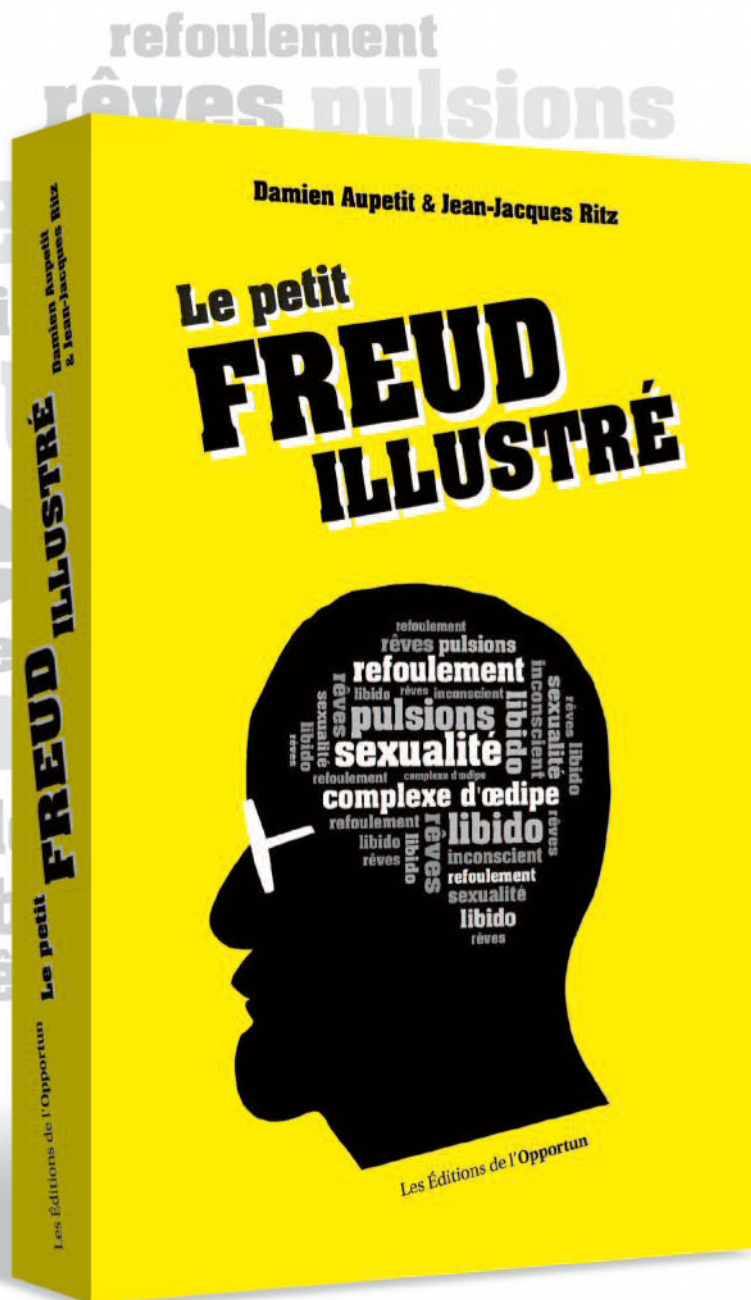
tout notre marketing, choisir un panel de clients plus représentatif. Nous avons donc un immense challenge à relever si nous voulons booster nos ventes. »

Nous étions tous réunis dans l'espace ouvert pour faire le bilan. Le directeur prit la parole. Avec son anneau à l'oreille, son pantalon de toile tout rapiécé, ses lunettes transformées, bref, son aspect déglingué, il était tellement limite qu'on aurait dit un extraterrestre. Son discours fut direct. « Notre procédé de fabrication n'a engendré aucune performance, dit-il. Notre marchandise a été inefficace et nous avons manqué l'occasion offerte par la semaine de la mode. Parce que nous avons voulu faire dans le bon marché, les célébrités ont trouvé que nos modèles manquaient de charme. Notre catalogue d'échantillons n'a même pas été examiné. Il faut revoir toute notre étude de marché (mercatique), choisir un éventail de clients plus représentatif. Nous avons donc un immense défi à relever si nous voulons dynamiser nos ventes. » ■

Jean Maillet



Allongez-vous !



« Derrière les jeux de mots, on continue d'apprendre ! »

Psychologies Magazine

336 pages - 12,90 €

Les Éditions de l'Opportun

FINALE DES TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE 2015

POUR L'HISTOIRE

DANS LE THÉÂTRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE,
LES FINALISTES DE LA 5^e ÉDITION DES TIMBRÉS
DE L'ORTHOGRAPHE SE SONT MESURÉS AVEC BRIO
À LA DICTÉE MINUTIEUSEMENT CONCOCTÉE
PAR LORÀNT DEUTSCH.

Les 500 finalistes de la 5^e édition du plus grand concours d'orthographe organisé depuis 2010 avec le soutien de La Poste s'étaient donné rendez-vous à Paris pour tenter le sans-faute... C'était sans compter sur la malice de Lorànt Deutsch qui avait concocté une sacrée dictée !

Comme chaque année, les « Timbrés de l'orthographe » – venus de toutes les régions de France – ont répondu présents ! La foule des grands jours se pressait au théâtre de l'Alliance française qui affichait complet... Les finalistes voulaient en découdre ! Frédéric Gersal avait de son côté préparé un questionnaire pas piqué des vers... : rirait bien qui rirait le dernier ! Âgés de 8 ans à 89 ans, les champions du participe passé n'avaient qu'un seul but : le zéro faute ! Le Timbre d'or des plus jeunes, particulièrement nombreux cette année avec plus de 1 000 classes représentées, allait relever ce défi de battre Frédéric Gersal et Lorànt Deutsch en rendant la copie parfaite : chapeau bas ! Dans les autres catégories, on notera aussi de magnifiques performances qui, année après année, ne cessent d'impressionner le jury dirigé par Bénédicte Gaillard.

Comme l'an passé, la finale des Timbrés de l'orthographe était l'occasion pour des francophones de venir à Paris. Grâce au soutien de l'Alliance française, plus de 100 villes ont pris part à la compétition partout dans le monde. L'Italie, Dubaï, Madagascar et le Canada étaient brillamment représentés ! Rendez-vous est d'ores et déjà pris pour le 1^{er} novembre 2015, date à laquelle sera dévoilé le nom du parrain de l'édition 2016 ! Dans la foulée, les tests de sélection seront diffusés par l'ensemble des partenaires des Timbrés de l'orthographe ! En attendant, vous pouvez découvrir dans les pages qui suivent l'intégralité des corrigés des épreuves 2015 ainsi que le palmarès complet de cette 5^e édition.

Un immense merci aux quelque 32 000 candidats de cette 5^e édition et à l'ensemble de nos partenaires qui rendent possible l'organisation d'un tel événement, unique au monde !

Stéphane Chabenat

PALMARÈS COMPLET

Catégorie Cadets

- **Timbre d'or** : Axelle Ponce – Saint-Nicolas-lez-Arras (62)
- **Timbre d'argent** : Éliette Lambert – Saint-Marcel (11)
- **Timbre de bronze** : Laura Kadoun – Paris (75)
- **Prix spécial du jury** : Éléonore Marsac – Levallois-Perret (92)

Catégorie Juniors

- **Timbre d'or** : Lucie Galliot – Pont-St-Martin (44)
- **Timbre d'argent** : Jules Thomas – Paris (75)
- **Timbre de bronze** : Nino Goldfajn – Ézy-sur-Eure (27)
- **Prix spécial du jury** : Famille Quiquet – Paris (75)

Catégorie Adultes

- **Timbre d'or** : Jean-Marc Schroeder – Montesson (78)
- **Timbre d'argent** : Henri Le Guen – Gouesnou (29)
- **Timbre de bronze** : Paul Levart – Vanves (92)
- **Prix spécial du jury** : Cédric Fezard – St Aubin Les Bois (28)

Catégorie Postiers

- **Timbre d'or** : Jean-Paul Coustillet – Louvemont (52)
- **Timbre d'argent** : Martine Le Gal – Vineuil (41)
- **Timbre de bronze** : Noël Degouy – Rubempré (80)
- **Prix spécial du jury** : Yves Tudal – Villenave-D'Ornon (33)

Prix spécial Alliance française

- Nicole Simon (Gênes, Italie)

CORRIGÉS DES TESTS DE FINALE NATIONALE

CADETS

1. Lequel de ces mots n'est pas de la même nature que les trois autres ?

- ☐ a. car
- ☐ b. mais
- ☐ c. ni
- ☐ d. où

Réponse : où. *Car*, *mais* et *ni* sont des conjonctions de coordination ; *où* est un pronom relatif ou un adverbe interrogatif qui marque le lieu (*la ville où j'habite* ; *je sais où il habite*). Il ne faut pas le confondre avec la conjonction de coordination *ou* qui marque le choix (*Il viendra aujourd'hui ou demain*).

2. D'après l'expression, celui qui a un cheveu sur la langue

- ☐ a. est chauve
- ☐ b. ne dit que des mensonges
- ☐ c. zézaie

Réponse : zézaie. L'expression *avoir un cheveu sur la langue* est synonyme de *zézaier* qui signifie « prononcer z à la place de j (*ze sais* pour *je sais*) ou s à la place de ch (*seval* pour *cheval*) ».

3. Quel est le pluriel de *timbre-poste* ?

- ☐ a. des timbre-poste
- ☐ b. des timbres-poste
- ☐ c. des timbre-postes
- ☐ d. des timbres-postes

Réponse : des timbres-poste. Le nom composé *timbre-poste* peut être décomposé en *timbre pour la poste*. Au pluriel, cela donnerait *des timbres pour la poste* : *timbre* se met au pluriel, *poste* reste au singulier.

4. « Je me demande qui va gagner le concours. » Cette phrase est une phrase :

- ☐ a. déclarative
- ☐ b. exclamative
- ☐ c. impérative
- ☐ d. interrogative

Réponse : déclarative. Cette phrase contient bien dans son sens une question mais, à la différence d'une phrase interrogative (par exemple, *Qui va gagner le concours ?*), elle ne se termine pas par un point d'interrogation et n'appelle pas de réponse.

5. Quel mot peut compléter l'expression « ... et sauf », synonyme de *indemne* ?

- ☐ a. sain
- ☐ b. saint
- ☐ c. sein
- ☐ d. seing

Réponse : sain. On peut s'assurer que l'on a bien affaire à l'adjectif *sain* en mettant l'expression au féminin : *saine et sauve*.

6. Un verbe dont l'infinitif se termine par *er* ne prend un *s* à la 2^e personne du singulier du présent de l'impératif que si ce *s* s'entend.

- ☐ a. vrai
- ☐ b. faux

Réponse : vrai. À la 2^e personne du singulier du présent de l'impératif, les verbes en *er* ont une terminaison en *e* et non en *es* (*mange*). Mais s'ils sont suivis des pronoms *en* ou *y*, on leur ajoute un *s* pour marquer la liaison (*manges-en*).

7. Parmi ces noms, lequel ou lesquels peuvent être synonymes de *décadence* ?

- ☐ a. débarquement
- ☐ b. déclin
- ☐ c. déconvenue
- ☐ d. dédain

Réponse : déclin. *Déclin* et *décadence* sont synonymes. Ils désignent la période pendant laquelle on s'achemine vers sa perte.

8. Combien de pronoms comporte la phrase « Ce concours est si bien que je m'y réinscrirai l'année prochaine » ?

- ☐ a. 1
- ☐ b. 2
- ☐ c. 3
- ☐ d. 4

Réponse : 3. Les trois pronoms sont *je*, *m'* (*me*) et *y*.

9. Lequel de ces verbes n'est pas conjugué au même temps que les trois autres ?

- ☐ a. nous nous amusons
- ☐ b. nous gagnions
- ☐ c. nous jouions
- ☐ d. nous sourions

Réponse : sourions. *Amusons*, *gagnions* et *jouions* sont les formes soit de l'imparfait de l'indicatif, soit du présent du subjonctif. *Sourions* est le verbe *sourire* au présent de l'indicatif. S'il était conjugué aux mêmes temps et mode que les trois autres, il s'écrirait *sourions*.

10. Quelle est la forme correcte du verbe *courir* à la 3^e personne du singulier du futur de l'indicatif ?

- ☐ a. courira
- ☐ b. courrira
- ☐ c. coura
- ☐ d. courra

Réponse : courra. Le verbe *courir* ne construit pas son futur sur l'infinitif mais sur le radical *courr-*, avec deux *r*.

JUNIORS

11. Si l'on s'en tient à son étymologie, le *rock* est une danse dans laquelle

- ☐ a. on se balance
- ☐ b. on bouge
- ☐ c. on tape

Réponse : on se balance. Le verbe anglais *to rock* signifie « balancer » ou « se balancer ». C'est le même verbe qui est à l'origine du nom *rocking-chair* désignant un fauteuil à bascule, avec lequel on « se balance ».

12. S'il y en a, combien d'erreurs de syntaxe comporte la phrase « Souvenons-nous de cette règle d'orthographe pour s'en servir en temps utile » ?

- ☐ a. 0
- ☐ b. 1
- ☐ c. 2
- ☐ d. 3

Réponse : 1. Le verbe pronominal *se servir* doit être de la même personne et du même nombre que le verbe principal *se souvenir* qui est ici à la 1^{re} personne du pluriel (*souvenons-nous*). L'infinitif en lui-même ne porte pas ces marques, mais le pronom réfléchi doit correspondre à la personne et au nombre du verbe : il faut donc écrire « Souvenons-nous de cette règle d'orthographe pour nous en servir en temps utile. »

13. Quelle est la fonction du nom *messages* dans la phrase « Il me textote de drôles de messages » ?

- ☐ a. complément de l'adjectif *drôle*
- ☐ b. complément d'objet indirect de *textoter*
- ☐ c. complément d'objet direct de *textoter*

Réponse : complément d'objet direct de *textoter*. Le verbe *textoter* se construit avec un complément d'objet direct (*textoter quelque chose*, *textoter un message*). C'est parce qu'il était autrefois nom avant d'être adjectif que *drôle* peut s'employer avec *de*, construction que l'on retrouve par exemple dans *quel chien de métier !*

14. Parmi ces formes, laquelle ou lesquelles ne peuvent pas être des participes passés ?

- ☐ a. conduit
- ☐ b. maudit
- ☐ c. pourrit
- ☐ d. suffit

Réponse : pourrit, suffit. Les verbes *pourrir* et *suffire* ont pour participe passé respectif *pourri* et *suffi*.

15. Laquelle de ces phrases est correcte ?

- ☐ a. Dites plutôt « Vêtis-toi bien » que « Fringue-toi bien. »
- ☐ b. Dites plutôt « Vêtes-toi bien » que « Fringue-toi bien. »
- ☐ c. Dites plutôt « Vêts-toi bien » que « Fringue-toi bien. »

TESTS DES FINALES NATIONALES

Réponse : Dites plutôt « Vêts-toi bien » que « Fringue-toi bien. » *Vêtir* est un verbe du 3^e groupe et non du 2^e groupe (*vêtant* et non *vêtissant*).

16. D'après l'expression figurée, on dit de celui qui respecte un cadre donné qu'il est

- ☐ a. dans les cartons
- ☐ b. dans les clous
- ☐ c. dans les cordes
- ☐ d. dans les tuyaux

Réponse : dans les clous. L'expression *être dans les clous* fait référence aux passages pour piétons qui autrefois étaient matérialisés par deux lignes de gros clous à tête ronde. Être dans les clous, c'est donc respecter les limites fixées.

17. Quelle est la nature de toute dans la phrase « Elle est toute contente de participer aux Timbrés de l'orthographe » ?

- ☐ a. adverbe
- ☐ b. déterminant (ou adjectif) indéfini
- ☐ c. pronom

Réponse : adverbe. Ici, *toute* a la même valeur que *très*. Il est donc adverbe, complément de l'adjectif *contente*.

18. Quel mot peut compléter le proverbe « Un ... vaut mieux que deux tu l'auras » ?

- ☐ a. tien
- ☐ b. tiens
- ☐ c. tient

Réponse : tiens. C'est le verbe *tenir* à la 2^e personne du singulier du présent de l'impératif qui complète le proverbe : *tiens* est le pendant de *tu l'auras*. Le verbe signifie qu'il est plus sage de prendre une chose donnée que d'attendre deux choses promises.

19. Quel est le nom dont le genre est différent des autres ?

- ☐ a. aérogramme
- ☐ b. anagramme
- ☐ c. idéogramme
- ☐ d. monogramme

Réponse : anagramme. *Anagramme* est un nom féminin (*une anagramme*), contrairement aux trois autres qui sont de genre masculin.

20. Un chemin plein d'ornières est dit :

- ☐ a. cahoteux
- ☐ b. cahotique
- ☐ c. chaoteux
- ☐ d. chaotique

Réponse : cahoteux. L'adjectif dérivé de *cahot* est *cahoteux*. Les mots *cahotique* et *chaoteux* n'existent pas. Quant à *chaotique*, il est dérivé de *chaos* et a pour synonyme *confus*.

ADULTES

21. Le mot lequel peut être :

- ☐ a. déterminant (ou adjectif) interrogatif
- ☐ b. déterminant (ou adjectif) relatif
- ☐ c. pronom interrogatif
- ☐ d. pronom relatif

Réponse : déterminant (ou adjectif) relatif, pronom interrogatif et pronom relatif. *Lequel* ne peut jamais être déterminant interrogatif (on dit *Quel sac préfères-tu ?* et non *Lequel sac préfères-tu ?*). *Lequel* peut en revanche être déterminant (ou adjectif) relatif (*J'ai un ami, lequel ami est venu me voir*), pronom interrogatif (*Lequel préfères-tu ?*) ou pronom relatif (*l'ami avec lequel j'ai voyagé*).

22. Parmi ces verbes, lequel se distingue des trois autres par l'une de ses formes conjuguées ?

- ☐ a. conduire
- ☐ b. construire
- ☐ c. déduire
- ☐ d. luire

Réponse : luire. Le verbe *luire* a pour participe passé *lui*. Le participe passé des trois autres verbes se termine par un *t* : *conduit*, *construit* et *déduit*.

23. Si vous ne souhaitez pas être en délicatesse avec votre facteur, c'est parce que :

- ☐ a. vous craignez que l'on ne vous accuse de corruption de fonctionnaire
- ☐ b. vous ne voulez pas tromper votre conjoint

- ☐ c. vous n'aimez pas les conflits

Réponse : vous n'aimez pas les conflits. Dans son sens littéraire, *délicatesse* est synonyme de *susceptibilité*. Être en délicatesse avec quelqu'un, c'est être en froid avec lui.

24. Que peut-on dire de ès ?

- ☐ a. il est toujours suivi du singulier
- ☐ b. il est toujours suivi du pluriel
- ☐ c. il peut être suivi du singulier ou du pluriel

Réponse : il est toujours suivi du pluriel. *Ès* est la contraction de la préposition *en* suivie de l'article pluriel *les*. On l'emploie surtout dans les noms de diplôme (*une licence ès lettres*) ou de façon ironique (*un expert ès bêtises*).

25. Lequel ou lesquels de ces adjectifs n'acceptent pas les deux pluriels (en s ou en aux) ?

- ☐ a. bancal
- ☐ b. final
- ☐ c. marial
- ☐ d. pascal

Réponse : bancal. L'adjectif *bancal* a pour seul pluriel *bancals* (*des meubles bancals*). Pour les trois autres adjectifs, les deux pluriels sont acceptés : *des points finals* ou *finaux*, *des cultes marials* ou *mariaux*, *des cierges pascals* ou *pascaux*.

26. À cause de son tréma, le verbe hair ne porte pas d'accent circonflexe à la 3^e personne de l'imparfait du subjonctif.

- ☐ a. vrai
- ☐ b. faux

Réponse : vrai. Le verbe *hair* garde son tréma à la 3^e personne de l'imparfait du subjonctif pour indiquer que le *i* se prononce distinctement du *a* : *qu'il haît*. Il ne peut donc pas avoir l'accent circonflexe que l'on met normalement pour cette forme.

27. D'après son étymologie, on peut dire de suborner :

- ☐ a. qu'il est de la même famille que *borner*
- ☐ b. qu'il est de la même famille que *orner*
- ☐ c. qu'il est sans aucun rapport avec *borner* ni *orner*

Réponse : qu'il est de la même famille que *orner*. Le verbe *suborner*, dont est dérivé le nom plus courant *subornation*, est issu du latin *subornare*, qui au sens propre signifie « équiper » et au sens figuré « préparer en dessous, en secret ». Ce verbe latin est lui-même construit sur le verbe *ornare*, « orner », et la préposition *sub*, « sous ».

28. Quelle est la forme du verbe coudre à la 1^{re} personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif ?

- ☐ a. coudissions
- ☐ b. coudussions
- ☐ c. cousissions
- ☐ d. cousussions

Réponse : cousissions. L'imparfait du subjonctif se forme à partir du passé simple de l'indicatif auquel on ajoute les terminaisons propres à ce temps (-ssions pour la 1^{re} personne du pluriel). Le passé simple de *coudre* se forme sur *cousi-* ; donc, à l'imparfait du subjonctif, on a que nous *cousissions*.

29. Un intrus s'est glissé dans cette liste. Quel est-il ?

- ☐ a. discréditer
- ☐ b. disgracier
- ☐ c. disloquer
- ☐ d. disqualifier

Réponse : disloquer. Dans *discréditer*, *disgracier* et *disqualifier*, le préfixe *dis-* a une valeur négative qu'il n'a pas dans *disloquer*. Il a dans ce dernier verbe une valeur intensive.

30. S'il y en a, combien d'erreurs de syntaxe comporte la phrase « Quiconque qui lorgnera sur la copie de son voisin sera considéré comme un tricheur » ?

- ☐ a. 0
- ☐ b. 1
- ☐ c. 2
- ☐ d. 3

Réponse : 2. Le pronom relatif *qui* fait double emploi avec *quiconque* qui est lui-même un pronom relatif. *Lorgner* est un verbe transitif qui se construit avec un complément d'objet direct : *lorgner quelqu'un, quelque chose*. La phrase correcte est : « Quiconque lorgnera la copie de son voisin sera considéré comme un tricheur. »

DICTÉE DES FINALES NATIONALES

À cœur vaillant, rien d'impossible

Il est des bâtiments qui traversent les siècles sans subir la moindre égratignure, ou presque. Le palais Jacques-Cœur est de ceux-là. Rien ne semble avoir bougé depuis le jour où le riche marchand l'a fait ériger. Construit sur l'antique muraille romaine dont les tours s'offrent encore aux yeux du visiteur, l'édifice présente sur sa façade les visages de pierre de Jacques et de son épouse, venus accueillir le touriste. Et l'on traverse la cour, et l'on grimpe l'escalier à **vis** devenu élément décoratif, et l'on flâne dans les salles d'apparat...

[fin de la dictée cadets]

Et l'on pénètre dans la salle des festins avec sa cheminée monumentale et sa loge en contrehaut pour les musiciens, et l'on arrive dans les étuves ou les cuisines... À la magnificence de ce chef-d'œuvre d'architecture gothique, le grand argentier a su ajouter le confort : bains pour se délasser et même un passe-plat sis entre deux pièces **communicantes** pour apporter au plus tôt les rôts sur la table des convives afin qu'on les **servit** chauds.

[fin de la dictée juniors]

J'aime considérer ce monument et ce qu'il dénote, voire connote, comme des signes avant-coureurs de la Renaissance. Jacques Cœur, personnalité berruyère de renom, a été le premier à emprunter les flots méditerranéens, **qu'on n'aurait** estimés si propices aux échanges sans l'exemple des cités marchandes italiennes, mères du **quattrocento**... C'est aussi, avec lui, la fin de la féodalité, quand seuls ceux qui combattaient et ceux qui priaient semblaient être élus de Dieu. Ces viles activités qu'étaient l'échange, l'argent et, disons-le sans faire de façons, l'import-export – activités que les autorités s'étaient toujours **complu** à condamner – allaient, dès lors, devenir facteurs de puissance et de hautes dignités. Sans aucun dessein de **simonie**, loin de toute mentalité **compradore**, sans attendre les **incoterms**, l'armateur, eût-il été simple **subrécargue**, a eu à cœur d'établir les préliminaires **bienvenus** en matière de négoce multilatéral. N'hésitez donc pas, une fois votre dictée achevée, à vous rendre dans la capitale berrichonne pour découvrir ce témoignage vibrant de notre histoire : la visite s'avèrera plus plaisante que vous ne l'auriez **cru**.

Lorant Deutsch

COMMENTAIRES

vis

Il ne faut pas confondre ce nom féminin qui s'écrit en trois lettres avec le nom masculin *vice*, synonyme de *défaut*, ni avec les formes homophones du verbe *visser* qui s'écrivent *sse* : *je visse, il visse*, etc.

communicantes

Puisque *communicant* est accordé au féminin pluriel, on est sûr d'avoir affaire ici à l'adjectif que l'on écrit *cant*. Il ne faut pas le confondre avec le participe présent du verbe *communiquer* qui, lui, s'écrit *quant* en finale et qui est invariable.

servit

La locution conjonctive *afin* que est toujours suivie du subjonctif : le verbe *servir* est donc à l'imparfait du subjonctif ; il faut l'écrire avec un accent circonflexe sur le *i*.

qu'on n'aurait

La proposition subordonnée relative est ici à la forme négative, même si l'adverbe *pas* est sous-entendu (= sans l'exemple des cités marchandes italiennes, on n'aurait pas estimé les flots méditerranéens si propices aux échanges). Il ne faut donc pas oublier d'écrire l'adverbe de négation *n'* qui se confond avec la liaison.

quattrocento

Ce nom masculin est un mot italien qui signifie « quatre cents ». Il désigne en français le *xv^e* siècle italien (les années 1400 et suivantes) qui est à l'origine de la Renaissance en Europe.

complu

Bien que conjugué avec l'auxiliaire *être*, le participe passé *complu* ne s'accorde jamais. Le complément d'objet direct *que* mis pour *activités* est complément d'objet de *condamner* et non de *complaire*. Il ne peut commander l'accord du participe passé.

simonie

Ce nom féminin est issu du nom de Simon le Magicien, personnage ayant vécu au *i^{er}* siècle après Jésus-Christ et qui aurait, selon les Évangiles, cherché à soudoyer l'apôtre Pierre. La simonie est l'acte d'échanger des biens spirituels contre des biens temporels.

compradore

Cet adjectif dérive du nom *comprador*, lui-même emprunté au portugais *comprador* signifiant « acheteur ». Il s'emploie à propos de personnes qui agissent au détriment des populations locales en cherchant à faire fortune grâce au commerce international.

incoterms

Ce nom masculin est l'acronyme anglais de *International Commercial Terms* : il désigne les termes de commerce international normalisés permettant d'établir des contrats sans ambiguïté.

subrécargue

Le subrécargue est une personne embarquée en supplément de l'équipage qui représente l'armateur.

bienvenus

L'adjectif *bienvenu* s'accorde en genre et en nombre avec le nom *préliminaire* qui est de genre masculin (et non féminin) employé ici au pluriel. On mettra donc l'adjectif au masculin pluriel en l'écrivant avec *us* en finale.

cru

Le participe passé de *croire*, conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, s'accorde en genre et en nombre avec son complément d'objet direct *l'* qui le précède. Ce pronom *l'* n'est pas mis pour *visite* (on ne pourrait pas dire « vous croyez la visite »), mais il équivaut à une proposition sous-entendue « que vous n'auriez cru que cette visite était plaisante ». On a donc affaire au pronom neutre *l'* qui se traduit en français par le masculin singulier.



LES LAURÉATS DES TIMBRÉS 2015

JOIE, ÉTONNEMENT, SATISFACTION, INTÉRÊT, SURPRISE...,
VOICI LE COCKTAIL DES SENTIMENTS PARTAGÉS
PAR LES CANDIDATS ÉMÉRITES DE CETTE 5^e ÉDITION DES
TIMBRÉS DE L'ORTHOGRAPHE.

Photos : Julien Vasquez/ Les Éditions de l'opportun

ÉLISABETH CHARPENTIER

professeur d'Axelle Ponce,
Timbre d'or dans la catégorie Cadets
(Saint-Nicolas-lez-Arras, 62)

« **C**omme je suis le professeur d'allemand de cette classe de 5^e, dont fait partie Axelle, je ne leur fais pas de cours de français à proprement parler, mais je les encadre pour qu'ils progressent dans leurs connaissances. Ils s'entraînent donc tout seuls et, lorsqu'ils ont un problème, ils viennent me voir pendant les récréations ou à l'heure du déjeuner ! L'an dernier, j'avais inscrit tout l'établissement, mais ce fut assez lourd à gérer... Axelle, déjà arrivée en finale l'an passé, était de loin la plus mordue, et ne cessait de me poser des questions sur le subjonctif ! Elle est récompensée de tous ses efforts, et j'en suis très contente pour elle. »

JEAN-MARC SCHROEDER

Timbre d'or dans la catégorie Adultes
(Montesson, 78)

« **J'**étais deuxième l'an dernier, je progresse ! En tant qu'ancien prof de lettres classiques, je suis attiré par tout ce qui touche à l'orthographe, la grammaire ou la conjugaison. Aussi, je suis tout le temps fourré dans les dictionnaires pour essayer de me perfectionner, parce que la langue française, dans les coins, recèle des petits illogismes, marrants pour moi, agaçants pour d'autres ! Je vais remettre ma couronne en jeu l'an prochain, et, d'ici là, m'appliquer à encourager les professeurs qui inscrivent leur classe au concours des Timbrés, car je sais le temps, l'énergie et le travail que cela demande... »

PAUL LEVART

Timbre de bronze dans la catégorie Adultes
(Vanves, 92)

« **A**rrivé de Pologne en 1947, mon père, qui ne parlait pas un mot de français, s'est immédiatement inscrit à l'Alliance française. C'est donc à mon père que je dédie cette récompense mais aussi à l'Alliance française ! Je participe aux Timbrés de l'orthographe depuis la première édition, et j'ai eu la chance d'être primé trois fois... Fêru d'étymologie, je connaissais le « subrécargue » et le « compradore » de la dictée. Cette passion pour la langue française m'a accompagné durant toute ma carrière, qui n'avait rien à voir avec les lettres, puisque j'étais informaticien ! »



Un habitué du podium, Paul Levart, de Vanves, remporte cette année le Timbre de bronze.

MARTINE LE GAL

Timbre d'argent dans la catégorie Postiers
(Vineuil, 41)

« **P**our me préparer au concours des Timbrés, je révise avec les livres scolaires que j'ai eus autrefois, et je me promène sur les sites Internet que proposent certains clubs d'orthographe. C'est ma cinquième participation et ma deuxième récompense, puisque j'ai obtenu l'an dernier, toujours dans la catégorie Postiers, le Prix spécial du jury. Mais cela fait bien longtemps que le virus de la langue française m'a été inoculé, par des instituteurs eux-mêmes passionnés que j'ai eus en primaire. Je leur sais gré de m'avoir rendue sensible aux belles lettres... pas celles que, par mon métier, je distribue au quotidien ! »



Nicole Simon, de Gênes (Italie) est l'heureuse lauréate du Prix spécial Alliance française qui vient récompenser le meilleur candidat venu de l'étranger.

NICOLE SIMON

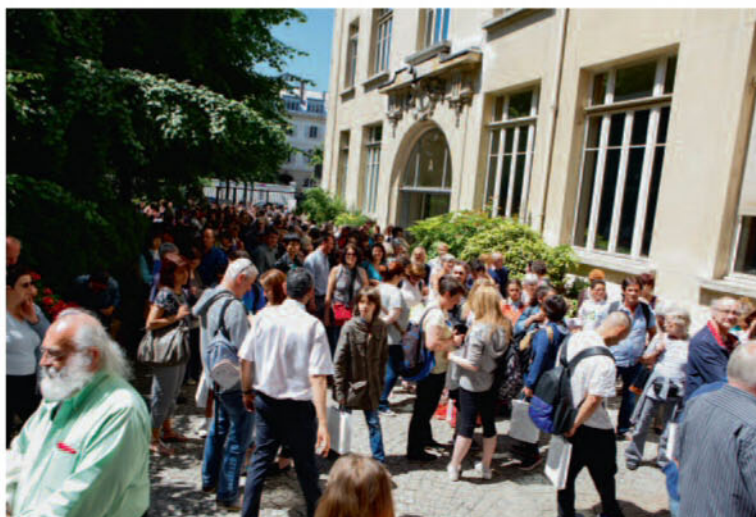
Prix spécial Alliance française
(Gênes, Italie)

« **J**e suis trilingue français-italien-anglais depuis mon enfance. Avec mes enfants, qui sont nés en Italie, nous avons toujours parlé français. Ici, à Gênes, nous avons fondé une association, Les Amis du café francophone, qui se réunit chaque semaine. Je n'ai donc jamais cessé de pratiquer le français, ni de m'entraîner à déjouer ses pièges à l'écrit, grâce aux mots croisés ou au Scrabble, en français bien sûr, et je me replonge aussi très souvent dans le vieux Bled de ma mère. Mais de là à remporter le prix... J'ai été d'autant plus étonnée que les autres concurrents qui se présentaient me semblaient très aguerris ! »

FAMILLE QUIQUET

Prix spécial du jury dans la catégorie Juniors
(Paris, 75)

« **J**'ai eu la surprise d'être récompensé avec mes deux filles ! C'est ma femme qui, l'an dernier, a eu connaissance du concours, et, un peu par jeu, nous avons eu envie d'y participer, en pensant que ce serait une aventure sympathique à vivre en famille. Nous partageons tous le même intérêt pour les mots : Léa, 13 ans, qui a choisi de faire du latin, dévore les livres et Emma, 11 ans, semble suivre son exemple... Nous avons bien apprécié la variété des questions et la qualité du texte écrit par Lorant Deutsch, même si nous avons trouvé quelques mots un peu compliqués. »



Ci-dessus :
La tension monte chez
les candidats qui se
pressent à l'accueil de
l'Alliance française.

Lorant Deutsch entre
sur scène, prêt
à en découdre avec les
500 candidats.



Chaque année, les élèves du collège du Haut-Mesnil débarquent en nombre à la finale nationale.



Le maître de cérémonie, Frédéric Gersal, proclame
l'ouverture de la 5^e finale nationale des Timbrés de
l'orthographe.



Les deux « professeurs », passionnés d'Histoire,
ont su rapidement trouver un terrain d'entente.



Lorant Deutsch satisfait des nombreuses chausse-trappes qu'il avait disséminées tout au long de son texte.



Corrigé des épreuves : le verdict tombe pour les candidats !



Les deux « compères » s'amusent des réflexions cocasses de candidats.

Un silence religieux
durant le quiz de
Frédéric Gersal.



Axelle Ponce, du collège Paul-Verlaine de Saint-Nicolas-lez-Arras, remporte le Timbre d'or dans la catégorie « Cadets ».



Éliette Lambert, venue de Saint-Marcel dans l'Aude, repartira avec le Timbre d'argent chez les « Cadets ».



Jules Thomas, candidat junior de Paris, décroche l'argent.



Martine Le Gal, Timbre d'argent, visiblement émue et abasourdie de sa performance !

CINQ CONSONNES POUR LA GUITARE ?

Consulter les dictionnaires d'hier est perturbant pour qui aime la musique, par exemple la guitare... On pourrait commencer par Frédéric Godefroy et les neuf volumes de son *Dictionnaire de l'ancienne langue française du XI^e siècle au XV^e siècle* (1891-1902) et constater qu'il existait au Moyen Âge la *guiterne*, que Littré ne distingue pas vraiment de la guitare. « Ancienne forme de la guitare », déclarait-il à l'article *guiterne*, tout en la citant dans l'article *guitare*, en partant du *Roman de la rose* : « Si [il] a *guiternes* et *leüs* [luths]. » Et d'y ajouter une variante peu flatteuse de 1532 extraite des *Horribles et épouvantables faits [...] du très renommé Pantagruel* : avoir « les pieds comme une *guinterne* ». Une péniche, en somme !

Guiterne ou *guyterne*, *guisterne*, *gisterne*, *ghistierne*, *guinterne*, *quinterne* ? Elles sont pour le moins foisonnantes, les diverses formes repérées par Godefroy. Tout aussi multiforme est le *guiterneur*, le *quiterneur*, le *guitermier*, le *guiterneux*, ancêtres du *guitareux* ! Mais peine perdue si l'on en croit Charles Sorel

dans son *Histoire comique de Francion* (1622) : « Vous avez beau joué de la *guiterne*... Laurette n'en fait guère de compte. » ! Rien ne sert alors de donner « *resveilz et aubade de sa vieille guiterre* qu'on souloit [avait l'habitude de] nommer *guiterne* », lit-on dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail.

Pourtant, dans son relevé d'*Épithètes*, présenté en 1571 à la manière d'un dictionnaire, Maurice De La Porte le rappelle, la *guiterne* ou *guiterre* peut être « *damerette*, *ioiseuse* [joyeuse], *chansonnière*, *amoureuse*... ». Mais c'est sans effet sur Laurette.

Enfin, avec nos premiers dictionnaires, on se rapproche de la *guitare* moderne, six cordes et trois consonnes. Pour Jean Nicot et son *Thrésor de la langue françoise* (1606), la définition est lapidaire : « *Guiterne*, ou *Guiterre*. Car ainsi l'appelle Ronsard. » On ne discute pas le prince des poètes ! Pour Richelet et son *Dictionnaire françois* (1680), deux formules : « *guitarre*, ou *guiterre* ». Et un constat, « *guitarre* est incomparablement plus en usage que *guiterre* ». C'est dit. Pour Furetière et son *Dictionnaire universel* (1690), même analyse. Enfin, avec le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), on en-



Jean Pruvost

terre la *guiterre* au profit de la seule *guitarre*. Mais Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire des Arts et des sciences*, de même date, prend l'accent espagnol, témoignant du fait que le mot est encore très marqué par l'Espagne, et voici la *guittarre* : cinq consonnes. De quoi résonner ! Avant la *guitare électrique*, entrée en 1981 dans le *Petit Larousse*. ■

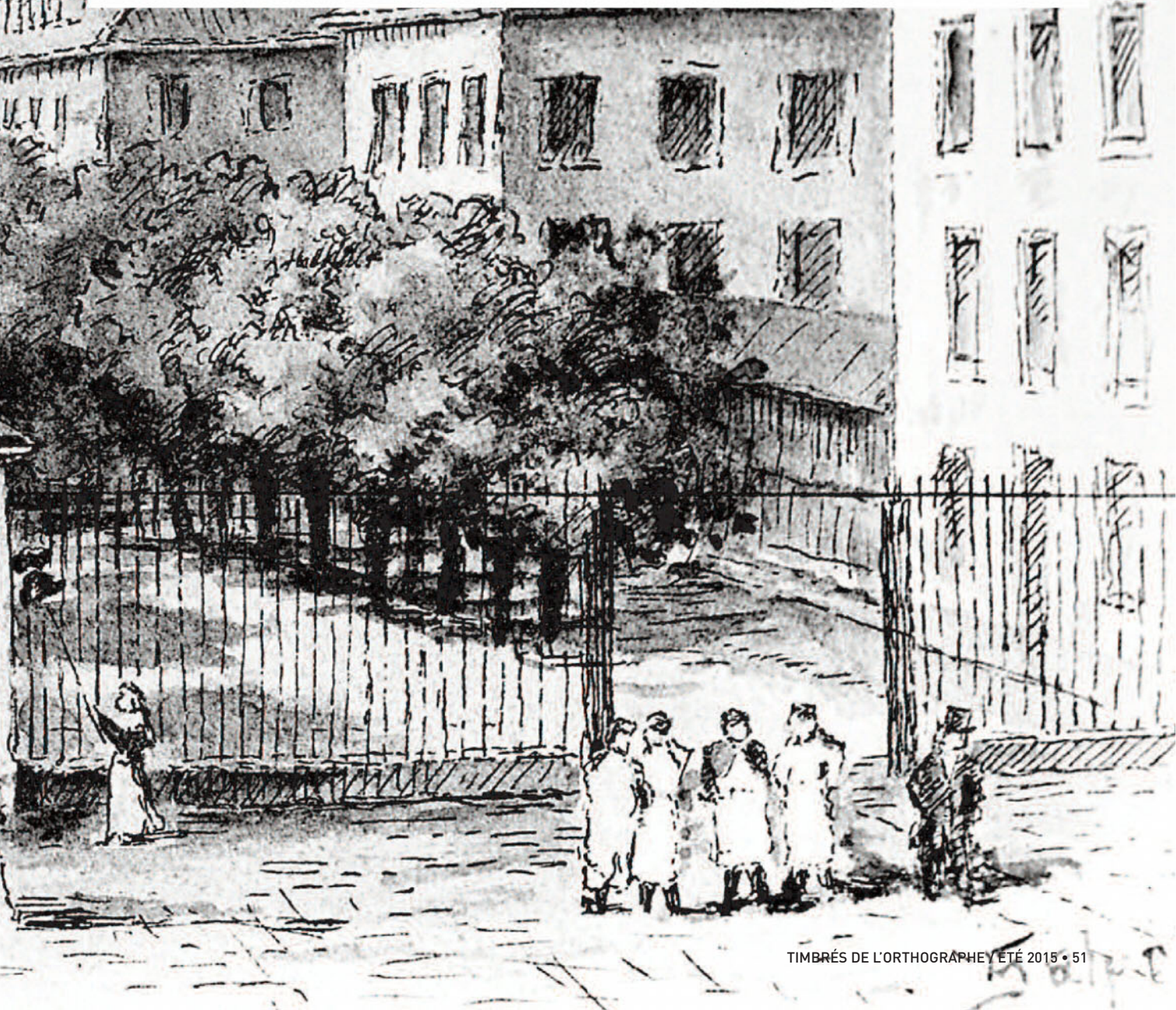
POURQUOI DIT-ON ?

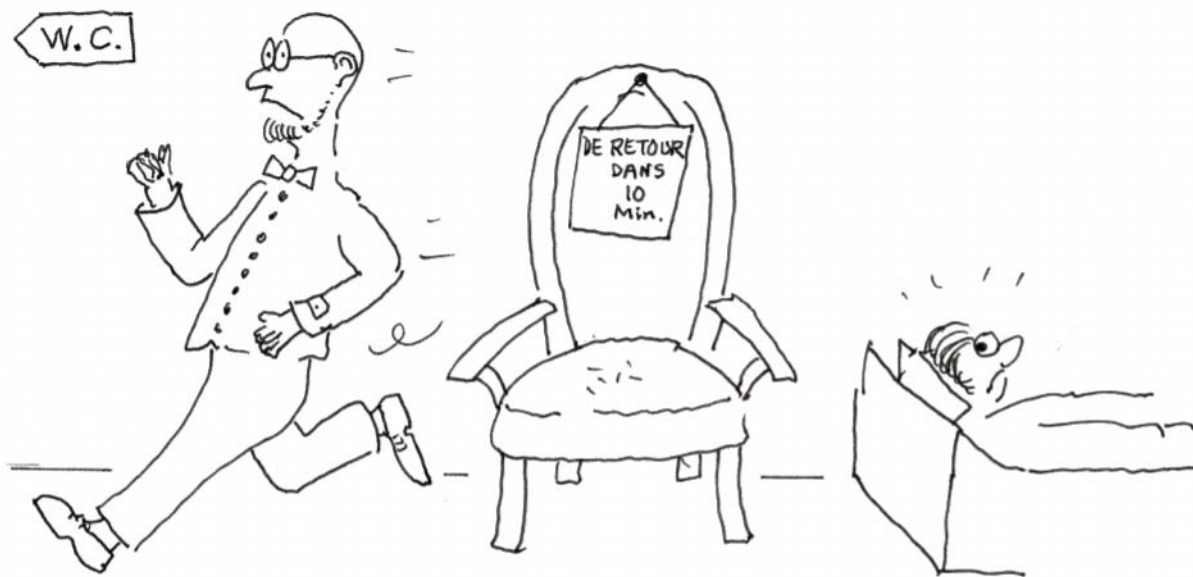
Hôpital de la Pitié-
Salpêtrière, dessin.



LA PSYCHANALYSE DANS TOUS SES ÉTATS

AVEC UN ART CONSOMMÉ DE LA RIGUEUR ET DE
L'HUMOUR, DAMIEN AUPETIT ET JEAN-JACQUES RITZ
SE SONT LIVRÉS À UNE "MISE EN BOÎTE" DE LA
PSYCHANALYSE. PETIT APERÇU DE CET EXERCICE
Ô COMBIEN DIVERTISSANT !





ABSENCE

Étymologie : du « a » privatif et de la forme dérivée de « sens » ; littéralement, « qui n'a pas de sens », cette absence ayant du sens.

État d'un patient qui n'est pas sur le divan alors qu'il devrait y être. Il a eu un empêchement. Aucune excuse n'est valable, même s'il a été écrabouillé sur le chemin de son analyste (c'est un effet transfert en ciel). Dans l'analyse, l'absence aux séances est toujours une forme de présence puisque son prix de revient (veux-tu ?) est le même.

L'analyste peut également l'éprouver en séance, surtout quand le patient est rasoïr !

L'absentification objectivante de la position subjective ne pourra pas être traitée dans cette édition, l'éditeur nous contraignant à moins de 20 lignes par concept, alors qu'il faudrait tout un roman.

PS : vous noterez que commencer sur une « absence » est paradoxal... Mais c'est bien l'absence qui permet la présence, alors, à présent, je m'abs tiens de vous présenter l'abstinence...

ACCOMPLISSEMENT DU DÉSIR

Il s'agit d'une réalisation assez difficile dans l'ensemble, mais qui réussit préférentiellement dans le rêve. Par exemple, si votre désir s'intéresse à votre voisin du dessus et qu'il n'est pas coopérant, vous pouvez vous éclater avec lui en rêve sans risquer la moindre poursuite judiciaire.

En matière de pure psychanalyse, l'accomplissement du désir (je n'ai pas dit assouplissement) consiste à tenter de devenir un psychanalyste membré (i.e. adhérent d'une Société reconnue

d'inutilité publique bien qu'affiliée à l'Association internationale de psychanalyse, qui a son siège à Nouyorkhe), et ce n'est pas donné à tout le monde ; il faut être assez bon contorsionniste, habile baratineur et suffisamment bon dans l'ob-séquiosité. Quand le désir est accompli, le sujet membré se rend compte qu'il n'est pas encore tout à fait satisfait et il cherche alors à devenir secrétaire, président, trésorier, gourou ou greffier du groupe, sachant que dans un tel groupe la règle d'abstinence ne s'applique pas. Ce serait même plutôt la règle de voracité sexuelle qui se-rait de mise, si je puis dire ; allez, bon courage.

**Quand le désir
est accompli, le sujet
membré se rend compte
qu'il n'est pas encore
tout à fait satisfait
et il cherche alors à
devenir secrétaire,
président, trésorier,
gourou ou greffier
du groupe, sachant
que dans un tel groupe
la règle d'abstinence
ne s'applique pas**

ACTE MANQUÉ

C'est quand l'inconscient réussit là où le Moi échoue (de Bruxelles). C'est donc généralement assez rigolo pour les spectateurs et embarrassant pour l'auteur. Par exemple, renverser le pot de fleurs du bureau sur les genoux de votre analyste, faire pipi sur le divan, partir sans payer, visiter son appartement et son frigo, etc., tout ça sans penser à mal. Ce n'est donc pas très moral. Fréquent dans la police (« *C'est une bavure, chef ?* ») et la médecine. C'est donc parfois dangereux. Au théâtre, comme dans la vie de couple, un acte manqué peut créer une scène de ménage. Exemple : appeler sa femme « *maman* ». Comme le dirait Lacan, l'acte du désir est un accomplissement manqué et réciproquement. Plus l'acte est manqué, plus il est réussi et plus on se marre.

Non remboursé par la Sécurité sociale. C'est pourquoi, quand un enfant ne vient pas à son rendez-vous en CMPP, on parle d'acte manqué...



ANGOISSE

Vieille sensation que les humains partagent avec les animaux et les concierges lorsqu'ils pressentent un danger, et ce depuis la nuit des temps. Elle a créé un vaste marché de trucs, machins, onguents, potions, pilules, imposition des mains, prières, pèlerinages, recommandations de consultations hebdomadaires, méthodes (dont Coué), prescriptions, etc. C'est une affaire qui marche, surtout avec les mères angoisseuses. Le Pr Benzo Diazepine a inventé un produit chimique largement commercialisé en officine et très connu pour bousiller les neurones et décourager les libidos les plus actives. Comme son nom l'indique, c'est un traitement de cheval. Vous pouvez aussi en parler à votre analyste. Un Moi peut se désangoisser en plusieurs années moyennant un forfait trihebdomadaire non remboursé par la sécurité civile.

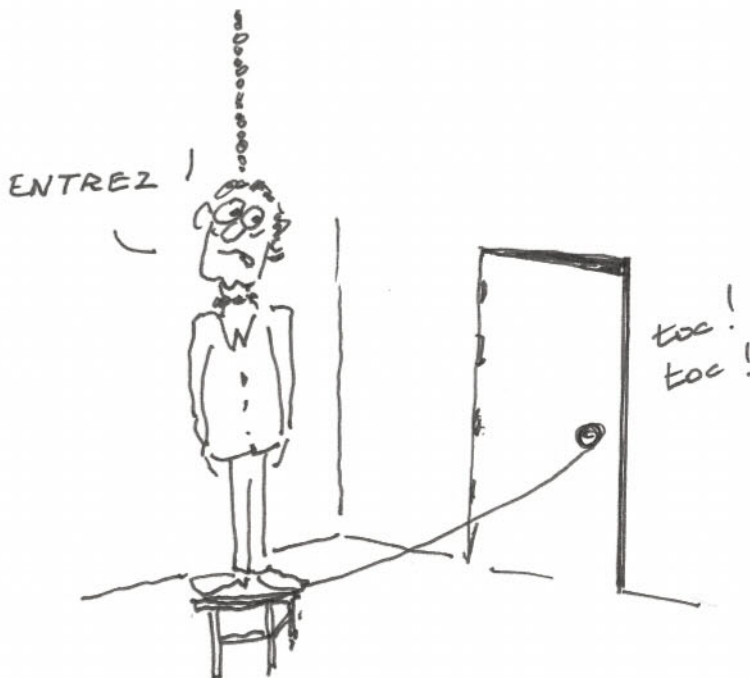
APRÈS-COUP

Contrairement à ce que vous pourriez croire, il ne s'agit pas de l'état du patient à sa sortie de séance d'analyse, sinon cela s'écrirait après-coût. Ni du post-coïtum, sinon cela s'écrirait : « T'as pas une cigarette ? » Il s'agit du remodelage de nos traumatismes préférés. Chez Freud, il s'agit toujours de bonnes d'enfants qui montrent leurs fesses (dans le meilleur des cas) ou qui se laissent aller à des comportements quasiment pédophiles. Si vos parents n'ont pas eu de bonnes, vous n'avez pas d'après-coup (en voilà une bien bonne...). Dommage. Cela dit, continuez de filmer en cachette la baby-sitter, c'est nettement plus prudent. Certains lacaniens y voient la localisation du traumatisme, l'après-coup étant la tête, donc le psychisme : « *Le traumatisme se constitue dans l'après-coup.* »

BETTELHEIM Bruno (1903-1990)

Grande figure du monde psychanalytique, il connut les camps de concentration nazis en 1937 mais put émigrer aux États-Unis en 1939. Il s'occupa d'enfants autistes et psychotiques dans son École orthogénique et bâtit le concept de « forteresse vide » pour désigner le rempart des autistes – enfin des « *Ted* » (*Troublante et envahissante définition*) – contre leur vide intérieur, un concept trop creux selon ses confrères. Ses façons de faire furent souvent critiquées. Il était assez directif (jusqu'à sa mort)... C'était une forte personnalité... Il est aussi connu pour son livre *Psychanalyse des contes de fées*, dont nous ne pouvons que vous





conseiller la lecture afin de découvrir la face cachée de ces doux contes en réalité pleins de violence, de sadisme, de perversions sexuelles et de mœurs innommables ! Bien d'autres psychanalystes ont repris ces travaux et souligné la richesse psychanalytique des contes et histoires pour enfants (*Le petit poussait, Blanche-Neige et les Sept Mains, La Belle aux doigts dormants*, etc.)

BORDERLINE

Symptôme psychiatrique visant à mettre dans le même sac les névrotiques et les psychotiques comme si ils n'avaient pas assez de problèmes comme ça. Cette ligne de démarcation finement décrite par de nombreux psys gravement borderlinisés (tout petits déjà) se franchit en réalité à tout instant comme vous l'aviez remarqué : votre cousine hystérique n'hésite pas à délirer tant et plus et votre oncle schizophrène se ronge les ongles et va à la messe. En français, on dit : « Et ta limite, mec ? » Non mais ! Attention, mordre la ligne coûte 4 points et 300 euros à l'inconscient. À noter : pour le borderline, le bord dur serait un bord mou. Par ailleurs, les limites sont posées par les deux parents. Quand c'est le père qui les pose, on dit que c'est le bord de lui. Quand c'est la mère qui les pose, on dit que c'est le bord d'elle... Bordel : lieu intermédiaire de la sexualité petite-bourgeoise.

CADRE

Concept institutionnel à l'usage des superviseurs, chefs et chéffesses infirmiers et éducateurs... afin de leur permettre d'emmerder régulièrement les membres de l'équipe en se croyant intelligents. Le cadre interne est parfois difficile à trouver, surtout pour les psys qui n'ont pas de bureau. Dangereux de s'en prendre un dans la tronche pendant la sieste. À vélo, le cadre peut être risqué pour les bijoux de famille (bonjour, Serge). Si vous êtes supervisé, soyez certain qu'on vous prendra la tête avec la question du cadre, on appelle ça la cadrature du cercle. À noter : le cadre de santé a bien atteint son niveau d'incompétence.

COMPLEXE D'ŒDIPE

Œdipe, fils de Jocaste-Tafior et de Laïos-sur-la-Montagne, à peine venu au monde est lâchement abandonné par sa mère, assez superstitieuse il est vrai, et attaché à un arbre par les pattes (d'où son nom : « T'as-l'pied bot »). Récupéré par Polibos-Sphore, il passe son bac et son permis. Puis il part en vadrouille et se frite à un carrefour avec un chauffard, qu'il zigouille, étant assez nerveux de caractère. Or ce n'est autre que son papa. Mais si. Plus loin il rencontre le Sphinx qui lui propose de le becqueter s'il ne trouve pas la solution à sa devinette débile. Il donne une réponse. Et il a

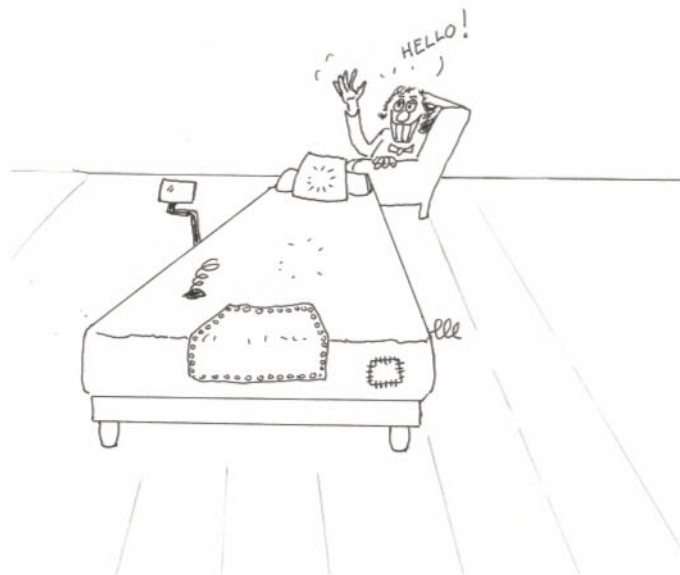
J'ITE LAISSE...
J'SUIS DANS
UN TUNNEL!...



juste ! Le Sphinx, écœuré, s'autodétruit (d'où l'expression « *sphinx-taire* »). Œdipe gagne donc les mille euros et en prime un mariage gratuit avec la reine de Thèbes. Or celle-ci n'est autre que sa maman. Mais oui. N'empêche qu'il lui fait quatre gamins jusqu'au jour où un vilain cafteur lui révèle l'horrible (prononcer en roulant les *r*) vérité. Il dit : « *Je ne peux pas voir ça !* » et s'en va errant, accompagné de sa gone Antifille. Fin.

Moralité : le mec qui a inventé c't'histoire devait pas être bien clair. Mais il a rendu un grand service à la psychanalyse. Sauf que, sans lui, on pourrait dire « j't'adore » à notre chère maman sans être obligé d'aller en causer au psy.

Expression : « *Ce qui nous aveugle nous crève les yeux* » (Œdipe).



CULPABILITÉ

Sentiment éprouvé par une personne qui se sent coupable de quelque chose. Si certains ne souhaitent parler qu'en présence de leur avocat, d'autres préfèrent ne parler qu'en présence de leur analyste. À noter : les psychopathes se passent très bien de culpabilité, comme d'analyste, mais moins d'avocat. Ce qui prouve qu'ils n'ont pas les mêmes défenses.

DÉNI

Une des nombreuses façons de dire non et de refuser la réalité embarrassante pour votre ego. Selon la psychanalyse, ce déni porte sur la castration ou sur la différence des sexes. Il est vrai qu'enfant il me semblait bien que ma tante Roberte avait un gros zizi. Je n'en ai heureusement parlé à personne, évitant ainsi une hospitalisation psychiatrique. Ouf ! Ce mécanisme est des plus courants puisque l'individu semble en général assez contrarié quand on ne pense pas comme lui. En politique et en religion, c'est très courant et très dangereux. Faut l'avouer.

DÉPRESSION

Ce terme n'est pas psychanalytique mais météorologique. Il désigne une souffrance proche du deuil (cousin germain par alliance), n'ayant pas de structure nosographique, contrairement à la névrose par exemple. Souvent, on dit que la dépression fait suite à des pressions et des ruptures. Vous vous mettez à chialer en lisant cette définition ? Ne cherchez plus, vous faites une dépression ! Si dix ans de cure n'ont rien changé quant à cet état persistant, une dernière solution avant d'opter pour le suicide : la sismothérapie, belle terminologie, également connue sous

le nom d'électrochocs, qui consiste à brûler vos derniers neurones... Radical !

La dépression est un des syndromes psychiques très prisés des médias (la semaine prochaine, « Dossier dépression »...), des statistiques, des laboratoires pharmaceutiques, des électriciens et du ministère de l'Obligation de bonne santé mentale. Il est de bon aloi de dire : « *Nous vivons dans un monde de déprimés.* » C'est une erreur diagnostique. Nous vivons dans un monde où peu de gens acceptent de déprimer et de vivre leur tristesse. Ils préfèrent la nier en se noyant dans les antidépresseurs. Faites un test : allez voir votre médecin généraliste et dites-lui que vous n'avez pas la pêche, que vous dormez mal, que vous êtes tristounet. Sans vous poser plus de trois questions, il vous prescrira un antidépresseur. Vraiment déprimant !



DIVAN

Étendons-nous un peu sur cet objet : appareillage psychique. Un des deux outils indispensables au psychanalyste, l'autre étant le fauteuil. Pourquoi s'étendre pour parler à un mec ou une nana qui en plus se planque derrière vous et en profite pour lire *Le Monde* ou faire des mots croisés ? Je vous le demande. Cette posture interpersonnelle et aléatoire en a contrarié plus d'un. Et pourtant, elle continue encore à être pratiquée à Paris et même en province. Le divan est censé faciliter la parole en enlevant le face-à-face toujours assez préoccupant et à l'origine de vilaines attitudes de séduction, de bouderies ou d'acrobaties. Il facilite aussi l'endormissement (des deux), la digestion et les ébats sexuels. Alors, comment s'en passer ?

Certains phobiques et comportementalistes préfèrent ne pas s'étendre sur le sujet car « on n'y est jamais dans de beaux draps » (définition de maux croisés).

ENTRETIEN

Mode de communication basé sur la parole et oscillant de la parlote au mutisme en passant par la conversation. Mot banni de la psychanalyse où l'on parle de séance, mais surtout pas d'entretien (ils ne voudraient pas qu'on les prenne pour des garagistes). Seuls quelques psychiatres et bon nombre de psychologues utilisent ce rituel lorsqu'ils laissent le temps à leurs patients de prendre la parole. N'essayez pas d'avoir un entretien avec un médecin généraliste ou spécialiste, il n'a pas que ça à faire. Les entretiens peuvent être directifs (« Tu vas parler, oui ? ») ou non directifs (« Je vous écoute », suivi d'un bâillement). Et comme dit le fameux proverbe : entretien vaut mieux que deux neuroleptiques tu l'auras.

Il n'y a pas d'arrêté ministériel sur l'entretien obligatoire et régulier de l'appareil psychique mais l'État se charge d'entretenir votre névrose.

ÉROS

Ce petit dieu de l'Amour s'est constitué en pulsion de vie. C'est le copain de Thanatos.

De sacrées flèches, ces deux-là.

Ce mot, utilisé par Freud comme synonyme de « pulsion de vie », fut plus tard remplacé par « libido ». En vieillissant, la libido subit une ÉROSION. Quant au petit bonhomme volant tout nu avec son arc et ses flèches que vous implorez jour et nuit de vous prendre pour cible, il se situe en réalité entre votre cinquième et sixième circonvolution cérébrale, et aime se nourrir de chocolat et de bananes sans parler du reste.

EXPÉRIENCE DE SATISFACTION

Il est agréable d'être rassuré, apaisé, consolé, que l'on soit bébé, enfant ou adulte. Le sentiment d'abandon est vécu très tôt dans la vie et les réponses qui y sont données vont marquer la suite de l'existence de chacun d'entre nous. Car, en matière de vie affective et psychique, il n'y a pas de « satisfait ou remboursé deux fois » ! Il faut également savoir que plus on a d'expérience moins on a de satisfaction. Pour preuve, le célèbre groupe des Pierres tombales roulantes, avec leur fameux titre *I can't get no (satisfaction)*...

Si vous n'avez jamais connu de satisfaction, c'est qu'on ne se connaît pas ! Appelez-moi pour prendre rendez-vous.

FANTASME

Construction imaginaire, petit scénario portatif et individuel où l'on joue le premier rôle, souvent de façon avantageuse, pour ne pas dire légèrement sexuelle. Mais le choix est immense et les images peuvent parfois être inquiétantes. C'est un voisin du rêve, surtout quand la voisine fait rêver...

Exemple : épouser le futur président de la République pour le larguer dès qu'il sera élu (rare).

Autre exemple pris au hasard : se tromper d'étage et entrer chez la voisine du dessus alors qu'elle fait son ménage toute nue ; se tromper d'étage et entrer chez le voisin du dessus alors qu'il fait de la barre fixe tout nu.

Le fantasme peut donc mettre en jeu plusieurs pulsions issues de l'histoire du sujet. Exemple : avoir une relation sexuelle avec sa nounou dans une baignoire remplie de Nutella, habillé(e) en Spiderman et elle en Pokémon, après avoir mordu un cheval pour se venger.

FORCLUSION

Gros mot d'origine lacanienne qui signifie le rejet d'insignifiant, comme le zizi tout dur. Les femmes forclosent souvent leur mari, pour éviter ce qu'elles considèrent comme un passage à l'acte ou une hallucination : « Arrête de délirer, je viens juste de me maquiller et de m'habiller, on va être en retard chez Robert et Raymond, descends plutôt les poubelles. »

Expression : « Ne vous aurais-je pas déjà forclusé quelque part ? »



FREUD SIGMUND (1856-1939)

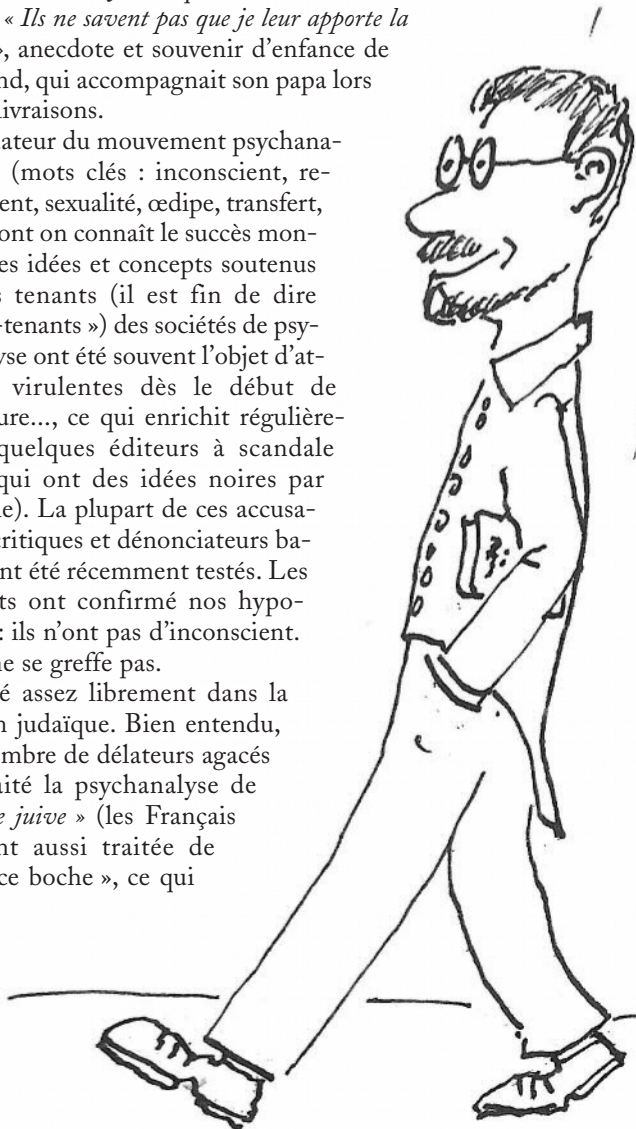
– Médecin viennois qui avait peur du sang... est une définition bien connue et qui a l'intérêt de contenir la (ou l'une des) question fondamentale de la psychanalyse : est-elle une affaire médicale ou profane ? Si, lors de votre première séance, votre analyste vous demande de vous déshabiller, vous avez un élément de réponse.

– Psychanalyste lacanien avant l'heure puisqu'il s'est autoproclamé analyste après une autoanalyse. Lacan aurait dit : « *On ne s'autorise que par soi-même* », ce en quoi il a excellé. Bref, vous seriez sans doute surpris d'apprendre que bon nombre d'analystes patentés n'ont jamais posé leurs fesses sur un divan. Hélas. Faites gaffe.

– Fils d'Amalia et de Jacob, marchand de vestes en laine. C'est à Jacob que l'on doit la célèbre phrase « *Ils ne savent pas que je leur apporte la veste !* », anecdote et souvenir d'enfance de Sigmund, qui accompagnait son papa lors de ses livraisons.

– Fondateur du mouvement psychanalytique (mots clés : inconscient, refoulement, sexualité, œdipe, transfert, etc.), dont on connaît le succès mondial. Les idées et concepts soutenus par les tenants (il est fin de dire « lieux-tenants ») des sociétés de psychanalyse ont été souvent l'objet d'attaques virulentes dès le début de l'aventure..., ce qui enrichit régulièrement quelques éditeurs à scandale (ceux qui ont des idées noires par exemple). La plupart de ces accusateurs, critiques et dénonciateurs bavards, ont été récemment testés. Les résultats ont confirmé nos hypothèses : ils n'ont pas d'inconscient. Et ça ne se greffe pas.

– Élevé assez librement dans la religion juïque. Bien entendu, bon nombre de délateurs agacés ont traité la psychanalyse de « science juive » (les Français l'avaient aussi traitée de « science boche », ce qui



n'est guère mieux) avec un fort relent raciste. Freud n'était pas dupe (il habitait Vienne, une des villes les plus antisémites qui soient !) et par stratégie purement maladroite, pour ne pas dire masochiste, il nomma Jung (petit-fils de pasteur, doux Jésus !) président de la première association psychanalytique. Maladroit. Jung, lui, s'est montré très... à droite... jusqu'à l'extrême. *Heil !*

– Habitait dans une belle maison bourgeoise au 19 Bergasse à Vienne (émouvante visite à faire), en Autriche (à droite de l'Allemagne en sortant). Fort belle ville (Sissi !), dont la beauté ne parvient pas à cacher les dérives extrémistes de tout temps. Freud n'aimait pas Vienne.

– Cocaïnomane passager et fumeur de cigare tout comme Dieu, Churchill, Fidel Castro et moi-même.

– Touriste à Paris en 1885. Ne fit aucune interprétation vaseuse sur l'aspect phallique franchouillard de la tour Eiffel pour la bonne raison qu'elle n'était pas encore construite. En revanche, il aurait pu le faire à propos de l'obélisque, mais, étonnement, il ne s'y est pas risqué...

– A changé son prénom Sigismund pour Sigmund afin d'échapper au fisc.

– Avait un très bon copain (*Ich hatte einen guten Kamarad*) qui s'appelait William Fliess, connu pour considérer l'éternuement comme un orgasme et réciproquement. Aussi lieu de désir – « *à vos souhaits...* ».

– Rescapé de justesse de la barbarie nazie grâce à Marie Bonaparte et quelques autres.

Mais trois de ses sœurs trouvèrent la mort en camp de concentration.

– Fin raconteur d'histoires juives (sources yiddish).

– Comme Boudin, l'inventeur du ressort qui porte son nom, Freud n'a pas vraiment su évaluer l'immense portée et l'extension de son invention.

– Célèbre barbu, comme Jésus, Marx, Barbe-Bleue, le Père Noël et Robert Hue.

FRUSTRATION

État moral d'un individu qui vient de se faire jeter par son partenaire sexuel, éloigné du sein, privé de dessert, contrôlé par son percepteur, doublé par une plus grosse bagnole, méprisé par la barmaid, ruiné au jeu, privé de son statut d'enfant unique, récemment cocu, etc. Enfin, en général. C'est dire que la



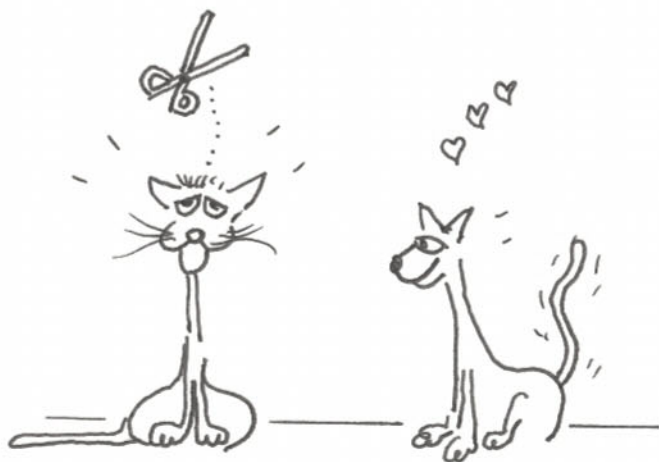
vie est une longue suite de frustrations et ça file le complexe du même nom.

Contrairement au Moi Idéal, c'est votre moi, ce qui correspond à votre réalité. Si j'étais moi, enfin vous, je serais forcément frustré...

Objets célèbres : ceux qu'on n'a pas.

FUITE DANS LA MALADIE

Symptôme, fréquent chez l'être humain, consistant à préférer sa névrose, sa maladie, ses troubles, bobos et toutes ces sortes de choses morbides à l'effort à faire pour tenter d'être en bonne santé et de se prendre en charge. Il est évidemment délicat de diagnostiquer ces attitudes que l'on attribue couramment aux hystériques et aux hypochondriaques, ce qui est réducteur. Ce sont souvent des états dépressifs cachés et des attitudes infantiles qui amènent les individus à s'installer définitivement dans la plainte, la maladie, le martyr (« *martyre, c'est pourrir un peu...* ») et la souffrance. Les médecins généralistes n'ont pas le temps de s'occuper de cela et les laboratoires pharmaceutiques s'en réjouissent !



GROUPEALISTE

Un groupaliste est également appelé « *groupiste* », probablement en lien avec le côté « *groupie* » qu'il génère par son aura, ce qui ravit tout le monde. Personnellement, de cette dernière appellation, je ne suis pas fan... Le groupiste fait une thérapie avec non pas un patient, mais tout un groupe, ce dernier étant limité à 68 personnes, pour des raisons de décodage de la diffraction du transfert. Après, ça part en tête-à-queue... CEFFRAPant, comme diraient les mesCIRPPAriens ! L'objet de travail de symbolisation est donc le groupe et non ses membres. Ces derniers se plaignent au début d'un vécu de dépersonnalisation, n'étant qu'un maillon (faible) du groupe, ce qui ne laisse pas indifférent. Puis, quand le groupe fonctionne bien, il est en pleine illusion groupale, surtout

**Frustration,
état moral d'un individu
qui vient de se faire
jeter par son partenaire
sexuel, éloigné du
sein, privé de dessert,
contrôlé par son
percepteur, doublé
par une plus grosse
bagnole, méprisé
par la barmaid,
ruiné au jeu, privé
de son statut d'enfant
unique, récemment
cocu, etc.**

s'ils ont pris des champignons hallucinogènes. Quand un des membres devient chef, on parle de leader, et si c'est lui qui a fourni les fameux champignons hallucinogènes, on ne parle plus de leader mais de dealer. Quand un des membres ne sent pas bon, on parle du bouc émissaire. À noter, l'existence de groupes ouverts et de groupes fermés (à double tour, surtout pratiqués en HP). Cas connu : le cas S.

HANDICAP

Mot-valise à l'ère actuelle car il englobe, en dehors des vrais handicaps, de plus en plus de pathologies qui auparavant étaient du domaine de la psychopathologie : l'autisme en est le paradigme. Ce changement est dû à des enjeux à la fois politiques et économiques. Ce terme est vraiment handicapant, en lien avec le « déficit » de la Sécu. Sans vouloir dénier la gravité de cette atteinte corporelle, dénonçons que pour éviter de décompenser, on compense ce « handicap » avec une AAH (Allocation Adulte Handicapé). On rachète ainsi le narcissisme blessé. Un concept « intouchable » – oh merci !...

HYSTÉRIE

C'est en soignant des femmes hystériques à La Salpêtrière (lieu hystérique et historique de l'enfermement de la folie) que Sigmund découvrit qu'il existait un inconscient. Les hystériques présentent des symptômes somatiques peu ordinaires (paralysies, dilatations, rougeurs diverses...). On parle alors de « conversion ». Néanmoins il est délicat de dire à votre vieil oncle Albert rivé à son fauteuil roulant qu'il n'est qu'un vieil hystérique. Ça peut aussi être une invitation à peine déguisée



L'hystérie est principalement féminine mais de plus en plus d'hommes y ont recours.

Certains l'appellent « grand H », mais il n'y a aucun rapport avec le shit, et il n'y aura d'ailleurs aucun rapport intime avec le grand H, même s'il vous invite chez lui, car il s'avéra finalement aussi chaud que la chambre froide de votre charcutier

mais non assumée à l'acte sexuel auprès d'un(e) étranger(e) qui nous attire : « Salut ! T'es russe ? » L'hystérie est principalement féminine mais de plus en plus d'hommes y ont recours. Certains l'appellent « grand H », mais il n'y a aucun rapport avec le shit, et il n'y aura d'ailleurs aucun rapport intime avec le grand H, même s'il vous invite chez lui, car il s'avéra finalement aussi chaud que la chambre froide de votre charcutier.

IDENTIFICATION

L'identification est le mécanisme qui consiste à s'attribuer ce qui appartient à l'autre. Exemple : « *Je me la ferais bien* » (en évoquant évidemment l'action bénévole de donner la soupe aux SDF chaque hiver aux Restos du cœur par moins 20 degrés). L'identification touche tout le monde, du coup la plupart de gens ont autant d'originalité et d'initiative qu'un brave chien obéissant aux ordres, ce qui fait désordre, nous sommes d'accord.

Beaucoup de gens, en effet, ne se trouvant pas assez stupides, s'identifient à des gens légèrement plus stupides qu'eux. Les modèles ne manquent pas.

Modèles d'identificateurs excessifs : CRS, gendarmes, polichiens, police municienpoil.

Expression : « C'est à moi, ça ! »

INCONSCIENT

Ce mot préexiste à la psychanalyse, mais c'est le père Freud qui l'a révélé dans sa dimension particulière et fondamentale du fonctionnement



psychique. Et si vous parveniez à savoir tout ce qu'il y a dans votre inconscient, vous seriez assez étonné !

(Cette remarque est aussi valable pour les bigotes, les supporters de foot, les militaires, et les animateurs de télé.) La psychanalyse est une forme de torture du psychisme visant à faire avouer l'inconscient (là, je vais me faire des ennemis...).

Heureusement, même sans psychanalyse, on peut tous les jours et toutes les nuits profiter de son inconscient : rêves, fantasmes, actes manqués, lapsus, oublis, langage, impressions étranges, sensations bizarres, délires, hallucinations, créativité, amours, bref, il est là. Il n'y a pas de doute. On peut même avoir l'inconscient à fleur de (Moi-)peau ! Mais il y en a qui en doutent. Car l'inconscient est l'appareil le plus anarchique de notre machine à penser, et ça dérange les bien-pensants (dont toute la bande d'excités qui s'attaquent régulièrement à la psychanalyse). Ce qui dérange, au final, c'est que nos actes sont régis (est un con) par quelque chose qui nous échappe. Et ça, ça vous échappe, non ?

Jacques Lacan (pas nul) a déclaré que l'inconscient était structuré comme un langage.

Ce qui est assez judicieux. Pour le prouver, il passa pas mal de temps à faire des jeux de mots en public. Mais le langage de l'inconscient ignore la négation : c'est dire son grand pouvoir. Bandes d'inconscients !

INCORPORATION

L'incorporation est un processus fantasmatique où le sujet fait pénétrer et garde l'objet à l'intérieur de lui. Son prototype est celui du cannibalisme mais cette métaphore indigène et indigeste est gênante pour les missionnaires. D'autres auteurs, grandes gueules, préfèrent se référer au bébé qui garde le sein dans sa bouche. Dans tous les cas, un concept dur à avaler.

INTERPRÉTATION

Pratique analytique qui consisterait à faire des liens là où vous n'en voyez précisément aucun.

Technique psychanalytique visant à donner une explication aux rêves, symptômes, lapsus, actes manqués et facéties du patient. Elle permet, dans le meilleur des cas, de faire connaissance avec son inconscient et toutes ses perverses et invraisemblables inventions. Lacan, qui n'était pas débile, fit remarquer que l'interprétation était très liée au désir de l'analyste. Vous pouvez en faire l'expérience en racontant le même rêve à plusieurs psychanalystes. Si, par exemple, vous avez rêvé que votre voisine du dessus est venue vous demander de lui prêter votre marteau-piqueur, cela peut vouloir dire :

- qu'elle vous aime vraiment beaucoup ;
- qu'elle pense que vous êtes fou et kleptomane ;
- que son mari n'est pas bricoleur.

L'interprétation peut aussi être délirante, c'est le

cas de certains patients psychotiques qui interprètent tout de travers, ce qui peut être parfois poétique, parfois dangereux s'il s'agit de votre regard. Il y a deux écoles pour l'interprétation (sans parler des écoles d'interprètes) :

- ceux qui considèrent qu'il faut uniquement interpréter quand le patient ne comprend rien, un peu comme une mère avec son bébé. Exemple : quand le bébé vient de recracher, « Tu es en colère contre maman » (alors qu'en fait son lait était tourné...) ;
- ceux qui considèrent qu'il faut uniquement laisser le patient interpréter et ça fait moins de boulot pour le psy.

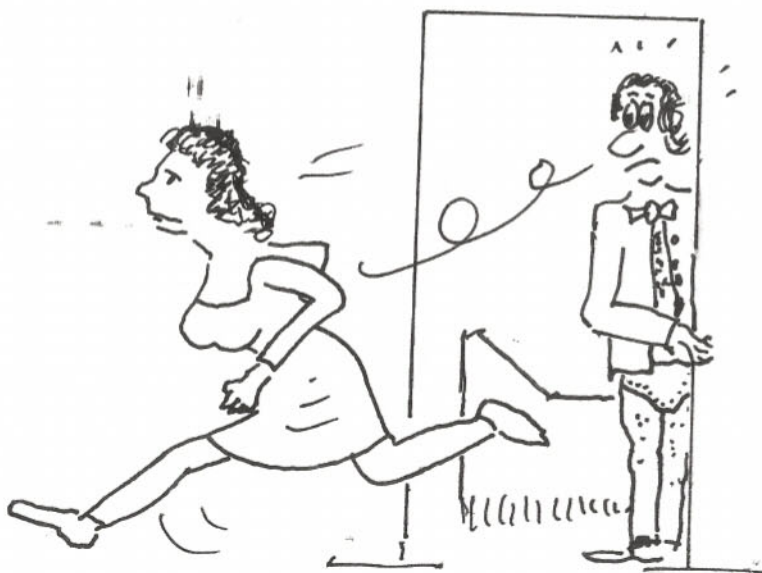
Rappelons également le célèbre dicton de la SPP (Société psychanalytique de Paris) : « *On n'interprète qu'aux riches.* »

LAPSUS

Le lapsus (du latin « glissement »), écrit ou parlé, consiste à substituer un mot à un autre, attendu, vous l'aurez aisément compris cher public demeuré... euh, adoré ! Freud y voit l'émergence d'un désir inconscient. Avec l'arrivée de l'ère du numérique, de l'omniprésence des ordinateurs, les lapsus claviaturae, ou erreurs de frappe sont très fréquents. L'erreur de frappe la plus fréquente consiste à balancer violemment contre le mur son ordinateur au lieu de l'éteindre.

Lapsus linguae : dire « Salaud, comment vas-tu ? » au lieu de « Salut, comment vas-tu ? » à un copain qui sonne chez vous alors que vous étiez en train de concevoir le cinquième.

Lapsus calami : clore une missive à une pulpeuse collègue par « *Veillez agréer l'expulsion de mes sentiments les meilleurs* » au lieu de...



Nous ne doutons pas que vous en ayez de nombreux exemples. Le lapsus trahit toujours une intention cache-sexe.

LIBIDO

Terme ancien, du latin *libido* (désir), repris par Freud pour désigner la pulsion sexuelle ainsi que ses diverses manifestations dans la vie mentale et sexuelle. Ce qui fut révolutionnaire dans la pensée de Freud, c'est l'attribution d'une libido aux enfants (petits pervers polymorphes...) alors que la bonne morale ne faisait (et ne fait encore bien souvent) naître la sexualité, dans le meilleur des cas, que la nuit de noces. Freud fut donc accusé de pansexualisme – on notera le contenu amusant





de ce mot ! La libido s'organise en pulsions à la recherche d'objets entiers ou partiels (mon mari !). Cette pulsion, dite sexuelle, est aussi une pulsion de vie, une énergie qui s'épanouit dans les désirs, la sublimation et la sexualité.

Jung, le pauvre, n'avait pas de libido.

L'alibi d'O. permet d'assouvir ses pulsions sans prétexte.

LOBOTOMIE

Thérapie psychiatrique en voie de réapparition consistant à inciser (généralement sans l'accord de l'intéressé) d'un bon coup de scalpel le lobe préfrontal, lobe connu pour son amour pour la rigolade, le pince-fesse et le déconnage grave. Habituellement, ça calme et ça a même souvent calmé définitivement si vous voyez ce que je veux dire. Personnages célèbres : Bécassine, Schwarzenegger, Barbie, Brice de Nice.

MATERNAGE

Maladie mentale socialement tolérée qui consiste à entretenir des liens étroits avec sa mère, alors que le processus de séparation aurait dû prendre effet après la fin de votre adolescence. Voici quelques signes cliniques :

- vous avez votre mère au téléphone plus de 2 fois par jour ;

- c'est encore elle qui lave et repasse votre linge ;
- vous allez manger avec elle chaque dimanche après la messe ;
- elle a gardé votre chambre au cas où... ;
- elle vous fait un Tupperware pour le midi au bureau ;
- vous confondez régulièrement la fête des mères et la Saint-Valentin.

Les risques sont le célibat, appelé encore maladie du vieux garçon. Cette maladie touche autant les hommes que les femmes. Certains auteurs parlent de « tanguynisation ». Si vous avez évidemment votre part de responsabilité, on peut imaginer que votre mère n'a pas fait son deuil du holding. Un conseil : achetez-lui un doudou.

Dans le développement normal, au début de la maternité, a été observé durant une courte durée l'effet mère : c'est la capacité précaire à être une bonne mère (varie de dix minutes à une heure maximum par jour).

MOT D'ESPRIT (WITZ)

Freud adorait les histoires juives, les mots d'esprit, et publia en 1905 *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Son analyse très fine de l'humour, du comique et du mot d'esprit (*Witz* et non *Ritz*) fut génialement reprise par Jacques Lacan, qui sut montrer les liens entre les processus inconscients et les rhétoriques de langage. L'humour semble

être une forme de pensée où les liens du sujet avec ses contenus inconscients sont particulièrement riches, comme dans les rêves, la poésie et certaines œuvres artistiques. Qualité universellement recherchée, l'humour n'est pas d'un accès facile et ce que l'on nomme humour n'est souvent que blagues de mauvais goût (on vérifiera cette remarque en écoutant certains comédiens qui se prétendent humoristes). Car si l'humour permet de tout dire, il ne le fait bien que lorsqu'il est un art. Comme l'ont démontré Alphonse Allais et Pierre Desproges. Il existe de nombreuses blagues ou histoires drôles concernant la psychanalyse et la folie. (Publication à venir !)

NARCISSISME

Un nombre narcissique est un entier naturel dont la somme des puissances de chacun des chiffres le composant est égale à lui-même. L'exposant peut être tout entier supérieur à 1, mais il doit toujours être identique. Cependant, ceci n'a aucun rapport avec la choucroute freudienne.

En psychologie, le narcissisme est l'amour que le sujet se porte à lui-même, ce qui entretient l'autoérotisme, il faut le reconnaître. Certains y voient le noyau dur de l'homosexualité. Si votre tableau préféré est votre miroir, il y a des chances que



vous en soyez un. Les conséquences directes sont le mépris des autres, l'inscription à la SPP et l'achat compulsif de vêtements pour vous mettre en valeur. Allez, je vous fais une fleur (un narcissique) : vous êtes laid, bête, répugnant, teigneux. Si vous vous êtes reconnu dans cette dernière phrase, c'est que vous souffrez d'une faille narcissique importante. Cette phrase ci-dessous est spécialement pour vous :

« Vous êtes suffisamment bonne » (Winnicott à sa secrétaire avec un joli décolleté).

Geste narcissique : le selfie.

NEUTRALITÉ

Principe fondamental, d'origine suisse, de non-intervention de l'analyste : pas de directives, pas de conseils, pas de morale, pas de papouilles et pas d'invitation au resto. Cette règle, souvent rappelée par Freud, n'est pas toujours suivie à la lettre, certains analystes jouant plus de séduction que de technique pure. Et c'est très dangereux. On parle de « *neutralité bienveillante* » mais cette expression n'est pas de Sigmund. En analyse, il faut bien veiller à soi et à son patient.

Attitude consistant à se mordre fortement, en tentant de penser à des choses tristes et graves, comme la faim dans le monde, le trou de la couche d'ozone (quoique...) ou alors le dernier ouvrage sur le communisme en Slovénie afin de ne pas succomber à sa patiente sexy en minijupe, caressant sa cuisse, qui a toujours fantasmé de faire l'amour avec vous sur ce divan. L'autre attitude de neutralité bienveillante consiste à faire l'amour avec elle, mais à interpréter ensuite son transfert et à lui faire payer la séance (usage des plus courants chez de nombreux praticiens dont je tairai le nom)...

NORMALITÉ

Principe idéologique et politique très en vogue par les temps qui courent.

Vous trouvez normal, vous, de définir ce concept ? Les auteurs les plus pointus s'accordent à dire que nous pouvons qualifier de « normalité » tout ce en quoi il y a absence d'anormalité. Cependant, ces mêmes auteurs qualifient de « normopathie » la pathologie d'absence de pathologie. Par ailleurs, le synonyme de normalité est ordinaire et le synonyme d'ordinaire est fade, le synonyme de fade est sans goût. Un homme normal serait donc sans goût. Dans ce cas-là, ça serait fou de ne pas avoir un brin de folie, non ?

Expression :

« Il faut être marteau pour rentrer dans les clous. »

« Mieux vaut tare que jamais. »

PARANOÏA

Du grec *para*, soldat d'élite qui vous tombe dessus, et *noia*, qui signifie « non », l'ensemble renvoyant à un sentiment négatif de se sentir espionné, même du ciel (mon mari !).

Délire de persécution. Si vous vous reconnaissez dans cette phrase, que vous pensez que ce paragraphe a été rédigé exclusivement pour vous embêter, c'est que vous en êtes un ! De toute façon, comme dit Raymond Devos, « *La raison du plus fou est toujours la meilleure* ».

Comble du paranoïaque : se méfier de tous, même de lui...

PERVERSION

Troisième personne de la Sainte Trinité psychanalytique (névrose, psychose et perversion). Terme désignant toutes les conduites sexuelles autres que la position du missionnaire (sans préservatif ni moyens contraceptifs de surcroît). C'est dire le nombre élevé de pervers dans notre société. Pourtant, ça peut redonner un bon coup de fouet dans

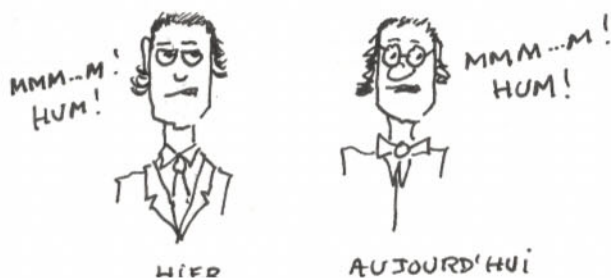
Qualité universellement recherchée, l'humour n'est pas d'un accès facile et ce que l'on nomme humour n'est souvent que blagues de mauvais goût (on vérifiera cette remarque en écoutant certains comédiens qui se prétendent humoristes). Car si l'humour permet de tout dire, il ne le fait bien que lorsqu'il est un art

le couple... Le pape est le garant officiel et mondial de la lutte contre la perversion, bien qu'il ne s'étende pas beaucoup sur les conditions de certaines conceptions divines. Dieu me chatouille. On utilise aussi le mot « paraphilie » (de *para*, « contre », et *philie*, « tout contre »). Vous en trouverez une liste complète dans tout bon manuel de psychiatrie (ne comptez pas sur nous pour vous la fournir !). Au gré des époques, du temps et des saisons, des régimes politiques et religieux, certaines pratiques sexuelles sont admises, tolérées ou passibles de traitements définitifs. Si vous voyez ce que je veux dire. Donc, soyez prudents. Littéralement « version du père », ce qui signifie que le sujet joue de l'écart du discours du père et de la mère afin de manipuler son entourage ; « Papa a dit que je pouvais me coucher à 2 h du mat, boire de la bière et fumer du shit. » C'est en se rappelant son enfance débauchée que Freud en est venu à sa célèbre phrase : « L'enfant est un pervers poli qui morfle. » Certaines pratiques autrefois considérées comme perverses par la bonne morale sont aujourd'hui communément admises : fumer de l'herbe, mettre un string, voter extrémiste, regarder des films X, faire l'internat en psychiatrie, mettre des minijupes, faire du vélo sans selle, sucer une sucette en public, faire écouter Henri Dès à son enfant, pratiquer un autre « chemin » intime que la voie royale qui mène à l'inconscient rôle de parents...

EN 50 ANS LE DISCOURS DES GÉNÉRALISTES
A CONSIDÉRABLEMENT ÉVOLUÉ

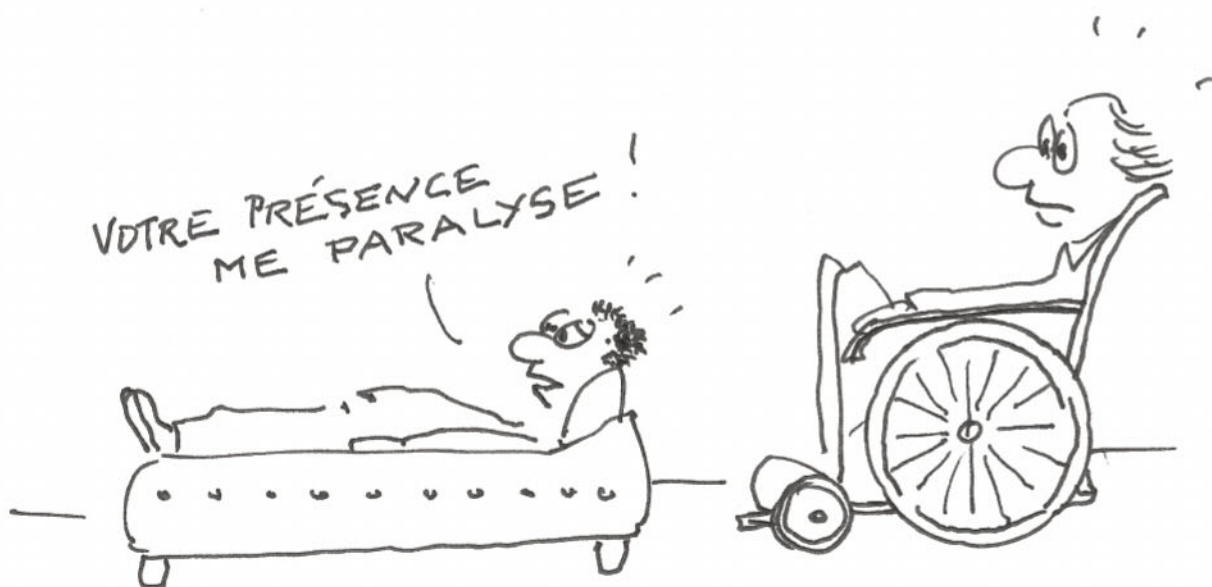


CELUI DES PSYS A AUSSI
CONSIDÉRABLEMENT ÉVOLUÉ



PLAISIR (PRINCIPE DE)

Freud parle du principe de plaisir car il a remarqué que l'être humain n'aimait pas le déplaisir en chutant de son cheval mécanique vers l'âge de cinq ans. Trouver en psychanalyse la source corporelle du plaisir chez l'homme n'aurait ni queue ni tête... Cependant, nous pouvons préciser que, selon



Freud, principe de plaisir et principe de réalité s'opposent, tout en coexistant. Et le Moi, dans tout ça ? Il essaie d'en faire la synthèse, ce qui est du boulot, et ne se fait donc pas avec plaisir... Cette conception du plaisir est tantôt liée à la liaison (intime), tantôt liée à la décharge (publique). Le plaisir est également une part du fantasme, mais agir dans la réalité son fantasme ne procure pas de plaisir, puisque cela détruit le fantasme. Donc le plaisir n'est pas réel. CQFD ! Allez, je dois vous laisser, « au plaisir »...

PSYCHANALYSE

Méthode ancestrale thérapeutique qui consiste à venir régulièrement s'allonger sur un divan pour parler de soi à soi un analyste. Les femmes sont plus à même de faire cette démarche car, naturellement, elles parlent d'elles tout le temps... (Elles sont surtout un peu moins inhibées du psychisme que les mecs !) Historiquement, les Belges auraient inventé cette méthode, mais sans la parole, ni l'analyste... Cette thérapie vise à soulager au moins l'analyste de ses soucis financiers, lui garantissant des revenus réguliers pour un investissement minimal (exemple : divan Nikea à 80 euros). Quant au patient, au-delà du soulagement financier (« On se sent plus léger après la séance »), il paraîtrait que certains y voient même un réel soin (cf. *Le Livre bleu de la psychanalyse*). Le principe de la cure, se basant sur les théories mégro-psycho-physiologiques, est fondé sur la libre association, c'est-à-dire que le patient dit toutes les grosses conneries qui lui passent par la tête. Afin de jouir d'une réelle thérapie, nous vous invitons à vous

laisser tenter trois fois par semaine par une bonne vieille PIP (psychothérapie d'inspiration psychanalytique), qui permet un soulagement par l'évacuation d'une certaine tension. La psychanalyse vous permet de savoir ce que le passé vous réserve... Dépasser son passé, c'est toute une histoire ! À noter la possibilité de faire une deuxième tranche d'analyse. On appelle ces patients les ré-citsdivans.

PSYCHOTHÉRAPIE

Ennemie jurée des laboratoires pharmaceutiques, cette pratique vise à soulager le sujet d'une souffrance psychique, en tentant de lui en donner du sens, voire de la soigner. Le transfert est au cœur de ce dispositif. Il existe différentes psychothérapies, en fonction de la secte de rattachement. On peut noter les principales :

Le plaisir est également une part du fantasme, mais agir dans la réalité son fantasme ne procure pas de plaisir, puisque cela détruit le fantasme. Donc le plaisir n'est pas réel. CQFD ! Allez, je dois vous laisser, « au plaisir »...

- psychothérapie analytique : appelée aussi psychanalyse, dit van ;
- psychothérapie de vache : soin kleinien dont le support principal est le bon sein, pour ne pas aller de mal en pis ;
- psychothérapie cognitivo-comportementale : dressage, convient pour toutes les races ;
- psychothérapie familiale : restaure le lien familial en offrant un espace détoxiqué dépourvu de parasites : télé, belle-mère, ordi, console, amant, Pokémon... Attention, nécessite un divan à cinq places ;
- psychothérapie gmée : thérapie pour enfants et personnes de petite taille ;
- psychodrame : jouer aux cow-boys et aux Indiens ;
- psychothérapie croupale : se base sur le transfert libidinal ; tarif de groupe ;
- psychothérapie jama : thérapie nocturne ; convient pour ceux qui ont des histoires à dormir debout ; attention : tarif de nuit, divan avec couette et oreillers ;
- psychothérapie brève : convient pour les pressés, les impatientes, les peu fortunés, les éjaculateurs précoces (ceux qui partent les premiers)... ; résultats non garantis ;
- hypnose : regardez-moi dans les yeux ; ne convient pas aux malvoyants.

PULSION DE MORT

Peu avant la sienne, Freud évoqua ce concept délétère (natale). Si l'on élimine les masochistes, il est vraisemblable que cette pulsion nous rappelle qu'en chacun de nous réside un petit assassin. Même un gros. On se tue à vous le dire.

Avec cet ouvrage, mieux qu'une analyse, vous pourrez faire, de votre vivant, une autopsie...

Pour la pulsion de meurtre, on parle de rage dedans.



RÉACTION THÉRAPEUTIQUE NÉGATIVE

C'est quand vous sortez plus mal que quand vous aviez commencé votre thérapie. Ce concept, introduit par Freud, désigne la résistance quasi inéluctable qui lie la maladie au malade, rendant le soin difficile. Cette résistance au changement renvoie à la compulsion de répétition qui renvoie à la compulsion de répétition qui renvoie à la compulsion de répétition... Si votre analyste vous agace, vous pouvez dire : « J'ai une de ces RTN d'enfer en ce moment ! »

RÈGLE FONDAMENTALE

Règle et mode d'emploi fournis en trois exemplaires lors de l'intronisation de chaque psychanalyste par ses pairs (un paire passe et manque, comme le disait Lacan après avoir bu), qui doivent être lus à haute et intelligible voix à tout nouveau patient lors de la première séance. En voici un extrait (décaféiné) :

« Tu diras tout ce qui te passe par la tête et surtout ce que tu voudrais ne pas dire, genre cochonneries, vilaines pensées, délation (avec les noms), mouchardage et histoires salaces. Surtout, ne te censure pas, j'ai l'habitude d'en entendre des vertes et des pas mûres, et si jamais tu n'as rien à dire ne te gêne pas pour la fermer. De toute façon, c'est le même prix, en espèces, je te le rappelle. Et moi, pendant ce temps-là, je peux roupiller. »

Cette injonction, on le voit, met immédiatement le patient dans un climat de totale confiance.

Deuxième règle fondamentale souvent oubliée : l'abstinence, c'est-à-dire que vous ne devez pas coucher avec votre psy.

RÉGRESSION

Cet état, que certains qualifient de défense, correspond au retour à un état psychique antérieur, avec des figurations plus primitives qu'à l'accoutumée, généralement en réaction à une difficulté majeure rencontrée. Désormais, vous préférez les sucettes aux cigarettes, les couettes à une coupe fashion, les Converse aux talons aiguilles, le lait-fraise à l'alcool et travaillez pour Disney Land alors que vous bossiez avant pour une banque multinationale, aucun doute, vous faites une bonne régression ! On parle également de régression temporelle pour les supporters de foot lors des matchs : alimentation réduite à la bière-pizza, cri primal, gestes discordants, communication par onomatopées... Par ailleurs, cet état est souvent lié au passage à un âge réel (et symbolique) non assumé, notamment à 30 ans, 40 ans et 50 ans, voire plus si affinités. Notez tout de même que le retour à l'enfance n'est pas réservé aux octogénaires.

RÉSISTANCE

Ce mot familier aux historiens de la dernière guerre, aux populations maltraitées et torturées ainsi qu'aux agents EDF est employé en psychanalyse pour signifier tous les stratagèmes astucieux que met en place l'analysé pour faire échouer sa psychanalyse et... son psychanalyste. Hors cadre de la cure, ce terme est plus largement employé comme manifestation visant à attaquer la psychanalyse, la réflexion et la pensée. Les nombreuses attaques dont le mouvement psychanalytique a été l'objet de sa naissance à ce jour sont bien des signes de résistance à une vision de l'esprit humain qui semble contrarier pas mal de monde. Fréquents ouvrages sur ce sujet. Large débat.

RORSCHACH

Nous allons tâcher de plancher sur le sujet. Il s'agit du plus célèbre des tests projectifs, celui des taches d'encre. L'histoire raconte qu'Hermann Rorschach aurait eu cette superbe idée, en restant songeur, en faisant un pâté sur son cahier de texte... Mais n'y voyez rien de dégoûtant, car ceci ne serait que pure projection de votre part. Revenons à nos moutons (mais non, pas au test *Patte noire*...). Le test de Rorschach – prononcez « Röhr char » – est un vieux (1921) test projectif, inventé par le psychiatre du même nom, atemporel (contrairement à d'autres tests vieillissants) puisque constitué de taches, or depuis que l'homme existe, les taches existent, les femmes en savent quelque chose car ce sont elles qui font



la lessive. C'est du propre tout ça... Puisqu'il n'y a rien à y voir, les gens projettent sur ces planches entachées toutes les pensées sales, enfouies par des agents surmoiques de propreté...

STADES

Dans son évolution, le sujet traverse différents stades : oral, anal, phallique, puis stade de foot. Cette dernière période, que l'on peut qualifier de régression, touche 95 % des hommes, commence vers 15 ans et se termine à la mort du sujet. Les symptômes se traduisent par une dégénérescence neuronale, pouvant aller jusqu'à la débilité totale, ainsi qu'une addiction à tout ce qui touche de près ou de loin au foot, à la télé et à la bière. Freud avait déjà noté que le supporter est un pervers polymorphe dur à supporter...

Ces stades nous poursuivent la vie durant et on peut accessoirement y faire un tour à tout moment. Les obèses pour le stade oral, les pingres pour le stade anal, les exhibitionnistes pour le stade génital et la corne de brume pour le stade de football.

Lieu célèbre : stade de France.

SURMOI

Troisième instance de la personnalité, avec le Moi et le Ça, comme son nom l'indique, il se situe dans le cerveau, juste au-dessus du Moi, à environ 2 centimètres et demi, afin de surveiller vos faits et gestes. Vous l'avez compris, cette instance sévère pose l'interdit et vous fait culpabiliser en cas d'infraction au code moral de la route et de la bonne conduite. Intériorisation de tous les interdits que nous refilent nos vieux, la bonne société et le



gouvernement qui prend soin de notre bonne santé (poil au nez). Petit ou gros CRS de poche, censeur invétéré, moralisateur, empêqueur de tourner en rond, emmerdeur patenté (mais alors pas du tout), culpabilisateur à outrance, contrôleur masqué, caméra de surveillance autopropulsée, cette charmante instance va nous pourrir la vie tout au long de l'existence (et réciproquement). Bien sûr, il est bon de respecter la loi et de ne pas pousser mémé dans les orties, mais si on ne peut plus se marrer, alors, quel sens a la vie, je vous le demande ? Bande de complexés !

Le Surmoi nécessite une vidange tous les 50 km. Sinon, c'est la panne du jouir.

SYMPTÔME

Le symptôme est une manifestation du processus pathologique exprimé par le patient, le cumul des mandats étant autorisé. On peut être à la fois angoissé, rigide, délirant, phobique, déprimé, inhibé, gros, de droite et chauve ! Le symptôme est un indice, un signe qui révèle un état pathologique. Toutefois, être un vilain petit canard n'est pas forcément mauvais cygne... Nous vous ferons l'impasse de la définition pathognomonique, sinon vous allez en faire une maladie... On distingue manifestation somatique (paralysie par exemple), manifestation psychique (angoisse par exemple) et manifestation de rue (pour les grévistes et les SDF).

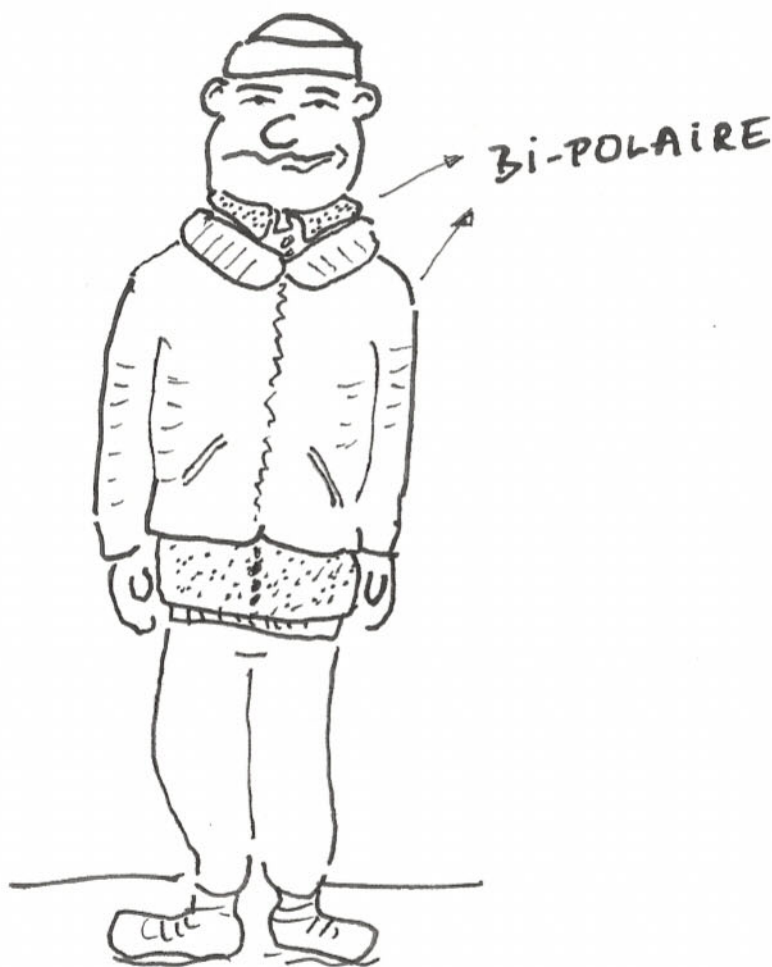
TRANSFERT

C'est installer sur quelqu'un d'autre (par exemple son psy) les désirs inconscients que nous avons dans notre prime jeunesse pour l'un et l'autre de nos parents sans oublier la bonne (d'où l'expression : « *En voilà une bien bonne* »...). Ça ne met pas forcément en transe. Mais faut le faire. C'est à travers cette activité amoureuse ou rejetante (ou les deux à la fois pendant qu'on y est) que va s'organiser le travail analytique dans le meilleur des cas, surtout si votre psy sait se tenir et ne pas vous sauter dessus (là il s'agit de transport, non remboursé). Lui, il doit se débrouiller avec son contre-transfert. Parfois, ça dysfonctionne avec certains transferts si intenses que ça déménage... C'est pourquoi on trouve des cabinets de psychanalyste fermés avec marqué : « Bail à céder, cause transfert. »

Le transfert s'installe sur le psychanalyste quand le patient s'installe sur son divan.

En psychanalyse, on parle aussi de transfert de fonds (en espèces de préférence).

Littéralement, « faire la transe », c'est-à-dire l'état émotionnel dans lequel est pris le patient, projetant



(mais pas trop fort quand même) son inconscient sur l'analyste. Ce dernier, pour se protéger, va faire un contre-transfert. En effet, il va être contre lui, ou alors contre, tout contre...

À noter : le coût du transfert est plus élevé si vous êtes footballeur.

Depuis que l'homme existe, les taches existent, les femmes en savent quelque chose car ce sont elles qui font la lessive. C'est du propre tout ça... Puisqu'il n'y a rien à y voir, les gens projettent sur ces planches entachées toutes les pensées sales, enfouies par des agents surmoïques de propreté...

Symptôme : manifestation du processus pathologique exprimé par le patient, le cumul des mandats étant autorisé. On peut être à la fois angoissé, rigide, délirant, phobique, déprimé, inhibé, gros, de droite et chauve !

TRAVAIL DE DEUIL

Au préalable, il convient de distinguer trois concepts qui n'ont strictement rien à voir :

- le travail, un deuil ;
- le deuil du travail ;
- le travail de deuil.

« Le travail, un deuil » est le renoncement à pouvoir jouir totalement de la vie, alors que le corps est enfin sexué, car il faut aller bosser et en général à la fin de la journée, le sujet est trop fatigué pour faire quoi que ce soit...

« Le deuil du travail » est le renoncement à pouvoir jouir totalement de la vie, alors qu'enfin à la retraite le corps ne peut plus assumer ses fonctions sexuelles, le sujet étant trop fatigué pour faire quoi que ce soit...

« Le travail de deuil » est le renoncement total à pouvoir jouir de la vie, alors que le corps est sexué, le sujet étant trop fatigué psychiquement pour faire quoi que ce soit : il ne pense pas à bosser, encore moins à la sexualité, seulement à la mort...

Le dépassement de la souffrance causée par la disparition d'un être cher est donc ce long processus

qu'on appelle le travail de deuil. Trois phases se succèdent avec plus ou moins de temps et de complications entre chacune : détresse (« Maaaaaaan ! »), dépression (« Snif ! Ouuuuuiin ! ») puis adaptation (« de toute façon, c'était une grosse conne ! »). À noter : la vie de couple s'effectue en sens inverse : adaptation, dépression puis détresse !

TRAUMATISME

Le traumatisme désigne les conséquences d'un événement auquel le sujet n'arrive pas à faire face, provoquant détresse et effroi (de canard). Le traumatisme se constitue avec trop d'automatisme. Il faut donc éviter de verser dans la compulsion à la répétition, quitte à viser la pulsion de mort ou la pulsion de meurtre. Vous échapperez ainsi au traumatisme. À noter : le traumatisme se fait dans la répétition. À noter : le traumatisme se fait dans la répétition. À noter : le traumatisme se fait dans la répétition. À noter : le traumatisme se fait dans la répétition. Etc.

Selon Otto Rank, l'année vrose traumatique est celle de votre naissance.

ZONE ÉROGÈNE

Zone de turbulence potentielle. À n'approcher qu'avec l'autorisation du propriétaire, sinon baffe assurée ! Cf. code de bonne conduite, code du parfait gentleman ou code de la route vers le nirvana.

Extraits du *Petit Freud illustré*.



FRÉDÉRICK GERSAL ÉPATE LA GALERIE !



EN VENTE EN LIBRAIRIE
Les Éditions de l'Opportun - 7,50 € - www.editionsopportun.com

DE CHOSES ET D'AUTRES

QUAND L'ORIGINE DES MOTS PERMET D'ALLER
AU FOND DES CHOSES...

N'en doutez plus, monsieur de Lamartine : les objets inanimés ont bien une âme, et on en acquiert la certitude en remontant aux sources de leurs noms.

Ainsi, une **chose** n'a besoin de personne pour plaider sa cause, puisqu'elle vient du latin *causa*, l'affaire. La chose latine, *res*, est cependant présente en français dans le pronom indéfini **rien**, et également bien camouflée sous la **république** (*res publica*, la chose publique) !

Si vous préférez parler d'**objet**, sachez que vous désignez « ce qui est jeté devant » (du latin *ob* et *jacere*), ce qui est soumis aux sens, terme qui eut d'abord, par opposition au « sujet », un contenu philosophique, avant de prendre au XVIII^e siècle un sens concret. S'il s'agit d'un petit objet décoratif, vous pouvez aussi employer un mot joliment sonore, qu'on entend de moins en moins : le **bibelot**. Terme entouré d'incertitudes, puisqu'on ignore son origine exacte et qu'on hésite sur sa prononciation (*bi-be-lo* ou *bi-blo* ?). Et, pour corser encore les choses, il existait une variante « bimbolot », petit jouet, qui, avant de disparaître, a eu le temps d'engendrer, au XVIII^e siècle, la **bimbeloterie**, qui désigne la fabrication et le commerce de petits objets.

Pour les inconditionnels du franglais, il y a aussi l'américanisme **gadget**, qui s'imposa dans les années 60, pour donner un nom au pullulement nouveau d'objets rigolos, bon marché... et parfaitement inutiles.

Enfin, si aucun de ces mots-là ne vous semble adéquat, vous pourrez opter pour le flou et l'indéterminé du **truc**, emprunté à l'ancien provençal pour désigner d'abord le coup d'adresse, la ruse, ou élire le **bidule**, émergé d'une bidoule, « mare boueuse » du nord de la France, ou encore préférer le **machin**, cher au général de Gaulle, qui a été engendré au début du XIX^e siècle par la machine.

Libre à vous de saisir toutes ces choses **en vrac**, expression forgée sur l'adjectif néerlandais *wrac*, qui s'employait pour parler des harengs mal salés, de mauvaise qualité, puis disposés pêle-mêle dans les barils. Mais vous pouvez aussi les classer : ici, les **outils** et les **ustensiles** qui, étymologiquement, ne sont qu'une seule et même chose, puisqu'ils pro-

viennent tous du latin *utensilia* désignant ce qui est nécessaire aux besoins (du verbe *uti*, se servir de). Là, des **instruments**, du latin *instrumentum*, objets servant à l'exécution d'un travail, où l'on débusque le verbe *instruere* qui a donné naissance à **instruire**. Et là, des **meubles**, du latin *mobilis*, pour désigner ce qui peut être mû, déplacé, adjectif passé en français dans le vocabulaire juridique, qui oppose les « biens meubles » aux « biens non meubles ou biens **immeubles** », qu'on ne peut transporter.

Mais donnez-vous la peine d'entrer dans le **salon**, un peu exigü, même si nous l'avons emprunté au XVII^e siècle à l'italien *salone*, grande salle. Son **lustre** brillamment éclairé a également été importé, dès le XV^e siècle, de l'italien *lustrò* désignant l'éclat, aussi bien au sens propre qu'au sens figuré, source de lumière ou de gloire. À noter que, dans l'expression « cela fait des lustres que je ne l'ai pas vu », on n'a pas affaire à l'appareil d'éclairage, mais au **lustre** temporel, qui désigne une période de cinq ans, en souvenir du sacrifice expiatoire romain qui se pratiquait tous les cinq ans.

Prenez donc place sur le **canapé**, qui garde la trace d'un moustique grec, *kônôps*, le mot ayant d'abord désigné un lit entouré d'une moustiquaire. Son concurrent, le **divan**, est plus récent, puisqu'il a été emprunté au XVI^e siècle au turc, où il désignait la salle garnie de coussins où siégeait le conseil du sultan. Puisqu'on parle de **coussins**, calez-en plusieurs sous vos hanches, le mot dérivant de *coxa*, l'os de la hanche (cf. la **coxarthrose**, arthrose de la hanche).

Dans la **bibliothèque**, qui, d'origine grecque, est composée de *biblion*, le livre – la Bible étant le livre par excellence –, et de *thèkè*, le coffre, l'endroit où l'on place quelque chose, choisissez-vous un livre, issu du latin *liber*, désignant la partie vivante de l'écorce sur laquelle on écrivait. Allongez-vous sur le canapé et chaussez vos **lunettes**, qui, par référence aux sphères de verre utilisées anciennement pour améliorer la vue, sont des « petites lunes », et... tiens ! vous voilà assoupis !

On vous laissera donc vous reposer jusqu'au prochain numéro des *Timbrés de l'orthographe*, qui, soyez-en sûrs, vous réveillera en fanfare, le **timbre** remontant au *tympanon* grec qui désigne un tambourin ! ■

Sylvie Brunet

VOYELLE
CONSONNE
LETTRES
JEUX
DICTÉES
MOTS
CROISÉES

SE E E T C D

DICTÉE 1

Entre les deux, son cœur balance

L'hiver dernier, je rencontrais assez souvent dans le monde deux sœurs, deux **Anglaises** ; quand on voyait l'une, on pouvait être sûr que l'autre n'était pas loin ; aussi les avait-on **nommées** les belles inséparables. Il y en avait une brune et une blonde, et, quoique **sœurs jumelles**, elles n'avaient de commun qu'une seule chose : c'est qu'on ne pouvait les connaître sans les aimer, car c'étaient bien les deux plus charmantes et, en même temps, les deux plus dissemblables créatures qui se soient jamais **rencontrées ensemble**. Cependant, elles paraissaient s'accorder le mieux du monde.

Je ne sais pas si, par un pur instinct de jeunes filles, elles avaient compris les avantages du contraste, ou bien s'il existait entre elles une véritable amitié, toujours est-il qu'elles se faisaient valoir l'une l'autre merveilleusement bien, et je pense qu'au fond, c'était le motif de leur union apparente ; car il me semble bien difficile que deux sœurs du même âge, d'une beauté égale quoique différente, ne se haïssent pas cordialement. Il n'en était pas ainsi, et les deux adorables filles étaient toujours côte à côte dans le même coin du salon, s'épaulant l'une à l'autre avec une **gracieuse** familiarité, ou à **demi couchées** sur les coussins de la même causeuse ; elles se servaient d'ombre, et ne se quittaient pas une seule minute.

Cela me paraissait bien étrange et faisait le désespoir de tous les fashionables du cercle ; car il était impossible de dire un mot à Musidora que Clary ne l'**entendît** ; il était impossible de glisser un billet dans la petite main de Clary sans que Musidora s'en **aperçût** : c'était vraiment insoutenable. Les deux petites s'amusaient comme deux folles qu'elles étaient de toutes ces tentatives infructueuses, et prenaient un malin plaisir à les provoquer et à les détruire ensuite par quelque saillie enfantine ou quelque boutade **inattendue**. Il faisait beau voir, je vous jure, la mine piteuse et décontenancée des pauvres dandys, forcés de rengainer leur madrigal ou leur épître. Mon ami Ferdinand fut tellement étourdi de la déconvenue, qu'il en mit huit jours sa cravate aussi mal qu'un homme marié.

Moi, je faisais comme les autres, j'allais **papillonner** autour des deux sœurs, m'en prenant tantôt à Clary, tantôt à Musidora, et toujours sans succès. Je m'étais tellement dépité, qu'un certain soir j'**eus** une sérieuse envie de me faire sauter ce qui me restait de cervelle. Ce qui m'empêcha de le faire, ce fut l'idée que je laisserais la place libre au gilet de Ferdinand, et cette réflexion judicieuse que je ne pourrais pas essayer l'habit que mon tailleur devait m'apporter le lendemain. Je remis mes projets de suicide à une autre fois ; mais, en vérité, je ne sais pas encore aujourd'hui si j'ai bien fait ou mal fait.

Théophile Gautier, *Contes humoristiques*,
« Laquelle des deux », 1880

DICTÉE 2

Un baptême en toute intimité

Mon filleul prouva qu'il appartenait à la classe des riches, quand il comparut personnellement à l'église. Sa **nourrice** était robuste, saine, bien choisie ; sa robe de toile de Hollande et sa pelisse de mérinos blanc étaient couvertes de broderies ; son bonnet était garni de dentelles. Son costume fut somptueux ; mais son attitude fut maussade, j'ai le regret de le dire. Tourmenté qu'il était, sans doute, par de terribles coliques, il cria beaucoup pendant la cérémonie qui avait pour but de le laver du péché originel. Quoique cette purification lui **fût** bien nécessaire, il n'avait pas l'air d'en éprouver la moindre gratitude. Ses vagissements et ses grimaces semblaient protester, au contraire, contre le véritable service qu'on lui rendait, si ce service avait une efficacité complète.

La **marraine**, par le luxe de sa toilette, par ses regards pleins d'assurance, par son sourire mutin, par la **physionomie** gaie qui convient à une artiste jouant, au théâtre, les rôles de grande soubrette ; le parrain, par son maintien sévère, par la fermeté et l'exactitude avec **lesquelles** il répétait les réponses **telles** que les lui dictait le **bedeau**, excellent souffleur, et surtout par l'importance de ses offrandes, compensèrent **peut-être** le mauvais effet que produisait la figure convulsée du néophyte. Heureusement pour la réputation naissante de mon filleul, le public n'était pas nombreux.

Près des acteurs strictement nécessaires à la cérémonie, je ne comptai que deux spectateurs ; mais ces deux spectateurs représentaient toute la société française, laquelle ne se compose que de deux castes : la noblesse et la roture, car la bourgeoisie n'est pas une caste, c'est simplement une classe, et elle est si mobile qu'on ne saurait la définir. Où commence-t-elle et où **finit-elle** ? Un ouvrier, **quelle que** soit sa profession, qu'il habite la ville ou la campagne, n'est pas plus ouvrier qu'un banquier, et il ne sera pas moins bourgeois qu'un banquier, selon les règles consacrées, si son travail ou le hasard lui **donne** assez d'argent pour élargir le cercle de ses travaux, en payant des salariés. De même que l'ouvrier peut devenir bourgeois, le bourgeois peut devenir ouvrier. Entre eux, l'éducation seule établit une différence.

Eugène Deligny, *Une famille d'Arlequins* : deuxième étude des cabotins, 1877

DICTÉE 3

De bons conseils

Dom Felletin était un moine de plus de soixante-cinq ans, mais si souple et si jeune ! Grand et robuste, le sang à fleur de peau et piquant les joues, ainsi que des pelures d'abricots, de points cramoisis ; le nez protubérant et remuant, lorsque le visage s'égayait, du bout ; les yeux **bleu clair** et les lèvres fortes, ce religieux **effluait** autour de lui la piété tranquille, la joie de l'âme saine et renoncée, de l'âme qui sent bon. Plein d'enthousiasme pour son ordre, épris de liturgie et de mystique, il rêvait à des groupes d'oblats **formant** une communauté autour de la sienne.

Il bondit, pour ainsi dire, sur Durtal ; et toutes les questions se résolvaient, comme par enchantement, avec lui. Il y avait justement à louer, à compte avantageux, près du monastère, une maison agrémentée d'un vieux jardin ; et il vantait le côté paternel de son abbaye, la probité des offices. Évidemment, disait-il, vous ne retrouverez pas chez nous l'art raffiné de Solesmes ; nous n'avons pas un père Mocquereau pour diriger le **chœur** ; mais enfin, les messes sont tout de même bien chantées, et les cérémonies sont, vous le verrez, magnifiques ; enfin, à deux pas du Val des Saints, vous avez une ville pleine d'œuvres du Moyen Âge et d'antiques églises et une ville — ce qui ne gâte rien — très vivante, et **pourvue** de toutes les ressources modernes, Dijon !

Et Durtal, **conquis** par la rondeur de ce père, avait effectué une retraite de quinze jours dans son couvent et, sur les conseils **mêmes** de l'abbé, il avait loué la maison et le jardin **proches** du cloître.

Et l'existence y avait été, en effet, très douce.

L'abbaye était familiale et sans ce côté de foule et de sourde panique qui l'avait tant gêné à Solesmes ; c'était un peu, au Val des Saints, l'excès contraire, la trop grande liberté laissée à chacun, mais ce n'était pas à Durtal, qui en profitait, à se plaindre. Dom Anthime Bernard, l'abbé, était un vieillard de près de **quatre-vingts** ans, d'une sainteté reconnue, et, en dépit d'incessants tracassas, d'une bienveillance attentive et d'une gaieté toujours neuve. Il accueillit Durtal à bras ouverts, lui déclara, au bout d'un mois, qu'il était chez lui au monastère, et pour bien lui affirmer que cette assurance n'était pas vaine, il lui remit une clef de la clôture. Il est vrai qu'en dehors même de l'amitié qui le lia bientôt à quelques-uns des habitants de ce **reclusage**, Durtal pouvait se prévaloir de sa situation exceptionnelle de postulant, puis de novice oblat ; elle l'introduisait, en effet, de **plain-pied**, dans l'ordre dont il devait, lorsque le temps de sa probation serait terminé, faire **partie**.

La question si obscure de l'oblature s'était en effet presque aussitôt posée ; mais s'il ne l'avait pas clairement **résolue**, l'abbé l'avait au moins **tranchée** par une solution de simple bon sens.

Joris-Karl Huysmans, *L'Oblat*, 1903

DICTÉE 4

La rage de convaincre

Embrigadés par des meneurs désireux d'acquérir un siège au conseil municipal ou à la Chambre des députés, énervés et suggestionnés par de longues stations chez les marchands de vin collectivistes qui, pour achalander leur commerce, prêchaient le vote et la conquête légale des pouvoirs publics, hallucinés par le verbiage doucereux de jeunes bourgeois dont l'ambition prenait les marques d'une sollicitude à leur égard, persuadés des vertus du quatrième État, les ouvriers n'étaient que des enfants ignorants et moroses, propres à subir toutes les impulsions. La tâche de la journée finie, ils usaient leurs rancunes en des bavardages infinis ou en des intrigues compliquées pour la nomination de comités et de sous-comités politiques. Très fiers de leur titre d'électeurs, ne doutant pas de leurs capacités, ils se considéraient comme de petits rois dont il fallait briguer la faveur. Loin de les détromper, leurs mandataires caressaient cette vanité, promettaient l'avènement du paradis terrestre pour demain ou après-demain sans faute, et prodiguaient les discours ronflants, où les salariés étaient qualifiés de lions, prêts à rugir et d'intelligences subtiles qu'on ne pouvait égarer. Par ainsi, ces malins se créaient une clientèle, préparaient leur réélection et vaquaient en paix aux tripotages fructueux que la bourgeoisie leur abandonnait, afin de les compromettre et de s'assurer leur concours au cas où les exploités tenteraient une rébellion.

Une telle duperie indigna Jean. Il voulut éclairer les prolétaires. Mais ceux-ci se méfiaient, car ils flairaient en lui ce qu'ils haïssent le plus : l'homme d'action, pour qui le commandement est un besoin. Ils lui répondirent par de lourdes railleries ou par des menaces surnoises. Comme il insistait, on le hua ; puis on le tint à l'écart. Les politiciens et leurs acolytes répandirent à la sourdine le bruit qu'il était un sycophante excitant le peuple à la révolte afin de donner un prétexte aux répressions que rêvait le gouvernement. Comme on craignait ses poings, on ne le lui dit pas en face ; mais on redoubla de malveillance à son égard ; on le laissa pérorer sans lui répondre que par des sourires venimeux et des allusions mystérieuses auxquelles il ne comprenait rien. Jean s'aperçut, avec des transports de rage, que ses discours s'éteignaient dans le vide. Quoique son génie lui semblât tellement évident qu'il s'étonnait toujours de le voir méconnaître, il se refroidit et chercha un autre exutoire aux trésors de violence accumulés en lui et de plus en plus accrus par l'impossibilité d'agir où il se débattait.

Adolphe Rette, *La Seule Nuit*, 1899

DICTÉE 5

Le café du Commerce

Des magasins de toute espèce embellissent les deux côtés de la rue, et, lorsque les boutiquiers ont peu de chose à faire, ils apportent des chaises entre les colonnes et contemplent, en causant à outrance, le spectacle peu animé que présente une rue de petite ville, fût-ce la voie principale.

Quant au café du Commerce, ainsi nommé parce que tout le monde y va, à l'exception des commerçants, il occupe cinq devantures, au centre même des Portiques. Il est flanqué, à droite, d'un magasin de libraire ; à gauche, d'une boutique de mercier. En face, et sous les portiques opposés, un marchand de porcelaines a planté sa tente.

Les cinq ouvertures du café sont d'un joli bois de noyer lourdement travaillé ; les montants enchâssent des vitres carrées derrière lesquelles on aperçoit des rideaux en guipure fausse, retenus par des embrasses en galon de laine bleue. Au-dessus de l'ouverture centrale, une large enseigne attire les regards. Cette enseigne est tout un poème : sur un fond du plus pur carmin – ce que les hérauldistes appellent champ de pourpre –, d'énormes lettres dorées se détachent en relief ; au-dessus d'elles, au centre d'une manière de fronton arrondi, une paire de balances non moins dorées, entrelacées de branches d'olivier, émerge d'une auréole de pièces de cent sous alignées en rayons... Aux deux extrémités, l'on voit d'un côté une chope remplie de bière mousseuse flanquée de trois billes de billard ; de l'autre une élégante bouteille vermillon, enrubannée d'azur et accompagnée de deux verres à champagne emplis de fort beaux fruits à l'eau-de-vie. Le peintre de cette enseigne fameuse avait été décoré à l'unanimité du titre de second Michel-Ange par les connaisseurs en peinture. L'admiration de madame veuve Nicrabeau, la propriétaire du Commerce, s'était exprimée par une pile de beaux écus tout neufs formant la somme respectable de cent francs.

C'est que les habitants de Garocelle ne marchandaient pas avec les arts.

Les anciens habitués du lieu, déclarant que madame veuve Nicrabeau, née Célimène-Aréthuse Piffard, avait fait des folies en restaurant sa taverne avec un tel excès de luxe, comparaient purement et simplement le café du Commerce aux palais des califes de Bagdad, dont il est tant question dans les contes du bonhomme Galland. Pour dire la vérité, les tentures de papier velouté à grands ramages d'or sur un fond écarlate ; les tables de marbre à pieds de fonte vernie ; le parquet à lames alternativement blanches et noires ; les chaises de rotin à dossier carré ; l'énorme poêle en faïence entouré d'anneaux de cuivre reluisant comme de l'or ; les lampes de porcelaine transparente ; ce merveilleux ensemble, pour tout dire en un mot, était bien fait pour éblouir jeunes et vieilles imaginations.

Charles Buet, *Le Trésor du commandeur Azupert*, 1874

ANAGRAMMES

Trouver une anagramme de chaque mot répondant à sa définition pour découvrir dans la colonne grisée le mot qui répond à la définition donnée.

Définition : Sortie condamnée

POINTURE	Des boutons, il faut en découdre							
ENLEVAIS	Préalable à des introductions							
SAINTETÉ	Blanchie dès qu'elle est étendue							
RESSENTE	Passé à gauche							
PISSÂMES	Privées de sortie							
TROUVÉES	Prêtes à accueillir							
ENCOURIR	Améliore l'alimentation							

Définition : Condamnés de draps communs

GRAVÉES	Soustraction d'addiction							
ÉCRITES	Colorants jaunes							
CAMÉLIA	Association d'idées							
AMATEUR	Outil de cinglé !							
RODEURS	Ménagères dans leurs boîtes							
ESCIENT	Liaison fautive							
PRÉSENT	Ne perd jamais son sang-froid							

LETTRES APOSTÉES

Passer du premier au dernier mot en changeant une lettre par une autre pour former un nouveau mot jusqu'au mot final défini par : C'est tout bénéfice

M	E	G	E	R	E	-	+
		G				E	I
		M				G	T
			O			E	O
	O					M	P
				O		E	T
						T	F

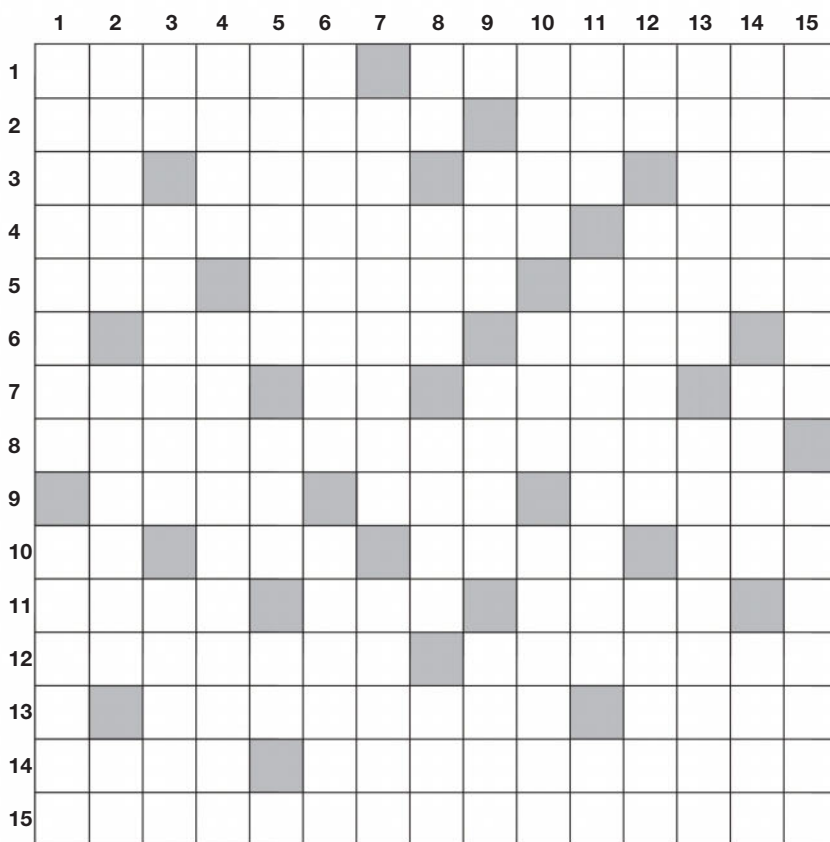
ON FAIT MIEUX

Thème : Le bateau

ON + PUIITS	
ON + ACE	
ON + GITAS	
ON + THIERS	
ON + CURIAL	
ON + REPTILE	
ON + LODGE	
ON + NOCHERS	
ON + MORD	

MOTS CROISÉS

Grille composée par À la croisée des mots



HORIZONTALEMENT

- Se trouve fort dépourvue • Transmis aux aînés.
- Refilée par le bourdon • Il devait en avoir ce Blanche qui a soigné Nerval.
- Un morceau de barbaque • Le tour de la botte
• Forcée de se rendre • Sa fleur passe vite.
- La ligne Blanche (parisienne, en 2 mots)
• Berceau de Cabrel.
- Réside souvent au château • Verre de contact
• Alain fut triomphal comme Professeur et Claude y figure toujours à l'arc de triomphe.
- Quelle galère ! • L'homme allemand.
- Infection quand il a mal • Tête de liste
• Corrigé après avoir fauté • Président en premier.
- Limite à ne pas franchir, en 3 mots.
- On le pique quand on est piqué • Tenu en estime ? • Faut-il du courage pour s'y rendre, comme le fit Henri III ?
- Fait appel • Fin de cycle • Il n'est pas musulman chez les musulmans • Pékin par exemple.
- Pas convenue • Tombée avec un mur
• Amérindien qui nous a fourni le tapioca.
- Va tomber en piqué • Fond dans la bouche des sauterelles.
- En terrain occupé • Ses enfants y étaient attachés, mais à l'envers.
- Lancé quand c'est moche • On y réussit l'insertion des jeunes.
- Ligne blanche.

VERTICALEMENT

- Célèbre pour son Fromage, près de Rouen
• Assure d'une bonne protection.
- Eut ses vapeurs • Finira à la corbeille ?
• Une espèce creuse.
- Asiate avec du palais • Provoqua des coupures
• Connue pour être sympathique en se cachant.
- Presse fort • Ligne blanche, en 3 mots.
- Obtins une rallonge • Coupe fil • Personnel de taille.
- La ligne Blanche (pour Francis, en 2 mots)
• Annonce l'expéditeur de courriers.
- Finiront fatalement dépassées ! • Persée mère.
- Plutôt vieille une fois doublée • Grande plage
• Souffle le froid à Venise • Bois dur.
- Paire • Cêda • Thé des jésuites, a bien regardé.
- Nombreux en ludothèque • Changea de robe
• Roma niche elle (francisé).
- Foncé • Filets pour gibier ou pièces de ballon
• Pronom.
- Darne de carpe • Passé après coup
• Travaille dans les filatures.
- Un oubli, sa Blanche ! • A reçu une forte gifle.
- Noyées dans le vase • A l'entendre, on peut croire que ça vaut du lourd • Protège la famille.
- Fort en gueule • Débarrassée d'une ligne blanche ?

DICTÉES DIFFICULTÉS EXPLIQUÉES : P. 69-71

DICTÉE 1

ANGLAISES

On met toujours une majuscule aux noms d'habitants dérivés d'un nom propre : l'Angleterre → un Anglais, une Anglaise, les Anglais. Les adjectifs et les noms de langue s'écrivent, eux, avec une minuscule : la cuisine anglaise, prendre des cours d'anglais.

NOMMÉES

Le participe passé conjugué avec l'auxiliaire avoir s'accorde en genre et en nombre avec son complément d'objet direct s'il le précède. Ici, le COD *les*, mis pour *deux sœurs*, précède le participe passé (on a nommé les deux sœurs, on les a nommées) : il faut donc l'écrire au féminin pluriel, avec *ées* en finale (*nommées*).

SŒURS JUMELLES

Il faut écrire *sœurs jumelles* au pluriel, comme le sujet *elles* de la proposition principale (*elles n'avaient de commun qu'une seule chose*).

QUI SE SOIENT JAMAIS

RENCONTRÉES

Le verbe *se rencontrer* a ici une valeur passive (= les deux plus dissemblables créatures qui soient jamais vues ensemble). Le participe passé d'un verbe pronominal à valeur passive s'accorde toujours en genre et en nombre avec son sujet : on mettra donc *rencontrées* au féminin pluriel comme *créatures*.

ENSEMBLE

On a affaire ici à l'adverbe *ensemble*, synonyme de *simultanément*. En tant qu'adverbe, il est invariable. On se gardera donc de l'écrire avec un *s* final.

GRACIEUSE

Le nom féminin *grâce* s'écrit avec un accent circonflexe, mais cet accent disparaît dans l'adjectif *gracieux* tout comme dans le verbe dérivé *gracier*.

À DEMI

On a affaire ici à la locution adverbiale à *demi* (on pourrait remplacer à *demi* par *presque*) qui complète le participe passé *couchées* et non pas à l'élément de composition *demi-* qui précède un nom auquel il est relié par un trait d'union. Il ne faut donc pas ici de trait d'union entre *demi* et *couchées*. *Demi* reste invariable.

COUCHÉES

Le participe passé *couché* se rapporte au sujet *les deux adorables filles* : il doit donc se mettre au féminin pluriel et s'écrire *ées* en finale (*couchées*).

ENTENDÛT, APERÇÛT

Une proposition subordonnée marquant l'impossibilité ou introduite par *sans que* se met toujours au subjonctif : *entendre* et *apercevoir* sont donc ici à l'imparfait du subjonctif. Il faut alors bien mettre l'accent circonflexe sur la voyelle de la terminaison, cet accent étant la marque de l'imparfait du subjonctif à la 3^e personne du singulier.

INATTENDUE

Il faut bien écrire l'adjectif avec un seul *n* à l'initiale puisqu'il est formé sur le participe passé *attendu* avec le préfixe *in-*.

PAPILLONNER

Les verbes dérivés de noms se terminant par *on* doublent le *n* : *papillonner* s'écrit donc avec deux *n*.

EUS

Le verbe *avoir* est ici au passé simple. La terminaison de la 1^{re} personne du singulier de ce temps est toujours *s* et ne porte jamais d'accent circonflexe (réservé uniquement aux deux premières personnes du pluriel : *eûmes*, *eûtes*).

DICTÉE 2

NOURRICE

On retrouve dans ce nom le radical du verbe *nourrir* (on l'écrit donc avec deux *r*) et l'élément *-ice* qui sert à former des noms à partir de verbes (cf. *servir* → *service*, *noter* → *notice*).

FÛT

La conjonction de subordination *quoique* est toujours suivie du subjonctif : le verbe *être* est donc ici à la 3^e personne du singulier de l'imparfait du subjonctif et doit s'écrire avec un accent circonflexe sur le *u*.

MARRAINE

Ce nom féminin s'écrit avec deux *r*, tout comme *parrain*, et avec un seul *n* : le suffixe *-aine* est l'équivalent féminin du suffixe *-ain* (cf. *châtelain*, *châtelaine*).

PHYSIONOMIE

Il faut veiller à placer le *y* et le *i* dans le bon ordre : on reconnaît dans ce nom l'élément *physio-*, tiré du grec *physis*, qui signifie « nature » (cf. *physiologie*).

LESQUELLES

Le pronom relatif *a* ici pour antécédent deux noms féminins singuliers coordonnés (*fermeté*, *exactitude*) : il doit donc se mettre au féminin pluriel et s'écrire avec *elles* en finale.

TELLES

L'adjectif *tel* doit s'accorder ici en genre et en nombre avec le nom féminin pluriel *réponses* (= les réponses sont telles).

BEDEAU

Il faut bien mettre la finale *eau* à *bedeau* et non la finale *ot* (~~bedot~~ n'existe pas) ni la finale *o* (*bedo*, dans le langage familier, désigne un morceau ou une cigarette de haschisch).

PEUT-ÊTRE

L'adverbe *peut-être*, synonyme de *probablement*, s'écrit toujours avec un trait d'union, ce qui le distingue du verbe *peut* (*pouvoir* à la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif) suivi de l'infinitif *être* (*cela peut être amusant*).

FINIT-ELLE

S'il faut bien un *t* entre deux traits d'union (appelé *t* euphonique) pour *commence-t-elle* — sans quoi la liaison en [t] ne pourrait se faire, il est inutile de l'ajouter dans *fini-t-elle* puisque le *t* de la terminaison de la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif permet, lui, la liaison.

QUELLE QUE

On écrit toujours en deux mots *quel que* précédant le verbe *être* au subjonctif (ici, *soit*) et son sujet (ici *profession*) avec lequel on accorde *quel* en genre et en nombre. On écrira donc *quelle* au féminin singulier.

DONNE

Le sujet du verbe *donner* est ici composé de deux noms singuliers coordonnés par *ou* ; ce *ou* est exclusif : c'est soit le travail qui donne de l'argent, soit le hasard qui donne de l'argent. On laisse donc *donne* au singulier.

DICTÉE 3

DOM

Dom est un titre d'honneur qui précède le nom des membres de certains ordres religieux : *le bénédictin dom Pérignon* ; on ne le confondra pas avec *don* qui est, lui aussi, un titre d'honneur, mais réservé aux Espagnols et qui ne s'emploie que

devant les prénoms : *don Juan, le roi don Carlos*.

BLEU CLAIR

Lorsqu'une couleur est exprimée à l'aide d'un adjectif lui-même complété d'un autre adjectif (tel que *clair* ou *foncé*), les deux restent toujours invariables et ne s'accordent jamais. En effet, dans cette construction, l'adjectif de couleur devient nom (*des yeux bleu clair* = des yeux d'un bleu clair), ce qui explique le singulier.

EFFLUAIT

Le verbe *effluer* est rare et appartient au registre littéraire. Au sens propre, il signifie « dégager une odeur de ». Il est pris ici au sens figuré.

FORMANT

On a affaire ici au participe présent du verbe *former* : on reconnaît le verbe au fait qu'il est construit avec un complément d'objet direct (*une communauté*). Le participe présent étant toujours invariable, on se gardera de mettre un *s* final à *formant*.

CHŒUR

Le verbe *chanter* employé dans la phrase suivante lève toute ambiguïté : il s'agit bien de diriger un chœur (une chorale) et non un cœur.

POURVUE

Il faut bien penser à accorder le participe passé *pourvu* avec le nom féminin singulier *ville* auquel il se rapporte (tout comme *vivante*) et l'écrire donc avec *ue* en finale.

CONQUIS

On a affaire ici au participe passé du verbe *conquérir* (et non au passé simple *conquit* qui lui est homophone). On peut s'assurer de la finale en *s* du participe passé en remplaçant *Durtal* par un nom propre féminin : « Et Marie, conquise par la rondeur de ce père... »

MÊMES

Ici, *même* a sa valeur d'adjectif (= sur les propres conseils de l'abbé) et non d'adverbe synonyme de *également*, *aussi* : il doit donc s'accorder avec *conseils* et s'écrire avec un *s* final.

PROCHES

L'adjectif se rapporte aux deux noms singuliers coordonnés *maison* et *jardin* : il doit donc se mettre au pluriel et s'écrire avec un *s* final.

QUATRE-VINGTS

Le déterminant numéral cardinal *vingt* se met

toujours pluriel s'il est « multiplié » ($80 = 4 \times 20$) et qu'il termine le déterminant. On doit donc bien écrire ici *quatre-vingts ans* ; mais on écrirait *quatre-vingt-deux ans*.

RECLUSAGE

Le nom *reclusage* est un terme sorti de l'usage, synonyme de *ermitage*, *lieu de retraite*. C'est un dérivé de *reclus*.

PLAIN-PIED

L'expression de *plain-pied* est formée avec *plain*, adjectif aujourd'hui sorti d'usage, qui signifie « plat, égal, uni ». Des pièces qui sont de plain-pied sont au même niveau et ne présentent donc pas de difficulté d'accès. C'est pour cela que l'on emploie l'expression au sens figuré pour signifier « sans difficulté ».

PARTIE

On peut s'assurer que l'on a affaire au nom féminin *partie* (et non au nom masculin *parti*) dans l'expression *faire partie de* en ajoutant l'adjectif *intégrant* ; on dira bien *faire partie intégrante*.

RÉSOLUE, TRANCHÉE

Ces deux participes passés s'accordent en genre et en nombre avec le complément d'objet direct *l'* (mis pour *question*) qui les précède : on les écrira donc au féminin singulier.

DICTÉE N° 4

EMBRIGADÉS, ÉNERVÉS, SUGGESTIONNÉS, HALLUCINÉS, PERSUADÉS

Tous ces participes passés sont des épithètes détachées se rapportant au nom masculin pluriel *ouvriers*, sujet du verbe principal *étaient* : il faut donc les écrire tous avec *és* en finale.

ACQUÉRIR

Le préfixe *a-* fait généralement doubler la consonne initiale du radical (cf. *attabler, accourir*) ; mais avec un radical commençant par *qu*, on ne peut avoir *ququ*. On met donc un *c* devant *qu* pour marquer le doublement.

ÉTAT

Lorsque le nom *état* est pris dans son sens « autorité souveraine », « gouvernement » ou « pays, territoire », il s'écrit toujours avec une majuscule à l'initiale (sans oublier l'accent aigu sur le *e*) : *les États de l'Union européenne*.

TÂCHE

Le nom *tâche*, avec un accent circonflexe, signifie « travail que l'on doit faire ». Il ne doit pas être confondu avec son homonyme *tache*, sans accent circonflexe, synonyme de « saleté ».

NOMINATION

Le verbe *nommer*, dérivé de *nom*, s'écrit avec deux *m* ; mais *nomination*, lui, n'en prend qu'un. On retrouve dans ce nom le radical *nomin-*, qui signifie « nom », que l'on a également dans *nominatif, pronominal*...

FIERS

On a à nouveau affaire à une épithète détachée se rapportant au sujet de la principale *ils se considéraient comme de petits rois*. On doit donc accorder l'adjectif avec le pronom masculin pluriel *ils* et l'écrire avec un *s* en finale.

PRODIGUAIENT

Les verbes dont l'infinitif se termine par *guer* gardent le *u* après le *g* dans toute leur conjugaison. Ainsi, bien que la terminaison soit *aient* et commence donc par un *a*, devant lequel il n'est normalement pas utile d'ajouter *u* pour que *g* se prononce [g], il faut écrire *prodiguaient*, avec le *u*.

ACOLYTES

On écrit *acolyte*, synonyme péjoratif de *compagnon, complice*, avec un seul *c*, contrairement à de nombreux mots commençant par *acc*.

SYCOPHANTE

Le sycophante est celui qui dénonce quelqu'un, qui fait de la délation. Ce nom vient, par l'intermédiaire du latin, du grec *sycophantès* qui signifiait littéralement « celui qui dénonce les voleurs de figue » (*sukôn* voulant dire « figue » en grec ancien).

SES POINGS

Le déterminant démonstratif *ces*, homophone de *ses*, est exclu ici. On aurait pu l'avoir si le texte avait déjà évoqué, même de façon implicite, lesdits poings. On doit donc écrire *ses* (*ses poings* = les poings de Jean).

AUXQUELLES

Le pronom relatif contracté *auquel* a ici pour antécédent *allusions* (=il ne comprenait rien aux allusions mystérieuses). Il faut donc l'écrire au féminin pluriel avec *x* après *au* et *elles* en finale.

SEMBLÂT

La conjonction de subordination *quoique* est toujours suivie du subjonctif : le verbe

sembler est donc ici à la 3^e personne du singulier de l'imparfait du subjonctif et doit s'écrire avec la terminaison *t* et un accent circonflexe sur le *a*.

DICTÉE N° 5

FÛT-CE

Il faut bien écrire *fût-ce* en deux mots : il s'agit du verbe *être* à la 3^e personne du singulier de l'imparfait du subjonctif suivi du pronom, sujet inversé, *ce*. La langue littéraire emploie volontiers l'imparfait du subjonctif à la place du conditionnel ; on pourrait dire « serait-ce la voie principale ». Il ne faut pas confondre *fût-ce* avec *fusse* qui est la forme du verbe *être* à la 1^{re} personne du singulier de l'imparfait du subjonctif.

VOIE

Le nom féminin *voie* est synonyme de *chemin*. Il ne faut pas confondre ce nom avec son homonyme *voix*, « organe de la parole ».

QUANT

On a affaire ici à la locution prépositive *quant à* qui signifie « en ce qui concerne ». Il faut donc bien écrire *quant* avec un *t* final et ne pas le confondre avec la

conjonction *quand*, synonyme de *lorsque* et qui s'écrit, elle, avec un *d* final.

AU-DESSUS

On écrit toujours avec un trait d'union la locution *au-dessus*.

ELLES

Le pronom est mis pour *lettres* et non pour *ouverture*. Il faut donc bien le mettre au pluriel et l'écrire avec un *s* final.

FORT

L'adjectif *fort* est employé ici comme adverbe et complète l'adjectif *beau* : il a la même valeur que *très* (= de très beaux fruits). En tant qu'adverbe, il reste invariable. On peut s'assurer de son invariabilité en remplaçant *fruits* par *prunes*, par exemple. On dira bien « ~~de fort belles prunes~~ » et non « de fortes belles prunes ».

EXPRIMÉE

Le verbe pronominal *s'exprimer* a ici une valeur passive (= l'admiration avait été exprimée par une pile d'écus). Le participe passé d'un verbe pronominal à valeur passive s'accorde toujours en genre et en nombre avec son sujet : on mettra donc le participe passé au féminin singulier comme *admiration*.

TOUT

Lorsqu'il est adverbe (on peut le remplacer par *entièrement*), *tout* est invariable. Il ne s'accorde que s'il est placé devant un adjectif féminin commençant par une consonne ou un *h* aspiré, ce qui n'est pas le cas ici.

COMPARAIENT

Il faut bien accorder le verbe *comparer* avec le nom noyau de son sujet *les anciens habitués du lieu* placé au début de la phrase (ce sont les habitués qui comparent). *Habitués* est au pluriel : écrira donc le verbe avec *aient* en finale.

CONTES

Il s'agit bien ici du nom *conte*, synonyme de *histoire*, à ne pas confondre avec ses homonymes *comte* (titre de noblesse) et *compte* (« calcul »).

TRANSPARENTTE

C'est la porcelaine qui est transparente et non les lampes. On écrira donc l'adjectif au singulier.

JEUX DE LETTRES

ANAGRAMMES

P. 72

Définition : Sortie condamnée

E	R	U	P	T	I	O	N
V	A	S	E	L	I	N	E
A	N	I	S	E	T	T	E
S	E	N	E	S	T	R	E
I	M	P	A	S	S	E	S
O	U	V	E	R	T	E	S
N	O	U	R	R	I	C	E

ANAGRAMMES

P. 72

Définition : Condamnés de draps communs

S	E	V	R	A	G	E
I	C	T	E	R	E	S
A	M	I	C	A	L	E
M	A	R	T	E	A	U
O	R	D	U	R	E	S
I	N	C	E	S	T	E
S	E	R	P	E	N	T

LETTRES APOSTÉES

P. 72

M	E	G	E	R	E
R	E	G	I	M	E
E	R	M	I	T	E
T	I	M	O	R	E
P	O	T	I	E	R
T	R	I	P	O	T
P	R	O	F	I	T

ON FAIT MIEUX

P. 72

Bateaux

POINTUS	
CANOË	
SINAGOT	PETIT VOILIER DU PORT DE SÉNÉ
THONIERS	
COURALIN	BARQUE À FOND PLAT
INTERLOPE	NAVIRE QUI TRAFIQUE EN FRAUDE
GONDOLE	
SCHOONER	GOÉLETTE
DROMON	NAVIRE À RAMES, GALÈRE

MOTS CROISÉS P. 73

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	D	É	N	U	É	E		M	A	J	O	R	A	T	S
2	A	M	E	R	T	U	M	E		E	S	P	R	I	T
3	R	B		G	I	R	O		D	U	E		A	G	E
4	N	U	M	É	R	O	D	E	U	X		A	G	E	N
5	E	A	U		A	P	É	R	O		P	R	O	S	T
6	T		T	R	I	E	R	E		M	A	N	N		O
7	A	R	I	A		U	N		P	U	N	I		P	R
8	L	A	L	I	G	N	E	B	L	A	N	C	H	E	
9		P	A	L	U		S	O	I		E	A	U	Z	E
10	E	H		D	E	A		R	A	I	A		M	E	C
11	N	I	É	E		R	D	A		T	U	P	I		R
12	R	A	N	C	I	R	A		M	A	X	I	L	L	E
13	O		C	O	L	O	N	I	A	L		S	I	A	M
14	B	E	R	K		B	A	P	T	I	S	T	È	R	E
15	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E	E

GRILLE COMPOSÉE PAR LA CROISÉE DES MOTS.

ET LE MARRAINAGE, ALORS ?



ERIC POLLET

Bruno Dewaele,
champion du monde
d'orthographe.

Au moins autant que le *bolos*, pour lequel aura beaucoup fait la marionnette de Cécile Dufлот aux *Guignols* ; qu'une *lose* qui n'aurait pourtant, à notre sens, rien perdu pour attendre ; ou qu'un *bidou* qui n'est là, nous vous en fichons notre... billet, que pour respecter le quota des québécoisismes, on se serait attendu à voir apparaître, parmi les mots nouveaux du millésime 2016 des *Petit Larousse* et *Petit Robert*, le *marrainage*.

Par les temps politiquement et sexuellement corrects qui courent, cette reconnaissance eût même participé de l'évidence. La tendance n'est-elle pas, depuis quelque temps, à chercher la femme partout où elle se terre afin de lui donner la place qu'elle a su se ménager dans notre société et qu'elle mérite sans conteste ? En d'autres termes, et au grand dam d'immortels dont la figure de proue met un point d'honneur à demeurer leur secrétaire *perpétuel*, à féminiser à tout-va ? *Auteure*, *professeure* et *provisseure* connaissent leur *eure* de gloire. Dans le sillage d'une ministre qui, reconnaissons-le, ne mangeait pas de pain, la maire est entrée dans les mœurs (espérons seulement qu'aucune ne s'appelle Denis, c'est pour le coup qu'elle se prendrait pour une Vedette). Quant à nos gazettes, elles ne reculent plus guère devant la cadre, la membre du conseil municipal (authentique bras d'honneur à celui qui se croyait viril pour l'éternité), voire la parent d'élève ! Peu importe que la syntaxe n'y retrouve pas toujours ses petits, du moment qu'on y aperçoit des petites, la morale sociale est sauvée... Mais revenons à nos brebis : n'est-ce pas, au

premier chef, un crime de lèse-féminité que ce *parrainage* qui s'entête, contre vents et marées, à valoir pour les deux sexes ? La religion, certes, nous a accoutumés à voir dans ce terme – et les dictionnaires lui ont, sans barguigner, emboîté le pas depuis lors – la « fonction du parrain *ou* de la marraine ». C'est égal : n'y a-t-il pas quelque chose d'offensant pour une femme, ou à tout le moins de réducteur, dans le fait de devoir « parrainer » quelqu'un ? Ne serait-il pas temps, là comme ailleurs, que celle-ci s'affranchît de la tutelle masculine ?

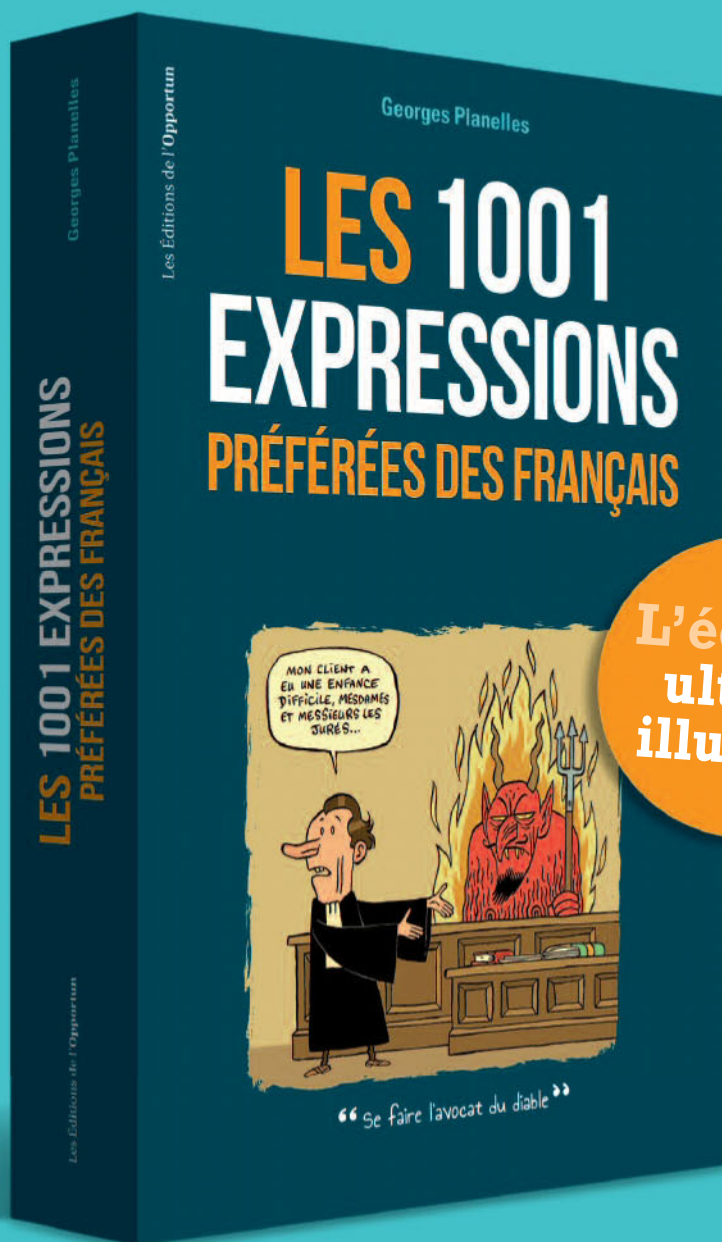
C'est peu dire qu'elle l'a déjà fait sur la Toile, comme d'ailleurs dans le langage de tous les jours. L'Académie elle-même recensait déjà ce « marrainage » dans son supplément à la sixième édition du *Dictionnaire*, en... 1835 ! C'était moins, on s'en doute, pour lui ouvrir sans arrière-pensée ses pages que pour dénoncer le caractère trivial du terme, mais il n'empêche !

Voilà qui apparaîtrait, en outre, comme un juste retour des choses, le *parrain* devant tout à la *marraine* sur le plan orthographique. À en croire, en effet, le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, l'intéressé se serait, à l'origine, plutôt écrit *parin* ou *parrin* (du latin populaire *patrinus*), et ce n'est qu'en subissant l'influence de sa partenaire ès fonts baptismaux qu'il aurait, par la suite, été gratifié d'un « a » ! Cela ne devrait-il pas lui inspirer la reconnaissance du ventre ?

Mais brisons là, on finirait par croire que nous sommes nous aussi partisan déclaré de la féminisation tous azimuts. Même pas vrai ! Tout au plus assoiffé de cohérence. Car il n'est que trop clair qu'en la matière qui peut le plus peut le moins... ■

Bruno Dewaele

ET VOUS, QUELLE EST VOTRE EXPRESSION PRÉFÉRÉE?



Les Éditions de l'Opportun

A Lire sans faute!



Mobilisez
vous!



Les Éditions de l'Opportun